This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06730723 5

LES

CHANSONNIERS DE CHAMPAGNE

AUX XIIe & XIIIe SIÈCLES.

Cette édition se tire à 225 exemplaires, dont 16 sur papier de couleur.

Imp. de P. REGNIER, rue de l'Arbalète, 9, à Reims.

Coll. du pays de Champ.

LES

CHANSONNIERS DE CHAMPAGNE

AUX XIIe ET XIIIe SIÈCLES.

Les oiselès de mon païs
Ai oï en Bretaigne :
A lor chant m'est il bien avis
Qu'en la douce Champaigne
Les oï jadis.

GASSE BRULÉ.

Prosper Tarbé editor

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK.

REIMS

1850

CHR
NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

RECHERCHES

Sur la vie & les œuvres des Chansonniers de Champagne aux XIIe & XIIIe siècles.

La chanson renverse ministres et rois : elle endort l'enfant au berceau, sourit à la jeune fille, égaye le vieillard, distrait l'âge mûr, laisse entendre ce qu'on n'ose dire, et résume les mœurs d'une époque, les antipathies et les affections populaires. Ses rimes passent les monts, les vallées et les mers. Rien ne l'arrête ; elle vole comme l'oiseau. Ici frondeuse et satyrique, ailleurs elle est pleine de dévouement et de foi : elle pleure avec les nations malheureuses et célèbre leurs jours de gloire. Ce qu'elle a fait de notre temps, elle le faisait il y a six siècles. Alors la chevalerie, les croisades et l'amour l'inspiraient. Écho fidèle des passions de l'époque, elle s'élançait en couplets tour-à-tour héroïques, dévots, lestes et langoureux. Elle fut en Champagne ce qu'elle était en Picardie et en Flandres. Nous ne soutiendrons pas ici que la chanson française fut inventée dans notre province : mais nous la montrerons en honneur aux bords de l'Aube et de la Marne dès la seconde moitié du 12e siècle. Dès-lors nous voyons nos chansonniers marcher de pair avec les coryphées Artésiens et Hannuyers. Parmi ces enfants du gai savoir nous comptons rois, princes, princesses, chevaliers, clercs et trouvères voyageurs. La cour, la ville ; les campagnes répétaient leurs refrains. Les

joueurs de vielle et de musette les mettaient en musique et les portaient de tous côtés. De jeunes et jolies chanteuses les popularisaient. Le poète sorti des rangs du peuple frappe hardiment aux portes des châteaux. Elles s'ouvrent pour lui. Son génie, ses talents le placent au niveau de l'aristocratie. Elle accepte gaîment la familiarité que réclame la poésie. A la table du gentilhomme guerrier vient s'asseoir le rimeur vagabond. Ils luttent d'esprit et de science galante : C'est entre eux un échange de chansons ingénieuses et de galants défis. Une question d'amourette s'agite : le pour et le contre se plaide : on choisit des arbitres. Dans ces riants procès, qu'on nommait jeus-partis, nous verrons les princes et les clercs les moins nobles accepter un rôle. Le trouvère de profession n'abuse pas longtemps de l'hospitalité qu'il reçoit : la vielle sur le dos, l'épée au côté, au besoin la lance au poing, il suit les Croisés en Orient et d'aventureux capitaines en Flandres et en Italie : nous allons le voir chanter partout et partout aimer. Il prête volontiers son cœur, mais ne le donne jamais.

Le XIIe siècle fut celui de la poésie Anglo-Normande. En Normandie se trouvait alors un des foyers de l'agitation sociale : La France y luttait contre l'Angleterre. Le siècle suivant fut la grande ère historique de la Champagne : les Châtillon devenaient comtes de Touraine, de Chartres et de Blois ; les Dampierre héritaient du comté de Flandres. Les sires de Brienne allaient les uns conquérir la Sicile, les autres monter sur le trône de Jérusalem et sur celui de Constantinople : les Villehardouin se partageaient les débris de l'empire grec : Thibaut de Champagne ceignait la couronne de Navarre. On comprend l'influence que dut exercer sur l'imagination du peuple la splendeur de toutes ces fortunes guerrières. L'honneur éveilla les muses, et la Champagne eut ses jours de gloire poétique et militaire.

De toutes parts surgirent artistes et littérateurs. Cette fois nous ne parlerons que de nos chansonniers. — Nous ne voyons pas qu'ils aient formé de corporation. L'académie fondée par Thibaut est toujours à l'état de problême. Sans doute ce prince réunit autour de lui des hommes d'esprit et des musiciens : mais ils furent ses commensaux et non ses confrères. Il les admit à son intimité comme gens ayant son estime et son amitié : mais ce fut tout. Aussi nous allons voir nos trouvères adresser leurs œuvres aux juges du Puy d'Arras. Les villes de Troyes et de Provins ne sont jamais nommées dans leurs envois. Jamais ils ne se groupent autour d'un centre commun. Ils courent et chantent là où Bellone et l'amour les appellent.

Aux trouvères se joignirent les jongleurs, les musiciens qui les accompagnaient dans leurs chants ou qui disaient leurs

chansons. Ce mélange fut fatal aux ménestrels. Les baladins, les joueurs de vielle et de musette tinrent souvent conduite scandaleuse. Ils se firent chasser de la cour de Philippe Auguste, de celle de Simon II duc de Lorraine (1176-1207). Ils y revinrent cependant, et plus tard ils trouvèrent des protecteurs. Les jongleurs formèrent une confrérie à Troyes en 1295. En 1330 la corporation des ménétriers s'organisa dans Paris ; elle y eut son église et son hôpital. Les chanteurs de Sens se firent un grand renom. A Reims les trouvères et les artistes habitaient le quartier de l'église Saint-Pierre-le-Vieux. La rue, qu'ils affectionnaient, devint plus tard celle des ménétriers : trop peu nombreux pour organiser une association, ils se réunirent aux peintres sur bois et sur verre, aux brodeurs et aux sculpteurs. Ce corps d'artistes eut pour patron le Vidame du chapitre de Reims. Chaque année il devait lui faire hommage d'une selle de satin blanc, brodée d'or. A cette époque il n'y avait plus guère de poètes parmi eux : ils ne faisaient que répéter les chansons de leurs devanciers. Sans doute ils en avaient composé des volumes, qui ont péri. Toutes ses œuvres légères seraient perdues pour nous, si l'on n'en avait réuni l'élite dans des recueils destinés aux princes et aux nobles dames des XIII et XIVe siècles. En général, ils sont exécutés en l'honneur du roi de Navarre et de ses amis : mais ils concèdent place aux chansonniers de toutes les provinces, aux plus humbles comme aux plus fiers de leur race, pourvu qu'ils soient aimables. Nous ne décrirons pas celles de ces éditions calligraphiques, que nous avons pu consulter (1) ; elles contiennent presque toutes la musique des chansons dont elles ont sauvé le texte. Citons cependant les curieux manuscrits de Berne et du Vatican, le magnifique volume conservé à la bibliothèque nationale n° 184, peut-être écrit pour le roi de Navarre, le riche manuscrit 7222 dont une main barbare a déshonoré les feuillets en enlevant une partie des portraits et des armoiries qui les décoraient, l'intéressant volume n° 1980 qui provient de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, si riche de leçons primitives et de variantes notables. Nous avons le regret de ne pouvoir publier tout ce que nous offraient ces trésors.

---

(1) Voyez à la bibl. nat. les mlts f. Cangé 65, 66 et 67. — F. Lavallière 59 et 81. — La copie du mlt de Berne : Mouchet 8. — F. du supplément français 181, 184, 198. — F. St Germain 1980. — Ancien fond 7182, 7222, 7565 et 7615. — A la bibliothèque de l'arsenal le mlt 120 et les copies des mlts du Vatican contenant des chansons françaises.

Mais nous donnerons à chaque chansonnier champenois une page, un souvenir. — Il est des noms que nous laisserons de côté, comme ceux de Guyot de Provins et d'Hubert de Meaux : ils ont d'autres titres littéraires que de tendres couplets. — Il est encore quelques trouvères que nous aurions peut être pu comprendre dans notre publication, si nous n'avions été retenus par la crainte de nous emparer du bien d'autrui. Dès que nos recherches nous le permettront, nous les proclamerons enfants de la Champagne. Qu'on ne croie pas que les biographies, que nous allons esquisser, soient complètes, certaines dans leurs faits et dans leurs dates. Nous sommes loin d'avoir atteint cette précision si désirable, mais si difficile à réaliser. Nos chroniqueurs ne se sont guère occupés des faiseurs de chansons, et cela se conçoit de reste. Des trouvères sans blason, surtout, ils ne disent rien. Nous allons essayer de les venger de l'oubli de l'histoire. En présence des doutes qui nous assiégent, nous avons classé par ordre alphabétique les hommes, dont nous avons cru entrevoir la vie. En voici la suite :

ANGECOURT, Perrin d' : — Nous avons à rechercher l'histoire d'un de ces hommes, qui promenèrent de Paris en Flandre, de Champagne en Provence leur existence inquiète ; aussi le lieu de sa naissance n'est-il pas facile à indiquer. Plusieurs pays revendiquent l'honneur de lui avoir donné le jour. On en a fait un Auvergnat, né vers 1172. M. Arthur Dinaux l'admet parmi ses trouvères artésiens (1), sous prétexte que près d'Arras se trouve un lieu dit Hachecourt et que dans le manuscrit 1490 du Vatican, dont la copie se trouve à l'arsenal, notre poète serait nommé Perrin d'Hacecourt (2). Ces faits sont exacts : mais dans le même texte on lit aussi Perrin d'Aucicourt (3), d'Auchicourt (4), d'Authicourt (5), et même d'Angicourt (6). Qu'il y ait eu à Hachecourt un châtelain connu des trouvères, on ne peut le nier en présence de ces vers extraits du congé de Baude Fastoul d'Arras (7) :

Congié demanc par connissance
A un chevalier de vaillance,
Qui tient Hacecourt et Vimi (8).

---

(1) : Trouvères artésiens. 1. vol. in-8°. 1843, p. 539.

(2) Fol. 165. — (3) Fol. 94. r°. — (4) Fol. 169. r°. — (5) Fol. 165. r°. — (6) Fol. 65.

(7) Recueil de Barbazan. T. 1, p. 425.

(8) Il y a deux communes de Vimy, l'une située près d'Arras, l'autre près de Vervins.

d'une chanson, insignifiante d'ailleurs, à laquelle prétend Pierre de Molins (1). Les titres littéraires et incontestés du poète de Sézanne se réduisent à deux ou trois chansons. Elles nous révèlent très peu de chose sur sa vie. Il envoie l'une d'elles à un seigneur qu'il nomme son maître. On en peut conclure qu'il était officier d'une noble maison. Dans une autre, il parle de son absence, mais sans indiquer dans quelle province il a porté ses pas. La pastorelle qu'on lui attribue, nous le montre en Flandre dans une armée française, qui a passé la rivière de Lys. Ce détail nous reporte à l'année 1214, alors que Philippe Auguste défit le comte de Flandres dans la célèbre journée de Bouvines. Notons que la bergère, à laquelle l'auteur conte fleurette, tourne les Français en ridicule et prédit leur défaite. Ne doit-on pas voir dans cette pièce l'œuvre d'un Brabançon. Cependant comme elle n'est pas sans intérêt, nous la publierons. Les chansons incontestées d'Aubouin ne contiennent que des plaintes amoureuses. L'une d'elles est pleine de dépit : à la fin l'auteur laisse échapper cet aveu naïf : (2).

A mon maistre t'en va, chançon.
Di li, fais cest message :
Que mençonges et vérités
M'ont fait amor dire assez.

Son nom nous révèle son origine : se rattachait-il à la famille de Sézanne, souvent citée dans les chartes champenoises au XIIIe siècle, c'est ce que nous ignorons.

BAR, HENRY II comte de. — Renaut I, comte de Bar, épousa Agnès de Champagne; de ce mariage naquirent deux fils, l'un nommé Henry 1er du nom, mourut en 1191. On lui fait honneur d'une chanson, qui appartient à son petit neveu Thibaut II. (V. l'article suivant). Ce prince, que Guyot de Provins cite parmi les barons de Champagne, dans la satyre qu'il nomme sa bible (3), n'eut pas d'enfants : on ne sait même pas s'il fut marié (4). — Thibaut 1er, son frère, lui succéda ; il recueillit dans l'héritage de sa mère les terres qu'elle avait apportées en dot : aussi le surnomma-t-on Thibaut de Brie (5).

---

(1) Laborde, t. 2, p. 512.
(2) M. Suppl. franc. 469: p. 498.
(3) V. Édition de Méon. t. 2. page 525.
(4) Histoire de la maison de Bar ; André Duchesne.
(5) V. La chronique d'Alberic.

Il mourut en 1214, après s'être uni à Ysabeau de Bar-sur-Seine, d'une noble famille de Champagne. Son fils Henry, IIe du nom, lui succéda. Ses grâces naturelles, son esprit, ses talents, sa bravoure lui assurèrent bientôt une place brillante parmi les princes de son siècle. A la tête des milices lorraines et champenoises, il se couvrit de gloire à la bataille de Bouvines. depuis, il fit la guerre au duc de Lorraine en 1218, et un peu après au comte de Mâcon. Prisonnier de ce seigneur en 1225, délivré l'année suivante, il ne tarda pas à se faire de nouveaux ennemis. Thibaut, le roi de Navarre, son suzerain, et Mathieu duc de Lorraine, se liguèrent contre lui. Le comte de Bar soutint bravement leurs attaques. En 1234 la paix fut conclue. Henri, en 1237, fit le voyage de Rome, prit la croix, et s'embarqua pour la Terre sainte en 1239. Mais il périt sous les murs de Gaza. Si l'on en croit l'auteur de la chronique de Sainte Magloire, champenois, suivant toute apparence, il serait mort dans les fers. Voici le passage, qui le concerne :

L'an mil deux cens et trente et huit,
Si com je pens et com je cuit,
Fu la grande alé des barons,
Dont encore est le renons.
Li quens de Bar ne revint pas :
Qu'il y fut pris, ce n'est pas gas (1).

Protecteur des trouvères, il reçut des preuves de leur reconnaissance dans les envois de leur galantes chansons. Gauthier-d'Espinoy (2) ne l'appelait que son bon seigneur de Bar (3). Un poète, dont les copistes n'ont pas dit le nom, termine ainsi l'une des pices qu'il lui adresse.

Monseignor de Bar, qui pris et valor
Maintient chascun jor,
Doine Dex joine et honor (4).

Henry de Bar était poète lui-même. On lui attribue trois chansons, sur lesquelles ses droits sont loin d'être établis. L'une d'elles appartient à son fils Thibault, dont nous allons parler. La seconde est un jeu-parti entre Chardon et Jehan d'Archies : au

---

(1) Recueil de Barbazan. Édition de Méon, t. 2. p. 227.
[2] V. Plus loin l'article qui le concerne.
[3] Mts du fonds Cangé, 65. fol. 116. r°. — Mts de Berne, fol. 107. r°.
[4] Mts Fonds Cangé, 67. fol. 86. r°.

Dex, qui m'a fait à sa semblance,
Estreint son cors à meschéance,
Assez miex que il n'ait fait mi !
Sire, n'a mie an et demi
Que tel gent m'estoit ami.
Ci ore truis poi d'acointance, etc.

Rien ne prouve que le chevalier, dont se plaint Baude Fastoul, soit Perrin d'Angecourt.

La tradition, dont La Croix du Maine (1) et Fauchet (2) ont été les premiers l'écho, le fait gentilhomme champenois. Le docte président a même étudié le nom de ce trouvère. Il prétend qu'il faut l'écrire d'Angecors, et le dit originaire de la commune d'Angecourt, sise à deux lieues de Sedan, c'est-à-dire, dans les Ardennes Champenoises. Tous les manuscrits que nous avons pu consulter le nomment Perrin d'Angecors, d'Angecourt ou d'Angicourt; celui du Vatican, si l'on s'en rapporte à sa copie, est le seul qui présente, à cet égard, des variantes : et quelques-unes d'entre elles sont sans importance.

Une des chansons de Perrin fut, il est vrai, couronnée par les juges du Puy d'Arras; il adressa des vers au duc de Brabant et au comte de Flandres. Mais remarquons qu'il envoyait aussi des couplets dans d'autres directions, par exemple à Metz, à Paris et en Provence. Guillaume de Dampierre, en épousant Marguerite, comtesse de Flandres, dut amener à sa suite une foule de gentilshommes champenois, de trouvères toujours avides d'aventures. Or, le comte de Flandres, auquel Perrin s'adresse, est Guy de Dampierre, fils aîné de Guillaume. Les présomptions réunies pour faire de Perrin un poète de l'Artois ne peuvent donc renverser une tradition jusqu'ici respectée, et encore debout dans les Ardennes (3). La commune d'Angecourt ne s'est-elle pas quelquefois, nommée Angicourt et même Ancecourt ? N'a-t-elle pas donné son nom à une famille à laquelle notre poète appartint peut-être et dont on rencontre encore les traces dans le XVIe siècle. Nous trouvons un Chanoine de Senlis, diocèse de Reims, nommé Jehan d'Angicourt; il vivait vers l'an 1300 (4). Louis d'Ancecourt ou d'Angecourt était sous Louis XII lieutenant général au bailliage de Chaumont en Bassigny. Sa fille Guillemette

(1) T. 2, p. 249, édition de 1772.
(2) Œuvres de Fauchet. Paris 1640. ch. 19.
(3) Voyez Biographie Ardennaise. Tom. 1er.
(4) Gallia-Christiana. Diocèse de Reims, p. 1479.

Il mourut en 1214, après s'être uni à Ysabeau de Bar-sur-Seine, d'une noble famille de Champagne. Son fils Henry, IIe du nom, lui succéda. Ses grâces naturelles, son esprit, ses talents, sa bravoure lui assurèrent bientôt une place brillante parmi les princes de son siècle. A la tête des milices lorraines et champenoises, il se couvrit de gloire à la bataille de Bouvines. depuis, il fit la guerre au duc de Lorraine en 1218, et un peu après au comte de Mâcon. Prisonnier de ce seigneur en 1225, délivré l'année suivante, il ne tarda pas à se faire de nouveaux ennemis. Thibaut, le roi de Navarre, son suzerain, et Mathieu duc de Lorraine, se liguèrent contre lui. Le comte de Bar soutint bravement leurs attaques. En 1234 la paix fut conclue. Henri, en 1237, fit le voyage de Rome, prit la croix, et s'embarqua pour la Terre sainte en 1239. Mais il périt sous les murs de Gaza. Si l'on en croit l'auteur de la chronique de Sainte Magloire, champenois, suivant toute apparence, il serait mort dans les fers. Voici le passage, qui le concerne :

L'an mil deux cens et trente et huit,
Si com je pens et com je cuit,
Fu la grande alé des barons,
Dont encore est le renons.
Li quens de Bar ne revint pas :
Qu'il y fut pris, ce n'est pas gas (1).

Protecteur des trouvères, il reçut des preuves de leur reconnaissance dans les envois de leur galantes chansons. Gauthier-d'Espinoy (2) ne l'appelait que son bon seigneur de Bar (3). Un poète, dont les copistes n'ont pas dit le nom, termine ainsi l'une des pices qu'il lui adresse.

Monseignor de Bar, qui pris et valor
Maintient chascun jor,
Doine Dex joine et honor (4).

Henry de Bar était poète lui-même. On lui attribue trois chansons, sur lesquelles ses droits sont loin d'être établis. L'une d'elles appartient à son fils Thibault, dont nous allons parler. La seconde est un jeu-parti entre Chardon et Jehan d'Archies : au

---

(1) Recueil de Barbazan. Édition de Méon, t. 2. p. 227.
[2] V. Plus loin l'article qui le concerne.
[3] Mts du fonds Cangé, 65. fol. 118. r°. — Mts de Berne, fol. 107. r°.
[4] Mts Fonds Cangé, 67. fol. 88. r°.

Que vos daigniez essaier
Sé j'ai vrai courage.
Loiaument, en bone foi, tot mon aage
Vos servirai : car onques ne soi boisier.
Et bien vueil por vos penser etc.
Las ! tant m'ont mis en effroi
Cil mesdisant losengier,
Qu'apartement n'en requoi
N'i os aler, n'envoier.
Hé j'ai tel damage
Qu'il n'est nus, tant ait d'avoir ne d'éritage,
Qui le me puist ne soudre ne paier :
Et bien vueil por li penser etc.
Mon outrage comperrai.
Mès or me fai tel avantage,
Que te veuilles en mon chant esbanoier.
Hélas ! Et g'irai penser
Et plorer, et souspirer et veillier.

—

Jeu-parti entre Perrin et Jehan Bretel, d'Arras.

— Perrin d'Angicourt, respondés (4)
A ce que je vous partirai.
A vos sens le meilleur prendés,
Et de l'autre me desfendrai.
Li quels a plus dure vie
— Viel, qui en jalousie
Maint adès de sa moullier,
— Viel qui set sans cuidier
Qu'il est wihos de s'amie ?
— Bretel, tel jeu-parti m'avés,
Où nul bien connoistre ne sai.
Ne pour quant je sui avisés :
Je veïl mieus cuidier en esmai

De ma femme la folie,
Que savoir sa tricherie
M'amie nès par songier.
De cest mauvès gieu legier
Vous en di ce que j'en trie.
— Perrin, le pieur pris avés;
Et par droit le vous monstrerai.
Sé de celi, dont sui amés,
Sui wihos, partir m'en porrai;
Qu'éritages n'est ce mie.
Mais ma femme n'ert guerpie
De moi pour nul destourbier.
S'aim mieus mal qu'en puet laissier
Tost, que longue maladie.
— Sire, ja n'ière là menés;
Ne ja de mon propos n'istrai.
Trop seroit grant desloiautés,
Sé de m'amie, de qui j'ai
Le cuer, ert m'amour partie;
Qu'ele a assés seignourie
Pour moi amer et trichier
Ne ja, tant qu'ele m'ait chier,
N'istrai hors de sa baillie.
— Perrin, point ne me respondés
A ce que je vous demandai.
Vous ne parlés fors de l'un lès;
Et selon ce vous respondrai.
Viltés est et vilenie
De vivre en wihoterie!
Mains en faites à prisier.
Bien doit manoir ou fumier,
Cil qui n'a merde en haïe.
— Jehan Bretel, vos faussetés
Vous fait ce dire; bien le sai.
Mes cuers est si fins esmerés,

Que ja de celi ne mouvrai,
Qui s'amor m'a otroié,
Quoiqu'ele fasse ne die.
En ma feme aim mieus cuidier
Mal, que savoir encombrier
En celi que j'ai choisie.
— Quens d'Anjou, par cortoisie
Nos jugiés sé cil folie
Qui son mal veut alongier,
Ne ne se set esrachier
De vilaine compaignie.
— Audefroi, Perrin vous prie
Que jugiés de sa partie
Qu'on n'aime pas por changier,
Et qu'on het moigne cloistrier,
Quant il guerpit s'abéie.

—

Chansons.

Quant partis sui de Provence (5)
Et du tamps felon,
Ai voloir que recommence
Nouvellé chanson
Jolie
Et qu'en chantant prie
Bonne amour
Que tant de douçour
Mette en mon chant commencier,
Qu'elle me face cuidier
Que ma douce Dame daigne voloir
Que je la puisse à son gré reveoir.
Atourné m'est à enfance
Et à mesprison
Le désir d'aler en France,

Que j'ai par raison.
Folie
Fait, qui me chastie
Sé j'acor mon cuer au retour,
Quant je ne le puis laissier.
Quar tout autre désir rier
Me fait mettre du tout en nonchaloir
Celle, sans qui rien ne me puet valoir.
De biauté et de vaillance
A si grant foison,
Que j'en oi acointance,
Mis en sa prison
Ma vie.
Je ne meffais mie,
Sé j'aour
Et aim la milloour.
Quar pour ce m'aim je et tieng chier
Que je sui en son dangier.
Diex quant g'i pens, je ne m'esmai doloir;
Et mes pensers y est sans ja mouvoir.
Souffrir loyal pénitance
Me samble plus bon,
Qu'avoir par décevance,
Par trahison
Amie.
False druerie
Sans savour
Ont li tricheour,
Qui conquièrent par plaidier.
Tel joie ne m'a mestier :
De pourchassier autre n'ai je pooir.
J'aim miex languir, que false joie avoir.
Onques n'oï cuer ne voeillance
N'entencion
Que je feisse samblance

D'amer s'à droit non.
Polie
Langue, apparillie
A folour,
En scet bien le tour.
Mès ce ne puet riens aidier ;
Quar la parole afaitier
Puet on choisir, qui bée à décevoir.
Et Diex en laist ma Dame apercevoir !
Bonne chanson envoié sans demour,
Seras à la flour des dames à droit jugier.
Et par pitié li requier,
Sé eurs te fait devant li apparoir,
Que li plaise que je vive en espoir !

—

Au repairier que je fis de Prouvence (6)
S'esmut mon cuer un petit de chanter,
Quant j'aprochai de la terre de France
Où celle maint que ne puis oublier.
Diex ! son gent cors, et son très biau vis cler,
Sa grant biauté, sa simple contenance
Que je ne puis à nul jour oublier,
Ce m'occira, bien le sais, sans doutance.
Amée l'ai lonc tens, c'est en m'enfance.
Dès que la vi, n'en poi mon cuer oster !
Mès pavour ai qu'allours n'ait sa béance.
S'el li avoit, trop feroit à blasmer.
De traïson ne se peut nus garder.
S'ainsinc le fait, Diex m'en doint tel vengance
Que tous li mons la puist au doit monstrer !
Si li seroit une grief pénitance.
Douce Dame, si j'ai dit par folie
Nule chose qui vous doie grever,
Je n'en puis mais. Mes cuers en vous se fie :

Si sui tout près tantost de l'amander,
Si hautement com voudrez commander.
Mais, que pour Dieu, que devenés m'amie!
Si en ferons à tex les cuers crever,
Qui de nous .II. ont eu grant envie.
Douce Dame, que j'ai lonc temps amée,
Pour l'amour Dieu aiez merci de moi!
En vous ai mis mon cuer et ma pensée:
Servirai vous tousjours en bonne foi;
Ou autrement pour vostre amour mourrai.
Et sé je muir, vous en serés blasmée:
Et dira l'en partout, que bien le sai:
Cil est musars, qui a tel Dame amée.
Or m'est en vous ou de mort ou de vie,
Dame plaisans, que je n'ose nommer.
Mais en la fin de ma chançon vous prie,
Com cil qui vostre est à tous maus endurer,
De mesdisans, de felons esloignier;
Que par euls ai perdue compaignie.
Nus n'i ose mais rire ne jouer,
S'en repost non. Li cors Dieu les maudie!

—

Quant li nouviaus tens define, (7)
Qu'iver vient en sa saison,
Que par bois ne par gaudine
Ne chantent plus oisillon,
Lor veuil commancier chançon
D'une amourette très fine,
A qui tous mes cuers s'afine;
Neja ne m'en partirai.
J'aurai l'amour la belle, ou je mourrai.
J'aurai l'amour de ma mie;
Car je n'i doi pas faillir.
Loiautés m'est obéie,

A qui je dois obéir.
Bien l'en deust souvenir,
Sé pitié n'i est faillie.
Amours l'ait en sa baillie !
Que tout entièrement i va
Mes cuers : sans tricher tousjours vous servira.
Dame de grant seignourie,
Qui tant faites à proisier,
Pour Dieu ne m'ociez mie !
Je suis votre prinsonnier.
Nus ne doit desavancier
Fin cuers, quant il s'humélie.
Puis qu'il veult sa douce amie
Toujours loiaument amer,
Jolietement me semont de chanter.
Je chanterai de ma mie,
Et ferai à son plaisir :
Car qui de cuer sent et prie,
Ne doit à joie faillir.
Sire Diex ! tant la désir,
Que nus ne devoit si proier !
Et je chanterai tousjours.
Sire Diex ! comment dure fin cuer,
Qui aime par amours !
A Cresson Essart renvoïe
Chançon, et li dit briement
Perrin qu'il ne laisse mie
A recevoir ce présent :
Car de bon entendement
Est la belle qui me prie.
Si proi qu'elle soit m'amie.
Et je l'aim de cuer entier ! (sic.)

Honeur et bone aventure (8)
Ait cele, qui mon cuer a!
En li ai mise ma cure:
Et bien i pert et parra;
Car mes chans si en sera
Plains d'envoiseure.
Ne ja per froidure
Perrin ne laira
Son jolis usage.
D'amors tel est la droiture,
Et fu, et toz jors sera.
Cuers, qui en li maint et dure,
S'il est bons, melz en vaudra:
Li mauvès en devendra
Vaillant par nature.
Bien est sans mesure,
Qui ne maintiendra
Cest jolis usage.
J'ai amé tote ma vie
De fin cuer sans fausseté
Cele, qui ne m'aime mie:
Mès g'i ai tant conquesté
Que je me sens amendé
De grant cortoisie.
Por ce sans boisdie
Ai je tant gardé
Cest jolis asage.
Mesdisans, Dex vos maudie!
Maintes fois m'avez grevé.
Par vostre losengerie
M'a cele coilli en hé,
En qui j'ai tot mon aé
M'entente enploié.
Maugré vostre envie
Ai tos jors esté

En jolis usage.
  Dame, por vos est fornie
Ma chançon : prenez l'en gré.
S'ait bien ma paine merie :
Et cil en seront crevé,
Qui envers vos m'ont mellé
Par leur flaterie.
Mès je les desfie
De cuer confermé
En jolis usage.

AUBUINS, DE SÉZANNE.

—

Pastorelle.

Contre le dous tens novel (9)
  Qu'erbe point novelle,
Que li jor sont cler et bel
  Et la saisons belle,
Joste le mont de Cassel
  Trovai pastorelle.
Et eut de foille chapel,
  En pure gonelle,
Et chainture d'un rosel.
    Lors si chalumelle :
    Dorenlot aé !
Perrins li fiex dant Hourdé
  D'autre part frestelle.
    Je descendi en un praiel ;
  Di li : — Damoiselle,
Amés moi : maint bon joiel
  Et millor cotelle
Vos donrai d'un pastorel.
  Lors dit Perronelle :

— Jai oï maint Flamangel,
Qui trop nos favelle,
Et est de vanter isnel
Dusqu'à grant querelle.
Dorenlot aé!
Ne set mie mon pensé,
Qui d'amors m'apelle.
La pastore ot cler le vis
Et color rosée.
Dis li : — Belle, vostre amis
Sui, sé vos agrée.
— Sire, j'ai mon cuer promis
Et m'amor donée.
A Perrin, que je molt pris,
Doi estre espousée.
Mais nous sommes entrepris
En ceste contrée,
Dorenlot aé!
Où li François ont esté,
Qui l'ont trop gastée.
Sire, estes vous des eschis
Qui l'aige ont passée,
Qui de l'autre part le Lis
Font leur assemblée,
Tricheors et foi mentis
Et gent parjurée?
Dorenlot aé!
Tout seront deserité
A honte provée!

—

Chansons.

Flours, ne verdure de pré, (10)
Ne chans d'oisels ne m'agrée

Por ce qu'ai lonc tens esté
Fors de ma douce contrée.
Mais bien sachiés, Désirrée,
Qu'ains n'i out faucé.
S'en ai l'amour mercié,
Qui de l' cuer me muet.
Bien voi que faire l'estuet:
Melz confors valoir n'i puet.
J'oï chascun dire et conter
Qu'il vuet bien qu'amors l'ocie.
Mais ce ne dirai je pas; (sic.)
Que morir ne vuel je mie.
Ains aim muelz, quoique nuls die,
Vivre et bien amer
Et servir ma douce amie,
Qui del cuer me muet, etc.
S'ains avint à homme né
Que joie li fust donée
Por ce qu'eusse bien amé,
Deus! où est amors alée?
Certes que je l'ai amée
De tel volenté,
Qu'ains ne put estre trovée.
Et del cuer me muet, etc.
Je sui li fins désirrans,
Qui ne peut sa joie taire
Por monstrer malvais semblant,
Dont plusieurs ont grant contraire.
Penser à la debonnaire,
M'est joie si grans:
C'est li plus de de mon afaire,
Qui del cuer me muet, etc.
Chanson là, t'estuet aler,
Dont j'atant si grant aïe,
Ne veul plus por toi mander:

Mais bien la losenge et prie,
Quant serai en sa baillie,
Com porrai durer.
S'aurai joie de ma mie,
Qui del cuer me muet, etc.

—

Quant voi le tant felon assoagier (11)
Et l'erbe verde contre soleil resplandre,
Lors chanterai ; car molt m'auroit mestier
Que ma Dame daignast son home prendre.
Si m'ait Diex, plus de richor ne quier :
Que tot li bien del mont seroit mendre
Que li mien voir.
Ne je ne puis, sé ne m'i veut entendre,
Grant joie avoir.
Las ! je ne puis mon fin cuer chastoier ;
Ne vers celi ne l' puis d'amors deffendre,
Qui tous les maux du mont me fait chargier.
Ne nus fors li ne m'en porroit deffendre.
Si cruelment m'i puet ele assaier,
Qu'après ma mort
M'i estuet les biens attendre
De s'amor voir (sic).
Je ne me sens onques amesurer
D'amer celi, où tos mes cuers s'apuie.
N'envers autre ne voudroie porpenser :
Car c'est la riens, où li miens cuers s'estuie.
Si m'aist Diex, ja ne la quier fausser.
Ains l'amerai, coment que me destruie,
Por la merci que j'en atant.
Sé de moi ne s'enfuie,
N'aim riens tant.
Je ne prise pas la joie de cest mont,
Sé Dame ne plaist par sa franchise

Que son ami, celui qu'elle confont,
Vousist un pou mérir son biau servise.
Lors averoie plus que tot cil qui sont :
Car la douçors s'en est ens mon cuer mise
Si boinement,
S'ele ne m'ait, qu'ains ne sot en quel guise
On s'en repent.
Et cest amor, qui si grief me respont,
Par mon voloir m'a si pris sans faintise,
Que j'en obli totes celes qui sont :
Ne ja par moi n'en iert nule requise.
Las ! ne sai que cist autre amant font !
Mais j'aime ceste adès par tel devise
Si loiaument,
S'ele m'ait, qu'onque ne sai en quel guise
On s'en repent.

BAR, THIBAUT II, COMTE DE

—

Chanson. 1254.

De nos barons que vos est il avis, (12)
Compains Erairs? distes vostre samblance.
En nos parans, ni en tos nos amis
Avés i vos nule bone espérance,
Par quoi fussions hors dou Thiois païs,
Où nos n'avons jor solas ne ris?
Ou Conte Othon ai je molt grant fiance.
Duc de Braiban, je fui ja vostre amis,
Quant je estoie en délivre puissance.
S'adonc fussiez de rien nule entrepris,
En moi puissiez avoir molt grant fiance.
Por Deu ! vos pri, ne me soiez eschis !
Fortune fait maint prince et maint marchis,

Millors de moi, avenir meschéance.
Belle mère, onques rien ne vos meffis
Por coi eusse vostre malle voillance.
Très icel jor que vostre fille pris,
Vostre voloir ai je fait dès m'enfance.
Or suis formant por vos liés et pris,
Entre les mains de mes mals anemis :
S'aviez bon cuer, bien en prandrés venjance.
Chansons, va : di mon frère le marchis,
Qu'il à mes homes ne face faillance.
Et me diras à ceus de mon païs
Que loalté mains prodomes avance.
Or verrai je qui seront mis amis ;
Et conoistrai tos mes mals ennemis.
Deus ! mar verront la moie délivrance !
Encor aurai, sé Dieu plaist, recovrance !
Bons cuens d'Anjos, sé par vos sui hors mis
De la prison, où je sui en doutance,
Où chascun jor me vient de mal en pis,
(Tos jors i sui de la mort en béance)
Sachiez por voir, sé vos m'estes aidis,
Vostres serai de bon cuer, à tous dis,
A mes pooirs, sans nule retenance.

THIBAUT DE BLAZON.

—

Pastorelles.

Ier main, par .I. ajornant. (13)
Chevauchai lès .I. buisson.
Lès lorière d'un pendant
Bestes gardoit Robeçon.
Quant le vi, mis l'à raison :
— Bergier, sé Diex bien te dont

Eus onc, en ton vivant,
Par amors ton cuer joiant?
Car je n'ai, sé mal non. »
— Chevalier, en mon vivant
Onc n'amai fors Marion
La cortoise, et la vaillant,
Qui m'a doné riche don,
Panetière de cordon,
Et prist mon fremal de plom.
Or s'en vait apercevant
Sa mère, qui li desfant:
Si l'en a mis en prison. »
A poc ne se voit pasmant
Le bergiers pour Marion.
Quant le vi, pitiés m'en prant;
Si li dis ens ma raison:
— Ne t'esmaie, Bergeron.
Ja ne la celeront
Qu'ele laist por nul tormant
Qu'ele ne t'aim loialment,
Sé fine amors l'en semont. »
— Sire, je sui molt dolans
Quant je voi mi compaignon,
Qui vont joie demenant:
Chascuns chante sa cançon.
Et je sui seul environ,
Embronchiez mon chaperon.
Si remir la joie grant,
Qu'il vont entor moi faisant.
Confors n'i vaut un baton. »
— Bergier, qui la joie atens
D'amors, fais grant mesprison.
Tos les maus en boin gré prens,
Tout sans ire et sans tençon.
Ens molt petit de saison

Rent amors grant guerredon.
S'en sont li mal très plaisant,
Quant on a soffert devant,
Dont on atent guerison. »
— Chevalier, por riens vivant
N'os parler à Marion.
Et si n'ai par qui li mant
Que je muir en sa prison,
Por les mesdisant félon
Qui ne dient sé mal, non :
Ains vont trestont racontant
Que j'aim la nieche Constant,
La fillastre Dant Buenon. »

—

Hui main, par un ajornant (14),
Chevauchai ma mule au blanc ;
Trouvai gentil pastorele et avenant.
Entre ses agniaux aloit joie menant.
La pastorele molt m'agrée ;
Mès ne sai dont el est née,
Ne de quex parans ele est emparantée :
Onque de mes eus ne vi si bele née.
— Pastorele, pastorele !
Vois le temps qui renovele,
Que reverdissent vergiers et toutes herbes.
Biau déduit a en vallet et en pucele. »
— Chevalier, molt m'en est bel
Que reverdissent prael.
Si auront assez à pestre mi aignel.
Je m'irai soef dormir soz l'arbreisel. »
— Pastorele, car souffrez
Que nous dormons lez à lez :
Si lessiez vos agneaux pestre à val les prez :
Vos n'i aurez ja domage, ou vos perdez. »

— Chevalier, par saint Symon,
N'ai cure de compagnon.
Par ci passent Guarinet et Robeçon,
Qui onques ne me requistrent sé bien non. »
— Pastorele, trop es dure,
Quant de chevalier n'as cure.
A .L. boutons d'or aurois ceinture,
Sé me lessiez prendre proie en vostre pature. »
— Chevalier, que Dex vous voie!
Puis que prendre volez proie,
En plus haut lieu prenez que ge ne seroie.
Petit gaigneriez, et g'i perdroie. »
Pastorele, trop es sage
De garder ton pucelage.
Sé toutes les compaignettes fissent si,
Plus en alast de puceles à mari. »

BRIENNE, JEHAN DE.

—

Pastorelle.

Par desous l'ombre d'un bois (15)
Trovai pastoure à mon chois.
Contre iver est bien garnie:
La tousete ot les crins blois.
Quant la vi sans compaignie,
Mon chemin lait; vers li vois. — aé!
La touse n'ot compaignon,
Fors son chien et son baston.
Pour li froit en sa chapete
Se tapist lès un buisson.
En sa flehute regrete,
Garinet et Robeçon. — aé. !
Quant la vi soutainement
Vers li torn, et si descent.

Ce li dis : — Pastoure amie,
De bon cuer à vos me rent.
Faisons de foille courtine ;
S'amerons mignotement. — aé ! »
— Sire, traiés vos en là ;
Car tel plait oï je ja.
Ne sui pas abandonnée
A chascun, qui dist : vien ça !
Ja pour vo sele dorée,
Garinet rien n'i perdra. — aé ! »
— Pastourele, si t'est bel,
Dame seras d'un chastel.
Deffuble chape grisette ;
S'afuble cest vair mantel.
Si sambleras la rosete,
Qui s'espanit de novel. — aé ! »
— Sire, si a grant promesse :
Mais molt est fole, qui prent
D'ome estrange en tel manière
Mantel vair ne garniment,
Sé ne li fait sa proiere
Et ses boens ne li consent. — aé ! »
— Pastorele, en moie foi
Pour ce que bele te voi,
Cointe Dame noble et fière,
Sé tu vuels, ferai de toi.
Laisse l'amour garçonnière :
Si te tien del tout à moi. — aé ! »
— Sire, or pais ! je vos en pri.
N'ai pas le cuer si failli
Que n'aim miex povre déserte
Sous la foille o mon ami,
Que Dame en chambre coverte,
Si n'ait on cure de mi. — aé ! »

—

Chanson.

Pansis d'amors, dolans et corouciés, (16)
M'estuet chanter; que ma Dame m'en prie.
Onques mais jor ne fui si esmaiés:
Grant paour ai que ne soit ja m'amie.
S'est il bien drois que por li chant et rie.
Hélas! dolans, jamais ne serai liez,
Sé sa pitiéz ne veint sa seignorie.
Par Deu! amours, sé vers li ne m'aidiez,
Je me plaindrai de vos tote ma vie.
Sé j'onques fis riens que vos vousissiez,
Li guerredons soit tex qu'ele me die:
— Amis, bien sai que ne me haez mie. »
Lors seroie joiant, et envoisiés,
Et à plusors de bone compaignie.
Douce Dame, nus ne vous aime tant
Com je tous soul; si en morrai d'envie.
.c. fois le jor vos resgart en pensant,
Et prie merci que ne m'ociez mie.
Je n'ai pooir qu'autrement le vos die:
Et s'il vos plait à savoir mon talent,
Resgardez moi; si conoistrois ma vie.

CHAMPAGNE, Guillaume de, dit le Champenois.

—

Pastorelle.

En mai la rosée, que nest la flor (17),
Que la rose est bele au point du jor,
Parmi cele arbroie
Cil oisillon s'envoisent
Et mainent grant baudor.
Quant j'oï la lor joie,

Por riens ne me tendroïe
D'amer bien par amor.
La pastore est bele et avenant;
El a les eus vers et bouche riant.
Benée soit le maistre,
Qui tele la fist naistre;
Qu'ele est à mon talent.
Je m'assis à destre;
Si li dis : — Damoisele,
Vostre amor vos demant. »
Ele me respont : — Sire Champenois,
Por vostre prière ne m'aurez des mois.
Car je sui amie
Au fil Dame Marie,
Robinet le cortois,
Qui me chauce et lie;
Et si ne me lait mie
Sans biau chapeau d'orfrois. »
Quant vi que proière ne m'i vaut noiant,
Couchai la à terre tout maintenant :
Levai li le chainse.
Si vi la char si blanche;
Tant fui je plus ardant.
Fis li la folie.
El ne l' contredist mie;
Ains le vout bonement.
Quant de la pastore ot fet mon talant,
Sus mon palefroi montai maintenant.
Et ele s'escrie :
— Au fis sainte Marie,
Chevalier, vos commant !
Ne m'oubliez mie;
Car je sui vostre amie.
Mès revenez souvent ! »

—

CHAMPAGNE, Marguerite de.

—

Chansons.

Par maintes fois aurai ésté requise (18)
Que ne chantai ensi comme je soloie ;
Que tant par suis aloignie de joie,
Que je vodroie estre muels entreprise.
A mien veul moroie en itel guise,
Com fist celle, qui resembler voldroie,
Dido, qui fut por Eneam occise.
Biaus douls amis, tout à vostre devise
Que ne fis je toudis, com vos avoie ?
Gens vilaine, que je tant redoutoie,
M'ont si grevé et si arière mise,
Qu'ains ne vos pou mérir vostre servise.
S'estre pooit, plus m'en repentiroie,
Qu'Adam ne fut de la pomme qu'ot prise.
Par Deu ! amors en grant dolor m'a mise.
Mort vilainne, qui tout le mont guerroie,
Tolu m'avés la rien que plus amoie.
Or suis Fénix, lasse, soule et eschive,
Dont il n'est qu'uns, si com on le divise.
Or veul doloir, en leu de mener joie :
Poine et travail iert mais ma rante asise.
Ains por Forcon tant ne fist Anphelise,
Com je por vos, amis, sé vos ravoie.
Mais ce n'iert ja, sé ainçois ne moroie.
Ne je ne puis morir en itel guise,
Qu'ancor me ra amors joie promise.
Mais à mien vuel se m'en repentiroie ;
Si portant n'iert qu'amors m'ait en jostise.

—

Un petit devant le jor (19)
Me levai l'autrier,
Sospris de novelle amor,
Qui me fait vellier.
Por oblier mes dolors
Et por aligier,
M'en alai coillir flors
De joste un vergier.
Là dedans en un destor
Oï un chevalier,
Desor lui en haute tour
Dame, qui molt l'ot chier.
Elle ot fresche color
Et chantoit par grant douçor
Uns douls chans piteus
Mellé en plor.
Puis a dit com loiaus drue:
— Amis, vos m'avés perdue:
Li jalous m'a mis en mue. »
Quant li chevaliers ot
La dame à vis cler,
De la grant dolor qu'il ot
Comance à plorer.
Puis a dit en sospirant:
— Mar vi enserrer,
Dame, vostre cors le gent,
Que doie tant amer!
Or m'en covient durement
Les dous bien comparer,
Que volentiers et sovent
Me soliés doner.
Las! or me va malement!
Trop a ci torment;
S'il nos dure longuement,
Très dous Deus! que devainrons nos?

Je ne pui-durer sans vos :
Et vos sans moy, coment durez vos ? »
Dist la belle : — Boens amis,
Amor me maintient.
Assés est plus mors que vis,
Qui dolor soustient.
Lès moi gist mes anemis ;
Faire le covient.
Et si n'ai joie ne ris,
Sé de vos ne vient.
J'ai si mon cuer en vos mis,
Tout adès m'en sovient.
Sé le cors vos est eschis,
Le cuers à vos se tient.
Si faitement l'ai empris
Que je serai sans repentir
Vostre loiaul amie.
Por ce, sé je ne vos voi,
Ne vos oblierai mie. »
— Dame, je l' cuit bien savoir,
Tant l'ai esprové,
Qu'en vos ne poroit avoir
Cuer de fauceté.
Mais ce me fait moult doloir
Que j'ai tant esté.
Dame de si grant valoir ;
Or ai tout pensé.
Deus m'a mis en nonchaloir
Et de tout oblié.
Que je ne puisse cheoir
En greingnor povreté !
Mais je ai moult bon espoir
Qu'ancor me puet moult bien valoir.
Drois est que je li die :
Sé à Deu plaisoit,

Le jalous morroit :
Si raveroi m'amie. »
— Amis, sé vos désirés
La mort à jalous,
Ancor la désire jé
Cent tens plus de vos.
Il est viels et rasotés,
Et glous comme lous :
Et si est maigre et pailès !
Et si est lais !
Tant putes taiches a assés
Li desloiaus, li rous.
La greingnor bonté qu'il ait,
C'est de ce qu'il est cous.
Et dist : lais !
Tant mar fut nés
Qu'autres en a ses volontés.
Drois est que je m'en plaing :
Comant guérirait Dame sans amin !
Biaus amis, vos en irés ;
Car je voi le jor.
I poés faire trop lonc séjor.
Vostre fin cuer me lairés :
N'aiés pas paour
Qu'avec vos emporterés
La plus fine amor.
Dès qne vos ne me poés
Geter de ceste tor,
Plus sovent la resgardés
Por moi par grant douçor. »
Et s'il s'en part tos iriés,
Et dist : — Las ! tant mar fu néz !
Dolens m'en part.
A Deus comant jé
Mes amors, qu'il les me gart ! »

CHARDON, DE RAINS.

—

Chanson.

Li départirs de la douce contrée, (20).
Où la bele est, m'a mis en grant tristor.
Lessier m'estuet la riens, qu'ai plus amée,
Por Dame Deu servir mon créator.
Et ne porquant tout remaing à amor;
Car tout i est mon cuer et ma pensée.
Sé mes cors va servir nostre Seignor,
Por ce n'ai je fine amor oubliée.
Amors, ci a trop dure désevrée,
Quant il m'estuet partir de la millor,
Qui onques fust, ne qui jamais soit née:
Toute a en li et beauté et valor.
Nus ne s'en doit merveillier, sé j'en plor,
Quant mes cors va faire sa destinée.
Et mes fins cuers s'est ja mis el retor,
Qui sans fausser pense à ma Dame et bée.
Dame, en qui est et m'amor et ma vie,
De vos me part plus dolent que ne di.
Mon cuer avez piéça en vo baillie;
Retenez le, ou vous m'avez traï.
Dex, où irai? Ferai je noise ou cri,
Quant il m'estuet fere la départie
De mon fin cuer, et lescier à celui,
Qui ains du sien ne me laissa partie?
Cil faus amant par droit amors mercie
Des biens qu'il a: mès je fail à merci.
En losangier et en fausser se fie:
Mès je du tout en biau servir m'afi.

Ma loiauté me toult, je l' sai de fi,
La joie qu'ai par raison déservie.
Molt me poise que je onques la vi,
Quant fine amor por li si me deffie.
Douce Dame, que mes cuers pas n'oublie,
Ne me voilliez, (por Deu,) metre en obli!
Jamès nul jor ne ferai autre amie.
Mais sé je sais que vos gabez de mi,
Ma mort n'est pas entière ne demie:
Ne ja de moi ne ferez anemi,
Sé loiauté ne m'i est anemie.
Au départir, douce Dame, vos pri
Que ja por riens que losengier vos die,
Ne m'oubliez: et je tout autre si
Jamès vers vos ne ferai vilanie.

CHARDON, DE CROISILLES.

—

Chansons.

Rose ne lis ne me done talent (21)
De joie avoir ne de faire chanson;
Car la très belle, à qui mes cuers s'atent,
M'a fait sovent renvoisier en pardon.
Mais li confors de sa très grant vaillance
M'a finement tenu en espérance
De joie avoir: et sé par li ne l'ai,
Tout sans cuidier bien sai que j'en morrai.
Ire et anuit me font avoir sovent
Faus losengier, qui ja n'aient pardon!
Et demandent por quoi je vais chantant.
Mais sé Deu plaist, ja ne sauront le non
De la très belle, en qui j'ai ma fiance.

Mais à grant tort en suis en grant doutance :
Car, qui la voit, dire puet sans délai
Qu'ains de mes euls plus belle n'esgardai.
Ne me puis pas del tout désespérer,
Sé ma Dame me met en non chaloir ;
Qu'elle a pooir de plus guerredoner
Que je ne puis déservir par doloir.
Car quant plus l'aim, et moins a de moi cure,
Si fais com cil, qui met en aventure
Quantque il a, et ne le puet laissier,
Et pert por ce qu'il cuide gaaignier.
Tenir se doit fins cuers à bien amer ;
Ne por travail ne s'en doit removoir.
Et saichiés bien qu'il ne fait fors guiller,
Qui del partir à talent ne voloir.
Mais le miens cuers en amors croist et dure :
Ne ja merci, dont je la truis si dure,
Ne m'iert si loing que ne me vaigne aidier,
Sé loiaulté me peut avoir mestier.
A Choisil va, chanson, grant aleure ;
Et di Renalt que tous jours, sans mesure,
Aim loiaulmement et de fin cuer entier :
Car los et pris l'en rendront grant louier.
Et si li di que il mete sa cure
En bone amor, ne de changier n'ait cure
La belle Dame, la bone ; ains la tient chier :
Car bone amor ne doit on pas changier.

—

Marvit raison, qui covoite trop haut (22)
Et bonement vuet estre fins amis :
Por moi le di, que bone amors assaut.
Nonques nul jor niant ne li mesdis ;
Mais léaument l'ai servie toz jors,
Plains de désirs et de douce dolors :

Dont la dolor tien-ge à bien eurée,
Quant la meillor del monde ai enaimée.
Guerir cuit bien, sé pitiez ne défaut
A ma Dame, qui tant a cler le vis.
Deu merci molt que nul riens n'i faut
En son gent corz, fors seulement mercis.
Ce ne sai-je, qu'ains ne li quis secors;
Car tant redout ses biens et ses honors,
Dont ele a tant qu'à tot le mont agée,
Qu'à poine croi qu'elle oie ma pensée.
Rire et jouer et amerous semblant
En ai-je bien, quant je vieng devant li.
Mais del proier n'os je faire niant;
Car sé g'i fau, mors m'aurais et traï.
Las! qu'en puis ge, sé ge mi trui coart?
N'est pas hardis, qui por prier départ
De bone amor et de douce acointance:
Mais tant i a que je dout meschéance.
Tenus me suis de prier longuement
Celi, que ja ne metrai en obli.
Sé non aillors ne voi je pas comment
Puisse guerir, sé mon cuer ne li di.
Merci prier li doi je tempre ou tart.
Car qui verroit son très simple regart,
Dire poroit por voir qu'en tel semblance
Ne devroit pas avoir fin cuer doutance.
Chançons, va t'en à mor seignor Erart,
Cil de Brienne; et li di que bien gart
Léal amor; ne en désesperance
Ne doit estre, qui léaltés avance.
A Montroial m'en iras d'autre part:
Si fai savoir le Roi de moie part
Qu'il por Deu ne mette en obliance
Celi, qui est Roïne de vaillance.

—

CHASTILLON, GEOFFROY DE.

Chanson.

Moult ai esté lonc tems en espérance, (23)
Et de fin cuer ai loialment amé.
Onques amors, où j'avoie fiance,
Ne m'assevit riens de ma volenté.
Trop m'a grevé; mis i a s'entendance.
Mais d'une rien me puis je bien vanter,
Qu'ains n'i perdi por loialment amer.
Bien doi haïr sa simple contenance
Et son gent cors, qu'a le mien alumé,
Son dous resgart et sa simple acointance
Que mes folx cuers aura tant désiré.
Bien voi qu'amors en veult prendre vengence :
Bien l'en preigne, dès qu'il l'en vient en gré!
Car del tout veut estre à sa volonté.
Tout i morrai : ja n'en aurai aïe.
C'est à bon droit; bien le doi comparer,
Quant mis mon cuer en si grant signorie,
Là où ne l'os ne dire ne conter.
Je fis ce jor, ce sai bien, grant folie.
Mais le vilains suelt dire en reprouvier :
Cil chiet en bas, qui trop haut veult monter.
Moult m'auroit bien ma poine assouaigie,
Sé ma Dame se daignoit apenser
Qu'elle deist : — Amis — et je : — Amie.
Bien cuid qu'ainsi en poroie eschaper.
Sé par ce muir, ce iert trop grant folie;
Car apaier me puet par cest parler
Et soulement par bel semblant monstrer.

Ains de nulle ne puis avoir envie,
Fors de celi, qui m'aprist à chanter.
Moult en seroit fine amor avillie,
S'elle m'ocist ainsi par désirier ;
Qu'ains par nullui ne fut si bien servie.
Si me voulsist un pou d'eur doner :
Tant la désir, que n'i cuid recouvrer.

CHOISEUIL, LE TROUVÈRE DE

—

Chanson.

Devers Chastelvilain (24).
Me viens la robe au main,
Com un ostours vorrois.
Bon jor doinst Dex demain
Le seignor, que tant aim !
Proudons est et cortois :
De ci qu'en Navarrois
N'a si bon chastelain.
De son chastel à plain
Ne doute il les deux Rois.
Or vous dis que Choisuel
Ne me vaut pas deus oes,
Qui me soloit valoir
Tot main vint vermues.
Vermain et escurues
N'en puis mais pas avoir.
Si ont mis lor avoir
En vaches et en bues :
Si sont fais uns murs nues,
Que Dex gart de cheoir !
Or men vois à Soilli

Pièça que n'assenai
A si bone maison.
Le seignor demandai.
Maintes fois m'a doné
Robe et maint bel don.
Ce n'est pas en pardon,
Sé j'en sui retornez.
S'il n'est or empeorés,
J'en aurai guerredon.
Perdu ai deux chastelx,
Dont je suis mout engrés.
Et bien m'en dois chaloir:
C'est Vignoris, Rignez;
Deux seignors i a belx,
Qui ne daignent valoir.
S'ont mis à nonchaloir
Armes et les cembelx.
Il n'ont ou mantel parc,
Foi que doi saint Eloir!

—

Dex, com m'ont mort norrices et enfant, (25)
Et les dames, qui trop sunt à cheval!
Maint bon hostel nos ont chaciez à mal,
Et les maris vaincus outréement.
Cil, qui n'osent un tot soul mot grondir
En lor hostel, les peut on bien choisir.
Assés puent faire comandement:
Mès c'est à gas; qu'on n'en fera niant.
Puisqu'il sunt si du tout obédiant,
Or lor ferai un molt bon assenal.
Desormais gart uns chascuns son ostal:
Ensi porront estre riche et menant.
Et si pensent de lor enfant norrir,
Et bien pensent des hostes eschevir.

Ainsi pouront estre riche et poissant :
Et pou lor chaut dou blasme de la gent.
Droit à Choisuel veul mon chemin tenir,
Et à Soilli par Clermont resortir :
Si lor ferai de mon joel présent,
Que trop m'est bel de lor amendement.

CORDIELE, BERTRAND.

—

Jeu parti. 1220. (*circa*).

Amis Bertrand, dites moi le millor (26)
D'un jeu parti ? de vos le veul oïr.
Qui de s'amie auroit eu l'amor
Et parlement de li à son plaisir,
Et s'elle adonc sans forfait s'en partoit
Por autre amer, et puis paix refaisoit
Por lui tenir de semblant sans plus mais,
Li quels valt melz tous jors guerre, ou tel paix
Sires Guichars, saichiés ceste dolor,
Que je vos oï resconter et gehir,
Ont autre fois eu tost li plusor.
Sovent voit on ceste chose avenir :
Tel dame lait son boen ami sans droit,
Qui s'en repent, quant elle s'en parçoit.
Guerre en amours n'est prous : por ce m'en tai
La paix valt muelz servir à cuer verai.
Amis Bertrans, li cuer vrais por voir
Est par tout bons, ce sai certainement.
Et cils est fols, selons le mien savoir,
Qui fauce Dame aime à son essiant.
Que bien savés qu'en reprovier dist on :
Que lière est li compains à lairon.
Et cil est fols et fait gaber de lui,

Qu'on sert de bourde, et on festoie autrui.
Sires Guichars, or puet on bien savoir
Que vos d'amors savés pouc ou noiant.
Car je veul muelz toz jors de li avoir
Qu'elle m'esgarde bien débonnairement,
A bel semblant et à douce raison,
Qu'avoir à li ne mellée ne tençon.
Soffrir atrait amors, certains en sui;
Et orguels fait à mainte gens anui.
Amis Bertrans, vostre sens n'est pas grans,
Ou en vos est espoir en vain chargié;
Que tout prendrés à gré com pénéans.
Ains ne vi hom de si pouc apaier.
Quant d'un semblans et d'un très povre ris
Vos peut tenir, trop estes vrais amis.
Celui semblés, qui on tolt son chastel,
Qui puis en prent de tost .I. bel joel.
Sire Guichars, ja nulz saiges amans
Ne m'en tenrat por ce mal afaitié.
Sé j'en gré pran doulz mos et biaus semblans,
Ains que tot laisse: ce seroit mal voistié.
Amor valt meulz avoir, ce m'est avis,
Pouc que nians; car de ce suis toz fis
Que par douçor fait on sauvaige oisel
Saige et privé, et guerpir son revel.
Par Deu, Bertran, vos parmentés molt bel!
Mais n'i aurai avant talent novel.

CRESTIENS DE TROYES.

—

Chanson.

De joli cuer chanterai; (27)
Bone amor m'en prie.

Et tous jors jolis serai
Et sans vilonnie ;
Car tuit bien viennent d'amer.
Pour ce ains sans fauceté,
Ne ja por chastiement
Mes fins cuers ne tenrai
D'amer jolietement.
Liés et renvoisiés serai
Por vos, douce amie.
Et sachiez, tant com vivrai,
En vostre baillie
Veul estre sans ja sevrer ;
Car au mont n'a votre per ;
Et tuit bien entièrement
Sont en vos. Si en morai,
Sé je n'ai aligement.
Belle Dame, en vos ai
Mis cuer, et cors, et vie ;
Ne ja ne m'en partirai
Nul jour de ma vie.
Mais je vos veul demander
Que mesdisans escouter
Ne veuillés en vos vivant.
Car ja franc cuer n'amera
Vanteor ne mesdisans.

DAMPIERRE, Jehan de.

Chanson.

Fine amor m'envoie (28)
Talent de chanter.
Car mis m'a en voie
De si haut penser

Que ja ne cuid achever ;
Car grant folie feroie,
Neis sé ma dame disoie,
Dont me vient li maus d'amer.
  Sé la simple et coie
Daignast amender
Que je fusse en joie
Por moi conforter,
Plus ne li quier demander.
Car liez et joians seroie ;
Et plus biens conquis auroie
Qu'autre ne porroit donner.
  Bele douce amée,
En chantant merci vos quier,
Bone à droit nommée :
Qu'autre mesagier
N'i os por moi envoier.
Car resons le me devée :
Por ce n'est pas oubliée
L'amor, dont je n'os prier.
  Biauté honorée,
Qui fet à prisier,
A Dex assenée
Et fin cuer entier
En cele, en qui dangier
M'a mis fole pensée,
Qui tant est desmesurée
Que merci me fet cuidier.
  Amis sans amie
Sui, dès que la vi.
Resons me deffie ;
En amors me fi,
Tant loiaument l'ai servi !
Faus cuers ne le croiroit mie.
Por ç'a tort, s'ele m'oublie ;

Qu'onques ne me repenti.
  Jehan de Dampierre di
Qu'il ait de bien fère envie :
Car valors en monteplie.
Amors le témoigne ensi.

ESPINOY, Gauthier d'.

—

Chanson.

Ja por longue demorée, (29)
Que fait de moi aidier,
Ne sera entreobliée
L'amor, dont partir ne quier.
  Tant ai chier
Celi, qui en son dangier
Me mist, quant l'oi regardé.
  En périlleuse contrée
Me sot fine amor jugier :
Champaigne bieneurée,
Que ne m'eustes premier !
  Plus légier
Fussent tuit mi désirier
Entre la gent à penser.
  Tant s'est amors afermée
En mon fin cuer droiturier,
Que ce me plaist et agrée
Qui plus me doit anoier.
  Ne proier
Ne sai, fors humilier
Sans orguel et sans mellée.
  Haï m'a ma désirée,
Quant la vi à commencier.
Tost cuidai avoir trovée

Merci : encor la requier.
Del cuidier
Ne me puis alegier
Por rien, qui me soit véée.
Assilley, sans demorée (sic).
Va, chanson, por solacier
Guion, qui set ma pensée
De mon plus grant désirier,
Qu'el vergier
Fut entre nos deux l'autrier
Ma joie renovelée.

ÉTIENNE, DE MEAUX.

—

Chanson.

Trop est mes maris jalous (30),
Sorcuidiez, fel et estous,
Mès il sera par tens cous,
Sé je truis mon ami dous,
Le gentil, le savourous.
Mari ne pris rien ;
Qu'il n'am nul bien.
Je l' vos di :
Dire si doit on du vilain
Plain d'ennui.
Quant à la fenestre vois,
Il me guete trestos jors.
Sachiez qu'il vit sur mon pois ;
Car por lui pert mes amors.
Il set bien que j'aime aillors.
Or se peut desver ;
Car je vuel amer !
Je l' vos di, etc.

Cuide il por son avoir
Metre en prison cuer joli ?
Nenil, voir ! il n'a povoir
Que soie du tout à lui.
Ès m'amor a-t-il failli.
Nul ne doit avoir ami
Por aucun avoir :
Je l' vos di, etc.
Hardiment li dirai :
Fol, vilain, maleurous,
Amer m'estuet sans délai,
Sachiez, un autre que vous !
Or poez estre jalous ;
Jé vos guerpirai ;
Un autre amerai.
Ce vos di, etc.
Por tot l'avoir de Cisteaux
Ne doit avoir cuer joli
(Ce dist Estienne de Miauz),
Jolive dame mari :
Ançois doit avoir ami.
Et je l'en crerrai :
Et ami aurai.
Ce vos di, etc.

GASSART, DE RAINS.

—

Jeu parti.

Respondés à ma demande, (31)
Griéviler, je vous en prie ?
J'aim, qu'amors le me commande,
Et on m'aime. or soit ensi :
Uns autres hom à ma dame proie

D'avoir s'amor: mais pas ne li otrié.
Ains l'escondit et bien s'en desfent.
Lequel fait le mieux, vostre encient,
Ou de celer ce que li requist,
Ou si toute la vérité me dist?
  Gassart de Rains, mieus vaut cose périe
Et estainte que cose parfurnie,
Dont maus venist. Car aujourd'hui entent
Cascun au pis quant qu'il ot et reprent,
Le bien ou mal; dont maint haine ist.
Li dire griève, et li celers font fis.
  Drogon, mieus fait cil qui son fils castie
Et dist le bien, ja n'entent il ce mie,
Que cil qui bien ne mal ne li aprent.
Et sé li fils n'en amende noient,
Il n'en puet mais; car por son preu le fist.
Toudis fait bien, qui son ami guarist.

GASSE BRULÉZ.

—

Chansons.

  Les oiselès de mon païs (32)
Ai oïs en Bretaigne.
A lors chans m'est il bien avis
Qu'en la douce Champaigne
Les oï jadis.
Sé g'i ai mespris,
Il m'ont en si douls penser mis
Que chanson à faire m'en suis pris.
Tant que je parataigne
Ce qu'amors m'a longtemps promis.
  En longue atente me suis mis,
Sans ce que trop m'en plaigne.

Ce me tolt le jeu et le ris;
Que nuls, qu'amors desdaigne,
N'iert ja atentis.
Mon cuer et mon vis truis
Si par eures entrepris
Que fol semblant en ai empris.
Qui qu'en amors mespraigne, je suis
Cil qu'ains riens n'i forfis.
  En baisant mon cuer me ravi
Ma douce Dame gente.
Moult fut fols, quant de moy parti;
Tant doulcement le me toli,
Qu'en souspirant le traist à li
Mon fol cuer atalenti.
Mais ja n'aura de moy merci
  Del baisier me remembre si.
Que je fis en m'enfance,
Qu'il n'est hore (ce m'a traï)
Qu'à mes leivres ne l' sente.
Quant elle souffri
Ce que je la vi,
De ma mort que ne m'ot guéri?
Qu'elle sait bien que je m'oci
En ceste longue atente,
Dont j'ai le vis teint et pasli.
  Puis que me tolt rire et juer
Et fait morir d'envie,
Trop sovent me fait comparer
Amors sa compaignie.
Las! n'i os aler;
Car por fol sembler
Me font cil fauls proiant d'amer.
Mors sui, quant j'es i voit parler;
Que point de tricherie
Ne peut nuls d'eaus en li trover.

Ains vers amours rien ne meffis:
Ja de moy ne se plaingne.
Ains sui pour li servir nasquis,
Comment que me destraingne.
Par un très doulz ris
Sui de joie espris,
Que si j'ère roys de Paris
N'auroit tant de mes délis
Qu'amours m'i fait cuidier toudis.
J'en doi estre liez et jolis
Que amours tant adaingne
Qu'elle secourt loyals amis
Et qu'en amer l'apraingne.
Ne doit estre eschis,
Mès adès songis
A celui qui prie mercis,
Puis que son cuer a en lui mis
Sans partir; s'i si ataingne
Pour estre de joie plus fis.

—

Bien cuidai toute ma vie (33)
Joie et chanson oblier;
Mais la comtesse de Brie,
Qui commant, je n'os véer,
M'a comandé à chanter.
Or est bien drois que je die,
Quant li plaist à commander.
Je di que c'est grans folie
D'essaier ne d'esprover
Ne sa femme ne s'amie,
Tant com on la veult amer.
Sé se doit on bien garder
D'enquerre par jalousie
Ce qu'on n'i vodroit trover.

Commant que chante ne rie!
Je deusse muelz plorer,
Quant la muedre m'est faillie.
Car quant je veul muelz parler
E à li merci crier,
Lors me dist par contralie:
— Quant irés vous outre mer?
Sé elle est d'amors esprise,
Malement li ai membré
Comment j'ai à sa devise
Sans nul contredit esté.
Mais espoir ce m'a grévé:
Qu'on ne cognoist biau servise,
Tant qu'on n'ait autre esprové.
Aillors a s'entente mise:
Si m'a laissié esgaré.
Mais ja sa fière cointise
Ne convaincra ma loiaulté.
Ja tant ne m'aurait faucé
Que s' elle ière à cent reprise,
Si la panrois je à gré.
Bien deusse avoir conquise
S'amor à ma volonté,
Pour ce que j'ai sans faintise
Tous jors loiaulment amé.
On ne m'ait pas en vilté
Por la fièvre, qui m'a prise;
Que j'en guerrai en esté.

—

Je n'oi piece a nul talent de chanter; (34)
Por ce n'i veul metre m'entension.
A ceuls le lais, qui chantent sans amer,
Et qui d'amors ne seivent que le nom.
Mais par effort ferai ceste chanson:

D'aventure iert sans poine et sans penser.
Et s'elle plaist ma Dame, si la die:
Qu'onques chansons ne me firent aïe.
Tels blame amors, qui la cuide loer.
Faus tricheor, qui proient sans raison,
Chascun se plaint de tolir et d'embler,
Qu'amors ont pris lors cuers en traïson.
Mais je vos fis, Dame, ligesse et don
De tout le mien, qu'ains point n'en voil oster.
Tout l'ai laissié en vostre signorie:
Prenés m'avec, ou je morrai d'envie.
Amors m'a fait ma grant joie cuidier.
Deu! si ne sai sé je l'aurai ou non.
Mais avis m'est que je doie trover
Belle merci en la douce prison,
Où j'ai laissié mon cuer sans reanson.
La merci Deu! de ce ne l' peut quitter
Celle, qui l' tient à force en sa baillie:
Par mon voloir qu'à son gré n'est il mie?
Sovent m'estuet oïr et escouter
Tel, dont je sai que je fais mesprisons;
Car je ne puis à mesure esgarder
Ce dont il sont devineor felon.
En devinant pensent que nos disons:
Mais ne lor valt; bien lor sauroie embler
Quant que je voi, joie et solas et vie,
S'amors vainquoit ma dame com amie.
Nult ne devroit ses valeurs oblier,
Ne ses biaus eus, ne sa gente fasson.
Et quant je plus pense à li remembrer,
Si me mervoil que nos tuit ne l'amons.
Or ai je dit outraige et desraison!
Qui poroit, Deus! à tel cuer assener?
Dont je l'aim tant, coment que m'escondie,
Qu'à toute riens m'est autre amor faillie.

Li Quens de Blois part en ceste chanson,
Sé il apren loiaulment à amer;
Car d'amors vient honors, et cortoisie,
Et toute riens, qui à proudome aïe.

—

Juene dame me prie de chanter: (35)
Si est bien drois que je por li l'empraigne.
N'autre raison ne puis nulle trover;
Car ma dolor croist adès et engraigne.
Amors m'ocist; ne sai à qui m'en plaigne,
Quant j' n'os gehir ne dire mon penser
A la belle, qui me fait endurer
Les greingnors mals, que nuls amans soustaigne.
Sé merci quier, et ne la puis trover,
Morir m'estuet sans nulle autre bercaigne.
Soul por itant m'en vosdroie pener.
Vie vaut pou, qu'ensi se descompaigne.
Bien doi voloir ma mort et désirier.
Deus! tant marvi son très simple vis cler,
Qu'ensi m'occit mon fin cuer et mehaigne.
De ce me loe, dont j'oi chascun blamer:
Ja ne seust ma dame ma pensée
Ne mon voloir, ne fust par deviner,
Que li ont fait la gens maleurée,
Qui dit li ont que plus l'aim que rien née.
Il dient voir; si se cuident gaber.
Si me doinst Deus ma grant joie eschiver;
Que tous fui siens, quant je l'ai esgardée!
Vilaine gent, que vos vaut à blamer?
S'aidié m'avés, de riens ne vos ai grée.
Por rien qui soit, ne vos porois amer:
Que par vos est mainte gent destorbée.
Et mainte joie eust esté donée,

S'on ne doutast vostre vilain jangler.
Chascuns vos doit fuir et eschiver,
Qui honte crient et à haute honor bée.
Dame de Blois, la vostre signorie
Croist chacun jor, la Dame Deus merci!
Il est bien drois; qu'ains si boine ne vi
En tos boins lieus, n'en douce compaignie.

—

Ja de chanter en ma vie (36)
Ne quiers mès avoir corage :
Ains voil meuls qu'amors m'ocie,
Por fère leur grant damage ;
Que jamès si loiaument
N'ert amée ne servie.
Por ce chastoi tote gent ;
Moi a mort, et m'i traïe.
Sé j'ai fete ma folie,
Bien y connois mon outrage.
Quant pour li me prist envie
D'estre joians et volage,
Que fox fis ; si me repent.
Mès cil à tart merci crie
Qui atent tant qu'on le pent,
S'il n'i a mort désservie.
Qui que se loe de sa drue,
La moie ait male aventure!
Qu'ele m'ocit à veue,
Com celui, dont el n'a cure.
Las! tant marvi son cors gent!
Tante peine en ai eue!
N'autre bien de li n'atent.
Mort, car va, et là me tue!
Sa biauté la m'a tolue

Et jouvent, où s'asseure.
Aussi bele ai je veue,
Qui puis venoit à mesure.
Envieillir convient la gent :
Por belle fu ja tenue
La comtesse de Meullant,
Qui ore est vieille et chanue.
Hé ! vieillesse, je te pri,
En quelque lieu que tu soie,
Que tu reveignies por li !
Molt bon gré je t'en sauroie.

—

Très grans amors me travaille et confont, (37)
Qui ne me lait chanter ne joie faire,
Qui m'est asise ens ou cuer si parfont
Que à nul jour ne l'en quier mais retraire.
Ne je ne l' veul, ne ja Deus ne li dont,
Quant tuit li mal, qui me viennent et vont,
M'i sont si douls que muelz amer me font ;
Et la doulor m'est douce et débonnaire.
Ma Dame aim plus que riens, qui soit ou mont.
Mais li janglor, qui ne se pueent taire,
Me sont nuisant. Ja Deus ne lor pardont !
Car envious se font d'autrui afaire.
Mais por noiant ja mais s'en peneront :
Car tant cognois les biens, qui en li sont,
Que ja force ne pooir n'en auront
De nostre amor départir ne défaire.
Je m'en vois, Dame ; à cors Deu vos comant.
Que vos rande les biens et la franchise,
Que m'avés fait doucement en riant !
S'en suis tous jors mès en vostre servise,
Comment qu'amors s'en parte en sospirant.

Li départirs me fait dolor si grant,
Qu'à pou mes cuers ne s'en part en plorant;
Si fait il voir; mais ne sai en quel guise.

GASTEBLÉ, Guy de.

—

Chansons.

Pour mieus valoir et baus et jolis (38)
Vueil bonne amor servir et faire hommage
Tout mon vivant, com fins loiaus amis:
Car amours m'a donné cuer, et courage,
Et sens de chanter
Et ma Dame, que je dois honourer
Liez et joians; car je ne puis veoir
Que sans amours puist nulz hom joie avoir.

Moult liément ai en lui mon cuer mis;
Ne ja ne quier guerpir si dous usage;
Ne de servir n'iert jà mes cuers faintis,
Pour nul tourment, en tretout mon eage.
Bien doi desirier
Qu'amours me laist tant servir et pener
Que ma Dame me daignast recevoir
Pour lui servir à mon loial povoir.

S'ensi estoit, bien seroit acompli
Mes désiriers sans mal et sans outraige.
Et non pour quant me conforte tous dis
La grant bonté ma douce Dame saige:
Et li douls penser
Me font honnour et grant biens esperer.
Ne je ne puis nullement percevoir
Que bonne amours face fin cuer doloir.

Qui bien auroit en amour garde pris

Et qui sauroit li très dous avantaige
Qu'elle donne à ceaus qu'elle a saisis,
Si diroit bien que tous maus assouage
Le déduis d'amer.
Ne nulz n'aime, qui n'en doie amender
En courtoisie, en honneur, en savoir.
Si joie je d'amours, com je di voir.
Belle, plaisant, saiges cuers, bien apris,
Gent cors vaillant et de grant seigneurage,
Je proi amours, à qui sui obéis,
Que par pitié vous face .I. dous message.
Si qu'entroublier
Ne me veuilliez: daigniés moi regarder
De vos biaus ieulz. Si me feriez manoir
Mon vivant en plus jolis espoir.
Chançon, va ma Dame saluer.
Ne te sai assener
Plus hautement, ne miex à mon voloir.
Di li que ains n'oi cuer de li décevoir.

—

Si grans déduis ne si souvraine joie (39)
N'est en cest mont com d'amer loiaument.
Bien ait amours, qui m'en a mis en voie,
Et la bele, qui hom sui ligement!
Car je m'en lo; il i a bien raison.
Onques d'amour ne me vint sé bien non
En mon vivant: et de tant l'en mercie
Qu'ele me tient en si déduisant vie.
Molt fist amors pour moi, sé Deus me voie,
Quant en mon cuer entra premièrement.
Boin gré en sai ma Dame, à qui m'otroie;
Car ses biautés me donne hardiment
Et de l'aimer plus loiale acoison.

De quoi je sens des dous maus à foison,
Qui nuit et jour me tiennent compaignie,
Comment que soit de remuer amie.
Et boins espoirs me dist que ne recroie
Pour la bonté de la bele au cors gent.
Ne puet faillir que Dame simple et coie,
Sage et vaillans et de bon ensient
Doive soufrir que je serve en perdon.
Et sé li plaist que je chante en son nom,
Mieus en vaurai. Amours proie que l'en prie :
Douce Dame, plus ne deman-je mie.
Certes amours, sé tel otroi avoie,
Vous m'auriés fait molt grant alegement;
Et par raison plus jolis en seroie,
Et porroie chanter plus liément.
Car j'ai tous jours servi sans guerredon,
Et bien amé de cuer sans traïson,
Et amerai. Je ne m'en repens mie;
Et si ne sai sé ma paine ert merie!
Mais je cuid bien sé messervi avoie,
Qu'en aucun tens n'aurai confortement
De la plaisant, qui destraint et maistroie
Le sien ami sans pitié longuement.
Et si sui tout mis en son abandon.
Or en face son voloir et son bon
Li gentils cuer, qui tant a signourie;
Car mis me sui du tout en sa baillie.

GOBIN DE RAINS.

Chansons.

Por le temps qui verdoie (40)
M'estuet chanter,

Por mon cuer mettre en joie
  Et conforter.
Por riens ne m'i tendroie
  De bien amer,
Sé je dame trouvoie,
  Qui sans guiller
Me vosist conforter :
Plus jolis en seroie,
  Ne à mon gré
De li ne partiroie.
    Molt seroit bone vie
  De bien amer,
Qui auroit bele amie
  Por déporter,
Sans orgueil, sans folie
  Et sans guiller ;
Ne ja n'eust envie
  D'autrui amer,
Mais comme loial amie
  Celui amer,
Qui de fin cuer la prie.
    Fine amor et entière
  Doit on loer,
Et la gent mauparlière
  Sor tous blasmer.
Homes qui est trichière
  Ne puet durer,
Ne femme losengière,
  Qui veut quitter,
Qui aime por donner ;
D'amors est novellière.
  Cil est guilliez,
Qui plus l'aim et tient chière.
    Tel cuide avoir amie
  A son plesir,

Qu'ele ne l'aime mie
  Pour lui servir.
Cil est foux, qui s'i fie ;
  N'en quiers mentir.
Ne connoist sa folie
  Jusqu'à morir.
Car por un seul fox ris
Li foux chetis, qui prie,
  Est si sorpris :
Mieus voudroit mort que vie.
    Le dex d'amor nos prie
  Et fet prier :
Chascuns bone amor lie
  Sans deslier.
Qu'il ne recroie mie
  Por losengier :
Car cil qui aime et prie
  De cuer entier,
Dex l'en aime et tient chier.
Amer, quoi que nus die,
  C'est bien mestier,
Qui a loial amie.

—

On soloit ça en arrière (41)
Amer de fin cuer entier :
Mès or est tout oublié.
Molt nos fesoit grant dangier
Une garce de besier.
Or n'i a fors jus bouter,
Qu'ele ont les piés trop tendres.
Si ne béent fors à prendre :
Tost ont lor rains aterrés.
L'une maine l'autre vendre.
Foux cil, qui i met s'entente,

Puis qu'il s'en puet consierrer.
  A la touche voirement
Touche l'on le fin argent
Por esprovier sa bonté.
Puis que fame done et prent,
Savoir puet certainement
Qu'el fera sa volenté.
Et s'ele s'en veut deffendre,
Cil doit si son cuer reprendre
Qu'il s'en puisse consierrer.
Ne li chaut que il despende,
Mès qu'il ait empli son ventre
Et son cul acouveté.
  L'on connoist bien au regart
Femme, qui set de barat.
Tost à son foubt trouvé, (sic.):
Puisqu'ele le tient en ses las,
Ne li eschapera pas.
S'il a deniers aporté,
L'une sur ses rains le trousse;
L'autre li vuide la borse.
Dont n'est ce desloiautés?
Je di, par les sains du monde,
On lor devroit faire honte
Et fors du païs fuster.
  En nom Deu, ce dit Gobin,
Mainte fame fet por vin
Assez de desloiautez.
Por un pasté de connin,
Ou por l'ele d'un poucin
En fet on sa volenté.
Ce n'est mie chière ville,
Quant por un pasté d'anguille
Puet on tel marchié trouver.
Cil est foux, qui met .xx. livres;

Estre doit tenus por yvres :
Bien doit le borrel porter.
  Dame set bien de renart :
.II. cordes a en son arc.
Nus ne la porroit tenser;
S'el l' veut, el le fera.
Ja por nului ne l' lera
De son cors sa volenté.
Et por qu'ele soit preude fame
Cil est foux, qui met s'entente ;
Ains li doit honor porter.

GUIOT DE BRUNOY.

—

Quant li noviaus tens d'esté (42)
Se part de froidure,
Que cist bois sont boutonné
Et plain de verdure,
La bonne amor m'asseure
De joliveté,
De chant faire et commander.
Non por quant dirai souvent :
Hé ! Dame et amors, j'atens bonement
Vostre douls comandement !
  Moult m'auroit amors doné
Grant bone aventure,
Sé ma Dame à cors senné
Daignoit avoir cure
De moy, qui sans parture
Li ai tout doné,
Cuer et cors sans fauceté.
Non por quant : — etc.

Douce Dame de biaulté,
Belle à démesure,
Simple, douls vis savorés,
Belle créature,
Por vos si griès mal endure.
Aiés en pité,
Ou jàmais n'aurai santé.
Non por quant dirai sovent :
Hé ! Dame et amours, j'atens bonement
Le vostre comandement.

JACQUEMIN, LI CLERS.

—

Chanson.

Chanter veul por fine amor (43)
Et por la belle à cors gent,
Où je pense et nuit et jor,
Com fins amis loiaulment ;
Et ferai, tant qu'iert en vie.
Ja de moy n'iert départie
S'amor, qui mon cuer maistroie.
Belle, simple, et coie,
De vos me vient ma grant joie.
Joie auroit et grant baudour,
S'elle savoit veraiement
Le meschief et la dolour,
Que mes cuers por s'amor sent.
Elle me ferait aïe
D'un mal, qui si m'afaiblie
Que je ne puis reposer.
En ma Dame ai mis
Mon cuer et mon penser.
Penser ne puis à millor

Que celle est, qui en torment
M'a mis et en grant tristour
Sans avoir alégement.
Moult seroit grant courtoisie,
S'elle allegeoit la hascie,
Qu'ai por loiaulment amer.
Douce Dame de valour,
Sans vos ne puis durer.
  Durer ne puis sans celi,
Qui tant est de grant bonté;
Qu'onques sa pareille ne vi
De sens, d'onour, de biaulté.
S'or fust à li adrescie
Merci, je ne m'en dout mie,
Que n'eusse ja son secours.
Hè! mes très douces amors,
Ja mais ne partirai de vos.
  De vos amer ne fui lassé.
Tosjors languirai ainsi;
Tant qu'il vous vainra en gré.
Dame de grant signorie,
Vos avés en vos baillie
Moi, que fine amor destraint.
Je m'en vois: je n'en port mie
Mon cuer; Dame, en vous remaint.
  A Bavaincourt ai choisie
Et eslit la plus jolie,
A qui mon chant envoiai.
La très bonne amor jolie
Me tient coint et gai.

—

JACQUES, DE DAMPIERRE.

—

Chansons.

Cors de si gentil faiture, (44)
Que par regarder
Fait tel, qu'onques n'en ot cure
Par amours amer,
Me fait si panser
A sa très douce figure,
Que de riens n'ai tel envie
Com d'avoir si faite amie.
Pièce a qu'à cuer voi pointure,
Qui maus endurer
Me feist tiex com j'endure.
N'en amours entier
Or ne me puis muer
Que je n'aime, en aventure
D'atendre à si douce vie,
Com d'avoir si faite amie.
Je n'en puis mais, s'en ardure
Sui de désirier
Si faitisse créature.
Que nus riens noter
N'i puis ni trouver,
Que torner puisse à laidure.
Pour ce riens tant n'estudie
Com d'avoir si faite amie.

—

D'amours naist fruis vertueus (45)
Plains de grace et de délis,
Secours as cuers besongneus,

Très honorables proufis,
Vouloirs de tout vice eschis,
Cause de parfaite joie,
De bone espérance avis:
Et quant de tout ce sui fis,
Pour quoi donques n'ameroie?
  Ce très dous fruit gracieux
Est venus désirs acomplis
Entre les cuers amoureus,
Quant l'un s'est en l'autre assis.
De ce vient douce mercis,
Dont fins amis se cointoie.
Molt est à droit point cueillis,
Quant nulle fois n'est blesmis,
Mais en droite honneur verdoie.
  C'est biaus secours et grans preus
A tous fins loiaul amis:
N'il n'est nus tant précieus,
Puis qu'est d'amours accueillis,
Qui ne soit gais ne jolis,
Plus que dire ne sauroie,
Tout vices het et mesdis:
D'amour est ainsi nourris.
Qui bien n'aime, trop foloie.
  D'amour m'est ou cuer li veus
En loial désir confis,
Qui me conforte en tous lieus
Par espoir, dont sui saisi.
Et si s'est haut mes cuers pris,
Où par raison n'avendroie.
Mais tout ce fu sus amours mis:
Et s'il m'en estoit de pis,
Humblement le soufferroie.
  Très dous cuers savoureus,
D'excellent noblece eslis,

Peinture aux vrais familleus,
Fine biautés, cuers rassis,
Regars amoureus, soutis,
A qui le mien cuers s'apoie,
De vo vouloir sui souffis.
Ainçois soie je finis,
Que vous truissiez qu' autre soie!
Par amours mon chant envoie:
Si voil qu'il soit oïs
De la belle, à qui ravis
Est mes cuers, où que je soie

JEHAN L'ORGUENEUR.

—

Chansons.

Amors, qui fait de moi tout son commant, (46)
M'a de chanter doné molt bon voloir.
Et non pour tant n'ai pas le cuer joiant,
Fors seulement de tant que j'ai espoir
Que par servir vendrai en cele honor,
Où j'ai pensé souvent et nuit et jor,
Et fais encor. Ne ja du départir
Ne me doint Dex volonté ne désir!
Tant a biauté cele, por qui je chant,
Que n'i en porroit nes une escheoir;
Qu'ele a gent cors biau et avenant
..... Et biau se set à voir (sic)
A mon avis ne sai el mond meillor;
Où tant ait sens, cortoisie et valor,
Fors que de tant, qu'il li vient à plesir
Qu'ele me fait à esciant languir.
Onques tant n'alai d'ele m'esloignant,

Que la belle meisse en nonchaloir;
Ne ne ferai mès en tot mon vivant.
Servir la vueil tosjors à mon povoir.
Et quand remir son vis et sa color,
Lor ele me fet et joie et povor :
Car autrement ne porroie soffrir
Les grans dolor, qu'ele me fait sentir.
Ne me vais pas por ce désesperant,
Sé la mieudre du mont me fet doloir :
Ains ai en li adès fiance grant.
Cel servirai de cuer sans décevoir.
Ausi me doint Dex joie de s'amor,
Por qui je chant sovent, et rit et plor!
Qu'ains por trichier n'amai, ne por mentir :
Ains vueil adès loiauté maintenir,

—

Au tens que voi la froidure (47)
Et gelée repairier,
Qu'oisel selons lor nature
Ne se vuelent renvoisier,
(Ains s'en veut chascun targier),
Lors se veut mes cuers déduire;
Car qui amors veut conduire,
Bien doit joie commencier.
Liez dois estre par droiture,
S'amors m'i voloit aidier;
Car plus bele créature
Ne porroit mès sohetier,
Ne qui tant face à prisier
Com cele, où j'ai mis ma cure,
Et por qui mes cuers endure
Toz les maus sans en muer.
Douz semblans, douce faiture,
En chantant merci vos quier

Que vos par bele mesure
Fetes ce que je vos quier.
Ne ja ne devez cuidier
Que je, por nule aventure,
Osasse par desmesure
Si très bele riens prier.
Trop me dueil qu'en ai la peure,
(Célers n'i a mès mestier.)
S'amors ne me rasseure
De ma dolor alégier.
Mès por ce ne veil lessier;
Car tels semble estre molt sure,
Qui le fait par couverture
Por son ami essaier.
Dame, tant com li mond dure,
N'est qui me puist léecier,
Ne qui de ma bleceure
Me poist assouaiger.
Seulement l'en puet sachier
Vo simple regardeure:
Car dous regars tos maus cure,
Sé fins cuers l'en veut aidier..
Mès tant vos vueil acointier
Qu'on puet bien estre trop dure:
Car fruit, qui pas ne meure,
Peut on bien tenir trop chier.

LA CHIEVRE, DE REIMS.

—

Chansons.

Plaindre m'estuet de la bele en chantant, (48)
Tant seulement qu'ele oie la nouvele
Comment s'amor vait mon cuer enchantant,

Qui tot adès ses maus li renouvele.
N'onques d'amer ne se va repentant:
Mès ce me vient tos jors bien à créant
De li servir; s'iert m'atente plus bele.
Belement va son secors attendant,
Qui de dous cuer et vrai merci apele.
Et le miens cuers i va tos jors tendant,
Qu'onques vers li ne trest fausse merele.
Mès or me vois très bien apercevant,
Le premiers maus à greignor me rapele.
Si sachiez bien, Dame, tot vraiement
Qu'or est mestier que j'aie vostre aïe,
Que ja sans vos, por nul rapaiement,
N'ert de mon cors la dolor rapaïe.
Je ne l' di pas por nul retraiement,
Qu'assez vaut mieux l'amor en paiement
Que bone amor soit por moi delaie.
Mès s'est espoir d'aucun essaiement,
De quoi amors me fit tele envaïe?
Et je la sers sans nul essaiement:
Si sai de voir que bien en est garie
Ma volenté; car de tel paiement
Sont cil paié, qui sans délaiement
Ont bone amor de fin cuer essaiée.
Douce Dame, plaine de grant bonté,
La qui biauté nus ne sauroit descrire,
Bien aurois tot autre sormonté,
Sé me daigniez à vostre ami eslire:
Car tant vos aim! Ja n'estoit raconté
Le mal que sent; et si sui si doté.
Bien i doit estre en guerredon conté
Li bons travaus, qui tot mon cors empire.
Mès de haut cuer descent haute bonté:
Por ce m'atant que vos m'i soiés mire.
Et sé mes cuers est en haut lieu monté,

Par amors s'est maint bas homs amonté :
Qui plus haut tent, de greigneur joie est sire.

—

Jamais por tant que l'ame el cors me bate (49)
Ne quier avoir en amor ma pensée,
Quant je voi ce que del tot mi barate
La riens, el mont que je plus ai amée.
Encore soit-ele plus gloute d'une chate,
Si l'aim miex que feme qui sois née :
Ne ja ne quier que mon cuer en esbate.
Si com escos, qui porte sa chavate,
De palesteaus sa chape ramendée,
Deschaus, nus piés, affublés d'une nate,
Je chercherai par estrange contrée.
Sous couvreture, où ait ne clou ne late,
Ne girrai mais, tant qu'averai trovée
Celi, por qui j'ai si la color mate.
Merveilles moi comment s'est tant tenue
Qu'ele m'a fait aucune forsalie,
Ou en jardin, ou en place, ou en rue.
Mais tant conois et son estre et sa vie
Qu'elle n'ert pas trop longuement en mue.
Ne ja n'ert bien sa terre costoïe,
Tant comme el n'a qu'un buef à sa charrue.
Or ai-je dit trop grant desconvenue !
Ja m'en repent ; sé Diex me benoie,
Plus france riens ne fu onques veue.
Par mauconseil fu la belle ravie :
Mais s'ele veut mais devenir ma drue,
Dont la proi je, ma très douce anemie,
Ne face mais tel marchié de char crue.

—

LEPEINTRE, Eustache (de Reims).

—

Chanson couronée.

Force d'amors me destraint et mestroie (50)
En sa prison et tient si fièrement,
Qu'il ne sueffre qu'à moi n'à autrui soie,
Ne retenir ne me veut ligement.
En desconfort, en balance, en torment
Me fait ainsi vivre melléement.
Et, s'il ne plaist la bele qu'ele m'oïe,
Donc sui je mort; que riens ne m'en défent.
Mors sui je voir ; qu'eschaper ne porroie,
Sé son fin cuer de moi pitié ne prent.
Car par raison ateindre n'i porroie,
Ne qu'uns seus hons porroit encontre cent,
Sé fine amor, qui son commandement
Fait des amans et le plus haut descent,
Et le plus bas met de tristor en joie,
Ne m'aïe: que dou tout m'i atant.
Belle plaisant, de sens enluminée,
Dont li mondes sait plus que je ne dis,
Aiés merci de moi, s'il vous agrée!
Douce Dame, que sans cuer vos en pri.
Et ne vous poist, sé je parole ensi :
Qu'à moi n'affiert : ains m'en ahardit
Grant détresse, qui m'est el cors entrée
En lieu dou cuer, qui por vos s'en parti.
Hé Dex! sans cuer coment aurai durée
A tous les maus, qui le cors ont saisi!
Douce Dame, bien fu ma mort jurée
Dès cele heure que primes vos vi.

Par vos furent mi oeil mi anemi,
Quant je ne puis en vos trover merci.
Hardiement m'assailli ma pensée
De vos, Dame, qui à moi me toli.
Hé! franche riens, qui m'avez en baillie,
Trop cruelment mostrés vostre pooir
De moy grever en vostre seignorie,
Où je me mis dou tout por melz valoir.
Por Dieu! amors, faites li assavoir
Les grans assaus, qui si me font doloir.
Et ne porquant plaindre ne m'en doi mie:
Fox est qui veut ce qu'il ne puet avoir!

—

Nient plus que drois puet estre sans reson (51),
Ne que reson puet estre sans mesure,
Ne porroit nus selons m'entencion
Estre vaillant ne cortois à droiture,
Sé de son cuer n'a fet à amors don.
Mais qui qu'amors destraigne en sa prison,
Lors puet valoir, quant amor le mestroie:
Rois sans amor pas être ne voudroie.
Bele et bone, bien est leus et seson,
Sé il vos plest, que de moi preigniez cure.
Que servi ai lonc tems sans guerredon,
D'un cuer si fin et d'une amour si pure,
Qu'à mon povoir n'ai nule entention
Fors bien servir. Si mes en abandon
Cuer et cors tout; et du tout m'i otroie:
Ne recrerrai, que qu'avenir en doie.
N'est pas amis, qui oste son penser
De bon amour, por rien qui li aviengne.
Mon cuer n'en veuil partir ne désevrer;
Ains adès vueil que tos jors m'en souviegne.

Ja sanz merci ne l'en voie torner.
Par devers moi n'auroit il où rentrer.
Cors li faudroit, Dame, sé Dex me voie,
Com je di voir. Mès pou truis, qui m'en croie.
Dame, merci! ou je suis au finer,
Sé n'ai secors prochain qui de vos viegne.
Trop me hastai, quant j'apris à voler.
Ne voloir n'ai, que je por fol m'en tiengne.
Qui me retint, molt en fit à blasmer,
Sé je ne puis en vos merci trover.
Ce fu amor, qui m'a mis en tel voie
D'amors: s'amors ne me ravoie!
Dame et amors, sé j'ai vers vos mespris,
Por Deu, vos pri que le me pardonnez!
N'est merveille d'omme si entrepris,
S'aucune fois est desasseurés.
Je pense à vos nuit et jor, et tos dis :
N'à riens autre n'est mes cuers ententis.
Amors me dit et veut qu'encor le croie.
Las! j'en puis mon chatel afebloier (sic).
Certes, Dame, molt est cil entrepris,
Qui sans amor cuide monter en pris.
Estre ne puet; ne je ne le crerroie;
Et qui le croit, n'a droit en avoir joie.

—

Amors, comment porroie chançon faire (52)
De cuer joli, ne chanter liément,
Quant ce me faut, dont cuidai joie traire?
C'est bons amour, dont pas ne me repent.
Dex! pourquoi vi le biaux contenement,
Et le gent cors, et le très doux viaire
De tel biauté, qu'il n'i a que refaire,
Qui si m'ocit, et alume, et esprent?

Dame, où toz biens naist, et croist, et esclaire,
A qui biauté nule autre ne se prent,
Dont sans mentir ne porroit on retraire,
Fors grant valor et bon ensaignement:
Qu'il n'i faut riens, fors merci solement.
Bien sont vos fais à vos dous ris contraire,
Cuer sans merci et semblant débonaire:
Et Dex pourquoi ensemble les consent?
Je ne di pas que riens me peust tant plaire,
Por ce qu'amors fist de moi son talent.
Et molt m'en lo : mès désirs fait atraire
Mainte chose, dont adès se repent
Le plus sages des amans. Loiaument
Por moi le dis, que pas ne me puis taire
Du grant ennui, qui me destraint et maire:
Mès ne m'en plaing qu'à amors célement.
Ja ne me doint Dex partir ne retraire
De fin amour, qu'à son commandement
Ne soie aidiez sans faindre et sans meffaire,
A mon povoir et à mon escient!
Dame, merci, qui amés toute gent
Et tout cil qui sevent votre affaire.
Je vos aim plus qu'autre ne porroit faire,
Sé chascuns hom avoit l'amor de cent.
Va-t-en, chançon, sans nul atendement
Droit au bon Conte, où toute honor s'aerre,
Qui de Forois est sire et essamplaire:
Di que ce chant de nouvel li présent.

—

Cil qui chantent de fleur ne de verdure (53),
Ne sentent pas la doulour que je sent:
Ains sont amants aussi com d'aventure;
Quant il veulent, si ont alegement.

Mès je ne puis chanter jolivement ;
Car tout adès maint mes cuers en tourment.
Et ma dame truis de merci si dure,
Qu'à poi ne di qu'en son cors faut nature.
Onques, je croi, nes une créature
N'ot tant de mal pour amer loiaument.
Si en mourrai, sé longuement me dure,
Ou la belle de moi pitié ne prent.
Merci, Dame! vous en trai à garant :
Ne doit mourir, qui du tout pris se rent,
Non voir par droit. Mès telle est m'aventure ;
Pour loiauté sui à desconfiture.
Douce Dame, belle, et vaillant, et sage,
Où tout bien sont assamblés pour manoir,
Pour Dieu vous pri, ne tenés à outrage
Sé je vous aim : car ne m'en puis mouvoir ;
Ne je ne l' quier ; ne je n'en ai voloir.
Et sachiés bien, douce Dame, pour voir
Que sé je muir ensi de tel malage,
Je di qu'amours pert son droit héritage.
Ours ne lyons n'est, ne beste sauvaige
Qui, tel fois est, ne fraigne son vouloir
De faire mal et anui et damage :
Mès ma Dame fait adès son povoir
De moi gréver et de faire douloir ;
N'autre merci de li ne puis avoir.
Si ne fait pas s'onnour ne vasselaige,
S'elle m'ocist ; que je le fis homage.
Onques Tristans n'ama de tel manière
Li Chastelains, ne Blondiaus autressi,
Comme j'ai fait, très douce amie chière.
Et encor aim : qu'onques nuls n'ama si.
Ne m'en créés pour ce, sé je le di,
Que ce qu'en voit ne doit estre en oubli ;
Qu'à moi pert bien au vis et à la chière
Que vostre amour m'est trop estrange et fière.

LOUVOIS, Jean de.

Chanson.

Chant ne me vient de verdure; (54)
Ne por iver ne remaint:
Chanter puis je par froidure,
Sé la saisons m'i ataint.
Mais ce ne sonde ne fraint
Qu'à clers jors m'est nuit obscure.
Puis que joie mi souffraint,
Moi ne chaut quels vent me maint.
Bien me tolt l'envoiseure
Celle, qui pas ne se faint
De faire anui et laidure
A l'ome, el mont qui mieuz l'aim.
Hé Dex! com poc elle plaint
Les maus que mes cuers endure!
Soufrés, Deus, que li ensaint
Amours comment me destraint.
A ceste langour trop dure,
Qui ne faut n'à soir n'à maint,
De garir ne m'aseure:
Ains m'ara el cors estaint
Le cuer, qu'ai noirci et taint.
Mors fust piece a par droiture;
Mais en un plaisant complaint
Tarde la vie et refraint.
Cler vis, simple esgardeure,
Chief blont sans anoi ou taint,
Gent cors de belle fraiture,
Plus biaus qu'on ne l'eust paint,
Vostre cortoisie vaint

Tous ciaus, que bone avanture
Prise tant qu'à vos les maint.
Nus n'i vait, qui ne s'en saint.
Deus doinst que d'autrui n'ait cure,
Si covient que m'i desdainst,
Et d'amer li doinst mesure,
Puis qu'elle amer ne me dainst!
Car trop crient, qui ne se saint,
Tant est tandre créature.
Ne sofferoit un sol plaint
Dou mal, qui mon cuer destraint.

MEMBEROLLES, Robert de.

—

Chanson.

Chanter m'estuet, car pris m'en est corage, (55)
Non pas por ce que d'amer me soit rien:
Car je n'i voi mon preu ni mon damage,
Ne ni conois ne mon mal ne mon bien.
Et sé je chant, le déduit en est mien:
Si chanterai chant d'amors par usage.
Je ne ne di pas qu'amors ne face bien
Au chief du tout foloier le plus sage.
Tel plaint d'amors, qui onc jor de sa vie
Loial amour ne vit ne ne connut.
Et tel i a, qui cuide avoir amie
Bone et loial, qui onques ne la fut.
Por moi le di, qu'une en a déceu,
Quant j'en cuidoie avoir la seignorie.
Au chief du tout ne soi quel beste fu:
Jamès d'amer ne me prendra envie.
Foux est et gars, qui à dame se torne;
Qu'en lor amor n'a point d'aflement.

Quant la dame se tient cointe et atorne,
C'est por fère son povre ami dolent.
Et la joie est au riche faus, qui ment;
Et au povre se tient et chiche et morne.
Por ce di je qu'amors vient de noient,
De noient vient, et à noient retorne.
Or est amors et remèse et faillie:
Li faux amans l'on fet du tout faillir
Par leur barat, et par leur tricherie,
Par leur faus plaindre, et par leur faus souspir.
Quant il veulent decevoir et haïr,
La plus estrange apelent douce amie;
Puis font semblant et chière de morir,
Li traitor, que le cors Dieu maudie!
Un jor fu ja que ces dames amoient
De loial cuer, sans faindre et sans fausser;
Ces chevaliers larges, qui tot donoient,
Por los et pris avoir de bien amer.
Or sont eschars, et chiches, et aver:
Et ces dames, qui d'amer se penoient,
Ont tot laissié por aprendre à borser.
Morte est amors! Mors sont cil, qui amoient!

—

Qui d'amors a remembrance, (56)
Bien doit de joie chanter.
G'i ai si bone esperance
Que je ne puis oublier
Le gent cors, ne le vis cler,
Ne la simple contenance,
Qui m'aprist à bien amer
De fin cuer et sans fausser.
Quant plus remir sa semblance,
Lors convient l'amor doubler,

Où je n'ai point de fiance
Que merci puisse trouver.
Ains muir por trop desirier,
Dont ja n'aurai alégeance.
Mes dous maus m'estuet loer :
Trop me plest ; mès griès comper.
Molt a douce blesseure
En si douz maus endurer.
A sa simple regardeure
Et à son cortois parler
Me sout si mon cuer embler.
Que sé pitié ne m'avance,
Mort sui ; ne puis eschaper
Tot sanz faindre et sans fausser.
Ja de la vostre acointance,
Amor, ne me quiers oster.
Car j'ai moult bone esperance
De grant joie recouvrer.
Et sé nus por bien amer
Out de ses maus alégeance,
Je di por voir sans fausser,
De moi vos devroit membrer.

MESONS, Jehan de.

Chanson.

Je ne cuit pas qu'en amors traison (57)
Poist norrir, que qu'avenu m'en soit.
Ains sai, et di, et mostre par reson
Qu'au Deu d'amors affiert bien qu'il essait
Les fins amans : si en fet ce qu'il doit.
Bon fet souffrir le mal et la prison,

Dont à la fin vient on à guerison.
  Faus médisant, que ja n'aient pardon,
Qui nuit et jor angoisseus et destroit
Sont de troubler amans sans acheson!
Qu'il i sachent: tel i a, qu'on cuidoit
D'amors meillor: molt est fox, qui les croit.
Bien doit metre cuer et cors à bandon
Cil, qui atent d'amors le guerredon.
  En bois, n'en plain, n'en rue, ne meson
Ne preng repos, tant désir et convoit
De moi vengier de la gent Ganelon,
Qui m'amie a mise en si grant destroit.
Il ment, qui dit: — cuer ne deut, qu'oil ne voit.
Ne la voi pas: dont je taing com charbon,
Qui est estains, quant mort le tison.
  Un en i a, dont je sai bien le non,
Pierre Riche; icil me traïssoit
Il m'apeloit ami et compaignon.
Le lonc de grève par la main me menoit.
Soz toz le hé! s'en champ m'en atendoit,
Ge l' prouveroie à traitre felon;
Que il vaut pis que nul autre larron.
  Chançon, va-t-en sans nule arestoison
A m'amie, en quel lieu qu'ele soit.
Di li, por Deu, que traitre felon
Ne croie ja: car de pis s'en seroit,
Et sa valor trop en abaisseroit.
Mès ait tos jors cuer et entention
A bien amer son ami et son hom.

—

MUSET, Colins.

—

Chansons. 57.

Trop volentiers chanteroie, (58)
Sé je savoie comant;
Et bone vie mainroie
Sé li siècles valoit tant,
Qui me tormante forment.
Et non porquant toute voie
Chanterai joiousement;
Que bonne amour le m'aprent.
Puis qu'amors veult que je soie
Liés et renvoisiés sovent,
Et mes fins cuers si otroie
Si très débonairement,
Sé li siècles n' se repent
Nulle rien je n'en donroie;
Que bone amor me deffent
Que j'en aie cuer dolent.
Amors m'apprend et chastoie
D'un trop bel chastiment,
Qu'en compaignie ne voie
De nulle mauvaise gent:
Car de lor acointement
A nulz jors muels ne vauroie.
Il sont de fol essiant:
As dyables les comant!
Se j'ière Deus, je feroie
Le siècle tout autrement;
Et millor gent i metroie.
Car cist n'i valent noient.
Quant plus ont or et argent,

Vair et gris et dras de soie,
Tant sont moins large metant:
Plus que juis usure prent.
  Cist siècle faut et desvoie
Chascun jor trop malement;
Et quant plus vos en diroie,
Je n'i voi home joiant.
Et cil meurent ensement
A tout mil mars en menoie,
Com cil qui n'a noient.
Trop se moine folemant!
  Mon bon signor proieroie
De Waignonrut le vaillant,
Que por Deu ne se recroie.
Il fut nés en bon croissant.
Moult a mis son pris avant,
Qu'il ne fauce ne ne ploie:
Ne nulle fois ne desmant
Nès que pierre d'aimant
  De Waignorut le menroie
A Widemont maintenant:
Le bon conte proieroie
Qu'adès ait le cuer joiant.
Molt en dient bien la gent;
Au siècle a bien fait sa voie;
Que nus hom ne le deffant,
Tant com le sauront vivant.

—

  Sire Cuens, j'ai viélé (59)
Devant vos en vostre ostel;
Si ne m'avés riens doné
Ne mes gages aquités.
  C'est vilanie,

Foi que doi ainte Marie!
Ensi ne vos sievré je mie:
M'aumonière est mal garnie,
Et ma borse mal farsie.
Sire Cuens, car commandez
De moi vostre volenté:
Sire, s'il vous vient à gré,
Un biau don car me donez,
Par cortoisie.
Car talent ai, n'en dotez mie,
De raler à ma mesnie.
Quant g'i vois borse desgarnie,
Ma fame ne me rit mie.
Ains me dit: — Sire engelé,
En quel terre avés esté,
Que n'avez riens conquesté?
Aval la vile véez
Com vostre male plie:
Ele est bien devant farsie!
Honi soit, qui a envie
D'estre en vostre compaignie! »
Quant je vieng à mon ostel,
Et ma fame a regardé
Derrier moi le sac enflé
Et ge, qui sui bien paré
De robe grise,
Sachiez qu'ele a tost jus mise
La quenoille sans faintise.
Ele me rit par franchise:
Ses .II. bras au col me lie.
Ma fame va destrousser
Ma male sans demorer.
Mon garçon va abuvrer
Mon cheval et conréer.
Ma pucele va tuer

.II. chapons por déporter
A la iause aillie.
Ma fille m'aporte un pigne
En sa main par cortoisie.
Lors sui de mon ostel sire,
A molt grant joie, sans ire,
Plus que nus ne porroit dire.

—

Une nouvelle amorette, que j'ai, (60)
Me fait chanter et renvoisier
Le cuer enamoré et gai.
Ne ja de ce partir ne quier.
Rose, ne lis, ne florette de glai
Ne le me fait comencier,
Fors la blondete por qui morrai,
Sé mercis ne m'i puet aidier.
Merci demant, merci requier;
Merci veul et merci désir.
A la blondete le veul proier;
Qu'autre ne m'en poroit guérir;
N'autre ne m'en poroit aidier;
N'autre n'est tant à mon plaisir.
Je la servirai sans dangier,
Sé tost ne le me veult mérir.
Belle et blonde, vos amerai
De fins cuer loiaus et entier:
Ne ja de vos ne me départirai.
Muelz me lairoie depécier!
En ceste bone pensée serai;
Ne nuls ne m'en porra geter;
Mais trop me tiennent en esmai
Li félon, mauvais losengier.
Je redout tant lor encombrier

Qu'adès se peinent de traïr
Ceus, qui bien aiment sans trichier.
Et ja nes en verrés joïr.
Bien s'en doit blondete alongier;
Qu'adès veullent d'annui servir.
Ne moy ne li n'en ont mestier
Por nostre joie départir.
L'autrier un jor, à l'entrée de mai,
L'oï chanter en un vergier.
Mais oncques si belle ne trovai :
Ce vos poroie fiancier.
Deus! dont Deus! quelle amorete ai,
Sé de s'amor puis esploitier!
Ne jamais jor sans joie ne serai,
S'elle le me veut otroier.
Je désir tant li embrassier,
Et li veoir, et li oïr,
Sé de li ai un douls baisier,
Ne me poroit nuls mals venir.
Quoiqu'il m'en doie avenir,
Je l'atandrai tout à loisir.
Car fine amor me fait cuidier :
Bons services ne puet périr.

—

Sospris sui d'une amorete (61)
D'une juene pucelette,
Belle est et blonde et blanchette
Plus que n'est erminete.
S'a la color vermillette
Ensi com une rosete.
Itele est la damoiselle:
Fille est à Roi de Tudele.

D'un drap d'or, qui restancelle,
Ot robe fresce et novelle,
Mantel, sercot et gonelle:
Moult siet bien à la donzelle.
  En son chief sor ot chapel d'or,
Qui reluist et estancelle :
Saffirs, rubis i ot entor
Et maintes esmeraude belle:
Et vi que fuisse je
Amis à la damoiselle!
  Sa ceinture fut de soie,
D'or et de pierres ovrés.
Tous le cors li reflamboie,
Si com fust enluminé.
Or me doint Deus de li joie,
Qu'aillors ne n'ai ma pensée!
  Je esgardai son cors gai,
Qui trop me plest et agrée.
J'en mourrai, bien le sai,
Tant l'ai de cuer enamée.
Non ferai, sé Deu plaist;
Ainçois m'iert s'amor donée.
  En trop biaus vergier
La vi celle matinée
Jouer et solacier.
Ja par moi n'iert obliée;
Car à bien cuidier,
Ja si belle n'iert trovée.
  Lès un vergier s'est assise
La très belle, la senée.
Elle resplant à devise
Com estoile à ainsjornée.
S'amor m'esprant et atise
Qui ens ou cuer m'est entrée.
  A li resgarder m'obliai,

Tant qu'elle s'en fut alée.
Deus ! tant mar la regardai,
Quant si tost m'est échapée !
Que jamais joie n'aurai,
Sé par li ne m'est donée.
Tantost com l'ai esgardée,
Bien cuidai qu'elle fust fée.
Ne lairoie por rien née
Qu'encor n'aille en sa contrée,
Tant que j'aie demandée
S'amors, où mes fins cuers bée.
Et s'elle devient m'amie,
Ma grant joie ert assevie.
Ne je n'en penroie mie
Le roiaume de Surie ;
Car trop meine bone vie,
Qui aime tel seignorie.
Deu pri qu'il m'en face aïe ;
Que d'autre rien n'en ai envie.

—

Or veul chanter, et solacier, (62)
Et faire joie et renvoisier ;
Que ne soi se loial mestier :
Por ce ne le veul ja laissier.
Se ma douce amie,
Que je ne hée mie,
Me veult faire aïe,
Bien puis esploitier.
Sa grant cortoisie
M'a rendu la vie :
Mais gens pleins d'envie
M'en font aloignier.
Adès se painent d'encuser
Ceuls, qui bien aiment sans fausser.

Si s'en doient molt bien garder,
Et lor compaignie eschiver.
Je veul bien ma Dame noncier
Que je suis tout siens sans trichier ;
Ne ja de li partir ne quier.
Adès veus estre en son dangier.
Trestoute ma vie
Mainrai bonne vie :
Fine amors m'en prie,
Qui m'i puet aidier.
Je ne l' lairai mie
Por la gent haïe.
Lor grant vilonie
Ne prise un denier.
Ne servent fors que de jangler :
Ne nuls homs nes doit escouter.
Ja por céans ne lairai l'amer
Ne ma grant joie à demener.
Qui est malvais, bien est chaitis :
Il valt assés meuls mors que vis.
Proudons ne n'iert ja entrepris ;
Adès croist et hausse ses pris.
Prouesce est louée,
Malvestié blamé.
Gens desesperée
Font adès le pis.
Ma Dame honorée,
Qui à honor bée,
Sa joie est doublée
Nès en paradis.
Qui bien veult à siecle durer,
Si soit preus et sache doner,
Et loiaulement aim sans fausser :
Ainsi peut sa joie finer.

—

C'est dou descort Colin Muset.

Or voi le douls tens repairier, (63)
Que li roisignors chante en mai.
Et je cuit que doie aligier
Li mals et la doulour, que j'ai.
Adonc m'occient li delai
D'amors, qui les font engreingnier.
Las ! mar vi onques son cors gai,
S'à ma vie ne le conquier !
Amors de moi ne cuide avoir péchié,
Pour ce que sui ses liges hons sougès.
Douce Dame, preigne vos en pitiés :
Qui plus s'abaisse, plus est haitiés.
Et quant si grant chose empris ai,
Com de vostre amor chalongier,
Tous tens en perdon servirai,
Sé tost n'en ai autre louier.
Ma très douce Dame honorée,
Je ne vous os nès proier :
Cil est trop fols, qui si haut bée,
Qu'om n'i ose aprochier.
Mais toute voie très bien vodroie
Vostre amor fust moie :
Qu'à grant joie vit et s'esbanoie,
Qui amor maistroie.
Qui bien veult d'amors joïr,
Se doit soffrir et endurer
Quant qu'elle li veult mérir.
A repentir ne doit penser :
Qu'on puet bien tout à loisir
Son bon désir à point mener.
Endroit de moi cuid morir
Muels que guérir por bien amer.
Sé je n'ai la joie grant,
Que mes cuers désire tant,

Définir m'estuet briément,
Douce rien, por qui je chant.
En mon descort vous demant
Un ris débonnairement :
J'en vivrai plus longuement ;
Moins en aurai de tourment.
Belle, j'ai si grant envie
D'embracier vostre cors gent,
S'amors ne m'en fait aïe,
J'en morrai prochainement.
Amors ne me faudra mie ;
Car je l'ai toujours servie,
Et ferai toute ma vie
Sans nulle fausse pensie.
Plus de toute gent loée,
Plus que nulle qui soit née,
Si vostre amor m'est donée,
Bien iert ma joie doublée.
Mon descort ma Dame aport
La bone Duchesse, por chanter.
De tous biens à li m'acort ;
Qu'elle aim déport, rire et jouer.
Dame, vos veul bien monstrer
Que je ne sai vostre per
De bonne vie mener
Et de loiaulment amer.
Adès vos voi amender
En vaillance et en donner.
Ne l' laissiés ja por jangler ;
Qu'il ne vos puet riens grever.

—

En mai, quant le rossignolet (64).
Chante cler ou vert boissonet,
Lors m'estuet faire un flaiolet.

Si le ferai d'un saucelet;
Qu'il m'estuet d'amors flaioler,
Et chapelet de flors porter
Por moi déduire et déporter;
Qu'adès ne doit on pas muser.
L'autrier en mai, un matinet,
M'esveillent li oiselet:
S'allai cueillir un saucelet,
Si en ai fai un flaiolet.
Mais nus hom n'en peut flaioler,
S'il ne se fait par tout loer
En bel despendre et en amer
Sans faintise et sans guiler.
Gravier, que je vi joliet
Celui donrai mon chapelet.
De bel despendre s'entremet:
En lui n'i a point de regret.
Et por ce li veul je donner;
Qu'il aime bruit et hutiner,
Et aime de cuer sans fausser:
Ensi li convient il ovrer.
La damoiselle, au chief blondet,
Me tient gay et cointelet:
En tel joie le cuer met
Qu'il ne me sovient de mon det.
Honiz soit, qui por endeter
Laira bone vie amender!
Adès le voit on eschaper,
A quel chief qu'il doit torner.
L'on m'apele Colin Muset:
J'ai maingié maint bon chaponet,
Mainte haste, maint gastelet
En vergier et en praelet.
Et quant je puis hoste trover,
Qui veut acroire et bien preter,
Adonc me prens à séjorner,

Selonc la blondete au vis cler.
N'ai cure de roucin lasser,
Après mauvais seignor troter.
S'il héent bien mon demander,
Et je cent tans lor refuser.

—

Moult m'anui d'iver, que tant ait duré, (65)
Que je ne voi roisignor en bruel ramé.
Et dès que je voi le tems renovelé,
Si me covient que je soie en cest esté
Plus mignot et envoisié que n'aie esté.
Bone dame, belle et blonde l'a loué.
C'est bien drois que je en face sa volenté;
Que j'avoie tout le cuer désespéré:
Par son douls comandement l'ay recouvré.
Or ai mis en moult grant joie mon penser.
Ja de joie faire ne serai eschis,
Puisque ma Dame le veult à simple vis.
Et g'i ai si, por s'amor, mon penser mis;
Que ne poroie trover, ce m'est avis,
Dame de si grant valor ne de tel prix.
Médisant ont tout le mont en mal point mis;
Que le siecles n'est mais cortois ne jolis.
Et non por quant qui seroit loiauls amis,
Qu'il ne fust fols, ne vilains, ne mal apris,
Cil porroit avoir grant joie à son devis.
Sa biaulté et ses vair euls et ses douls ris
Me tiennent mignot et gai: plus suis jolis
Que je n'avois ains esté, ce vos plevis.
C'est por la millor, qui soit jusqu'à Paris.

—

En ceste note dirai (66)
D'une amorete que j'ai;

Et por li m'envoiserai,
Et baus, et joians serai.
L'en doit bien por li chanter,
Et renvoisier, et joer,
Et son cors tenir plus gai
Et de robes acesmer,
Et chapiau de flors porter
Aussi comme el mois de mai.
Très l'cure que l'esgardai,
Onques puis ne l'entrobliai :
Adès i pense et pensai.
Quant la voi ne puis durer,
Ne dormir, ne reposer.
Biau très dous Dex, que ferai?
La paine, que por li traï,
Ne sai comment li dirai.
De ce suis ge en grant esmai
Qu'encore à dire li ai.
Sé je muir por lui amer,
Amoreusement morrai.
Je ne cuid mie ensi morir,
S'ele me voulait retenir
En bien amer, en bien servir.
Et du tout sui en son plesir ;
Ne je ne m'en quier départir.
Mès tos jors serai ses amis.
Hé ! bele, et blonde, et avenant,
Cortoise et sage et bien parlant,
A vos me doing, à vos me rent.
Et tant sui vostre sans faillir.
Hé ! bele, un baisier vos demant ;
Et sé je l'ai, je vous créant,
Ne me porroie nul mal venir.
Ma bele douce amie,
La rose est espanie
De sos l'ente florie.

S'à nostre compagnie
Mi fet molt grant aïe,
Vos serez bien servie
De grasse, de rotie.
Et beurons vin sus lie ;
Si menrons bone vie.
  Bele, très douce amie,
Colin Muset vos prie,
Por Deu n'obliez mie
Solas, ne compagnie,
Amors ne druerie ;
Si ferez cortoisie.
Ceste note est fenie.

—

  Ancontre le tens novel (67)
Ai le cuer gai et isnel.
A termine de Pascor,
Lors veul faire un triboudel :
Car j'aim moult tribou, martel,
Brut et bernaige et baudor.
Et quant je suis en chastel
Plain de joie et revel,
Là veul estre et nuit et jor.
Triboudaine et triboudel !
Deus confonde le musel,
Qui n'aime joie et baudor !
  De toute joie m'est bel ;
Et quant j'oi le flaïhutel
Soner avec le tabor,
Damoiselles et donzel
Chantent et font grant revel.
Chascuns a chapel de flor
Et verdure et broudelz.
Et le douls chans des oisels

Me remet en grant baudor.
Triboudaine et triboudel !
Plus sont liés, par Saint Marcel,
Que tels a chastel ou tor !
Qui bien broche le poutrel
Et tient l'escu en chantel
A comencier l'estor,
Et met la lance en estel
Pour muelz vaincre le cembel,
Vait assembloir à millor.
Cil doit bien avoir juel
De belle dame et anel,
Et par druerie s'amor.
Triboudaine et triboudel !
Por la belle a chief blondel,
Qui a fresce la color.
Telz amasse en un moncel
.M. mars et fait grant fardel,
Qui vit à grant deshonor.
Ja n'en aura boin morcel.
Et diauble en auront la pel,
Cors et aime sans retor.
Pour ce veul je mon mantel
Despendre tost et isnel
En bonne ville à séjor.
Triboudaine et triboudel !
Que valt avoirs en fardel,
S'on ne l' despent à honor ?
Quant je la tieng au praiel
Tout entor clos d'abrissel,
En esté, à la verdor,
Et j'ai oies et gaistels,
Poussos, tairtes et porcel,
Buef à la verde savor,
Et j'ai le vin ou tonel

Froit et fort et friandel,
Por boivre à la grant chalor,
Muelz m'i aim qu'en .I. bastel
En la mer, en grant paor.
Triboudaine, triboudel!
Plus aim le jeu de praiel
Que faire malvais séjor.

—

Volez oïr la muse Muset? (68).
En mai fut fete un matinet,
En un vergier flori, verdet,
Au point du jor
Où chantoient cil oiselet
Par grant baudor.
Et j'alai fere un chapelet
En la verdor;
Je le fis bel, et cointe, et net,
Et plain de flor.
Vis une danselle
Avenant et mult bele,
Gente pucele,
Bouchete riant,
Qui me rapele:
« Vien ça! si viele
» Ta muse en chantant
» Tant mignotement. »
J'alai à li el praëlet
O tout la viele et l'archet:
Si li ai chanté le Muset.
Par grant amor
J'ai mis mon cuer en si bon cor
Espris d'amor:
Et quant je vis son chef blondet

Et sa color,
Et son gent cors amoureuset
Et si d'ator,
Mon cuer sautele
Pour la damoiselle;
Mult me renouvele
Ma joie souvent.
Ele ot gonele
De drap de Castele,
Qui restincelle.
Doux Dex! je l'aim tant
Du cuer loiaument.
Quant j'oi devant li vielé
Pour avoir s'amour et son gré,
Elle m'a bien guerredonné,
Soe merci,
D'un baisier à ma volonté.
Dex! que j'aim si!
Et autre chose m'a donné,
Com son ami,
Que j'avoie tant désiré.
Or m'est merci :
Plus sui en joie
Que je ne soloie,
Quant cele est moie
Que je tant désir.
Je n'en prendroie
Avoir ne monnoie
Pour riens que voie.
Ne m'en quier partir :
Ainçois vuel morir.
Or a Colin Muset musé;
Et s'a à devise chanté
Pour la bele au vis coloré
De cuer joli.

Maint bon morcel li ai donné
    Et départi,
Et de bon vin fort à son gré;
    Je l' vous affi.
Ensi à son sècle mené
    Jusques ici.
Ou cor donoie :
En chantant maine joie:
Mult se cointoie;
Qu'amours veut servir.
    Si a grant joie.
El vergier, où donoie,
Bien se convoie:
Bon vin fet venir
Très tout à loisir.

—

Jeu parti entre Colin Muset et Jacques d'Amiens.

Biaus Colins Musès, je me plains (69)
D'une amor, que long ai servie
De loiaus cuer : pitié n'ains
N'i pou trover ne n'aïe.
S'i truis je moult semblant de grant douçor:
Mais ce m'est vis que il sont traitor:
Que bouche et cuers ne s'i acordent mie.
Jacques d'Amiens, laissiés ceste folor.
Fuiés fauce druerie;
N'en biaus semblant ne vos fiés nul jor.
Cil est musar, qui s'i fie.
Puis que trovés son cuer à mentéor,
Sé plus l'amés, sovant duel et iror
En averés, et pis que je ne die.
Colin Muset, ne m'iert pas deshonor,
Sé de li fais départie.

Pui qu'ai trové son samblant trichéor,
Porchaceray moy d'amie.
Car je li ai veu faire tel tor,
Et tel semblant, et tel ensaigne aillors,
Par quoi je hais li et sa compaignie.
Jaiques d'Amiens, il n'est duels ne iror,
Fors qui vient de jalousie.
Povres amants souffre mainte dolor,
Qui bée à grant signorie.
Et un usage ont borjoises tous jors;
Ja n'aimeront, tant soit de richors,
Homs, qu'il n'ait la borce bien garnie.
Colins Musès, gentils dame at honor;
Que à ce ne bée mie.
Mais là où voi sens, prouesce et valor,
Joliveté, courtoisie,
La faus laisse; pour ce je m'en retor
A la blonde, la belle, la millor,
Qui onques fu d'amor nul jour proïe.
Jaiques d'Amiens, à garant m'en retor
As gras chappons et à la jancellie
Et as gastiaulx, qui sont blanc comme flor,
Et à tuit bon vin sur lie;
As bons morcés ai donée m'amor,
Et as grans feus parmi ceste froidor.
Faites ensi: si mainrez bonne vie.
Colin Muset, quiers l'aise et ton séjor.
Et je querrai d'amors joie et baudor;
Car consirer d'amors ne me puis mie.

—

Chanter me fait bons vins et resjoïr; (70)
Quant plus le boi, et je plus le désir;
Car le bons vins me fait souef dormir.

Quant je l' ne bois, pour rien n'i dormiroie :
Au resveiller volontiers beveroie.
En bon vin a soulas et grant déport.
Quant plus le boi, et je plus m'i acort ;
Car de bon vin peut on revivre mort.
Religions s'i assent et otroie.
Et le bon vin doit on boire à grant joie.
Ne sai qui a seignourie plus fort
Ou vins, ou Diex, ou d'amours le déport.
Sur toute riens au riche vin m'açort.
Roys, justice, tout le monde i aboie.
Vins vaint amours, et justice, et mestroie.
Toujours doit on siévre bon vin de près.
D'ore en avant de bonne amours me tès ;
Qu'amours tousjours est tournés à mauvès.
Communaus est à ceux, qui ont monnoie;
D'amours venaus pour riens bien ne diroie.
Chançon, va-t-en au bon vin : maint salus.
Maint hom a fait tumer en la palus,
Et mains en fait gesir la nuit vestus ;
Et maint en fait chaïr en belle voie.
Bien met l'argent, qui en bon vin l'emploie !

NANTEUIL, Philippe de.

—

En chantant m'estuet complaindre (71)
A ma dame et à amors :
Servies les ai sans faindre
N'ains n'i puis trover secors.
Ce n'est mie lor honors
De moi gréver et desfendre ;
Qu'onques n'en ous tant dolour
Que vossiste amer aillours.

Bone amor ne peut remaindre
Por mettre en moi la paour
De ce qu'on ne puet ataindre.
Ce en ont fait li plusor :
Mais, Dame, vostre valor,
Qui de sor toutes est graindre,
Me fait et fera tos jors
Prendre en gré malz et dolours.
Belle, por qui j'aim ma vie,
Vostre suis tout sans faucier.
Et sé vous ne l' voulés mie,
Por ce ne m'en puis oster.
Morir veul ou eschiver ;
Mais espérance m'afie
Que cil doit merci trover,
Qui set servir et amer.
Amors, je ne me plaing mie
Qu'elle ne me veult amer.
Je l'ai de mon gré choisie
Por servir et honorer :
Ne m'en porroie laisser.
Mais d'une rien muir d'envie ;
Que sovent n'i os aler :
Ne sans li ne puis durer.
Tous jors l'ai en remanbrance,
Dès que primerain je vi
Son gent cors, et sa semblance,
Et la grant bialté de li,
Qui si a mon cuer saisi.
N'onques n'os mal ne pesance,
Quant je parler en oï,
Que je ne meisse en obli.

—

Entre Arras et Douay, (72)
En defors Gravelle,
Ensi com je chevauchai,
Trovai Perrenelle
En .I. pré herbe coillant
Et joliement chantant,
Si com l'ai oïe :
— Hé ! huwe, à blanc tabar !
Vos ne l'enmenrez mie ! »
Si tost com choisie l'ai,
Tornai vers la belle.
Gentement la saluai ;
Baisai sa bouchette.
Ne respont ne tant ne quant ;
Assez plus haut que devant
Chante à vois série :
— Hé ! huwe, à blanc tabar !
Vos ne l'enmenrez mie ! »
Si tost com me retornai
De vers la pucelle,
Et je l'en cuidai
Porter pardevant ma selle,
Quant mi compaignon huant
Vindrent après moi huchant
Par lor estoutie :
— Hé ! huwe, à blanc tabar !
Vos ne l'enmenrez mie ! »

—

En un flori (73)
Vergier joli
L'autre jor m'en entroie :
Dame choisi
Lès son mari,

Qui forment la chastoie.
Si li a dit : — Vilain flori,
(La douce, simple et coie)
J'ai bel ami coint et joli,
A qui mes cuers s'otroie.
Ne soiez de moy jalous :
Mais alés vostre voie ;
Car, par Deu ! vos serés cous.
Por riens ne m'en tenroie. »
— C'est grans folors
Et desonors,
Dame, que m'avés dite !
Car vostre amor avés mis tout
Du tout en vostre eslite.
Ja en nul jor n'en serés
Certes par moi despite ;
Mais des pleusors,
Et des millors
En serés vos desdite.
Et sé je puis, par mon chief,
Vos n'en serés pas quitte !
Mauvaise robe en aurés
Et livraison petite. »
— Vilains bossus,
Et malotrus,
Et toz plain de gripaille !
Vos crollés tous ;
Reposez vous ;
Séez sur vostre celle.
Je ne quier mais avoir par vous
Ne sorcot ne cotelle.
Vez, sé le dous tens en vient,
Que renverdist la prée,
S'irons moi et mon amin
Coillir la flor novelle ! »

—

Pour mal temps, ne por gelée, (74)
Ne lairai que je ne chant :
Car ensi vois ma pensée
Et mon mal réconfortant.
De la bele, que j'aime tant,
Me vient si grant désirée!
Plus je l'aloing, plus la veuil.
Je l'aime plus que je ne vueil.
Mès pou la voi ; si m'en dueil.
Quant primes l'oi esgardée,
Tant la vi bele et plaisant
Que je l'ai dès lors amée
Et amerai mon vivant.
Ma mort pris en resgardant,
Sé l'amors ne m'est donnée.
Dex! mar la virent mes euil.
Je l'aim plus, etc.
Mainte douce remembrée
Fais de li en sopirant.
Li pensers tant m'en agrée,
Que tot m'en vois obliant:
Qu'amors me remet devant
Sa grant biauté esmerée
Et son amourous acueil.
Je l'aim, etc.
Ja par moi n'iert obliée :
Mais je ne sai s'ele i sent
Por ce que tant l'ai amée,
S'ele aim mon avancement,
Et s'ele fait autre amant.
Ja n'aurai longue durée,
S'ele me torne à orgueil.
Je l'aim , etc.
Ce m'occit qu'en sa contrée
N'os aler à mon talent

Por la gent maleurée,
Qui tosjors vont devinant.
Loing de li remains pensant :
S'en trai dure consirrée,
Que sovent mes euls en mueil.
Je l'aim , etc.
Bele et bone, de vos chant,
Et pense à voz à jornée.
Et la nuit, quant me despoil,
Je l'aim plus que je ne sueil.
Bochart, ce me fait pensant
Que n'est pas dou mal griévée,
Dont je sospir à Nantueil.

ROBERT, DE RAINS.

—

Chansons.

Bien s'est amors honie , (75)
Quant il m'a si traïs
Qu'il m'a fet sans amie
Amer , tant com fui vis.
Mort sui , ce m'est avis ,
Por ce que je n'aim mie.
Ne jamès en ma vie
Ne serai fins amis.
La grant joie est faillie,
Que me fesoit tos dis
Amors par sa tricherie ,

Qui tout m'avoit conquis.
Las ! je m'estoie mis
Du tout en sa baillie !
Or s'est de moi partie :
Jamès n'i serai pris.
Pris por quoi i seroie,
Quant j'en sui eschapés ?
Ne sai mès. Tel foloie,
Qui puis revient assez
Là, dont il est grévez.
Dex ! sé je ce fesoie,
Plus douce amor auroie ;
Mès trop m'en sui blasmez.
Tost m'en répentiroie,
Sé j'étoie apensés.
Par foi que je l' disoie,
Comme hom desespérez :
Amors si m'ociez !
Certes car je l' vodroie.
La force n'est pas moie
Vers vous ; bien le savez.

—

Quant voi le douz tens venir (76)
La flor en la prée,
La rose espanir,
Adonc chant, pleur et sospir,
Tant ai joie amée,
Dont ne puis joïr.
Mès ma joie sans repentir
Tir à ce que ne peus sentir :
N'assentir
Ne me puis, por nul avoir,
Au départir.

Je voi ce que je désir;
Si n'en puis joie avoir.
  Quant plus regart et remir
Sa color rosée,
De duel cuid morir;
Car ja n'i cuide avenir.
Las! et tant m'agrée
Que n'en puis partir.
Dex! porrai je tant servir
Que mie la puisse tenir
    A loisir?
Et las! je ne le puis croir;
N'est son plesir
Que m'en doie avenir.
Si l'aim sans décevoir!
  Si j'aim flor, et rose, et lis,
Et sage, et senée,
Ce m'est joie et pris:
Molt en aim mon cuer et pris
Quant ont en pensée
Ce qu'il a empris.
Pris m'ont si oels; et si dous ris
Mis m'a en chartre et entrepris;
    Ses clers vis,
Sa grans biautés et s'amors
    M'ont si sorpris
Que mort suis sans avoir pis,
Sé de li n'ai secors.

—

Rimes en écho.

Bergier de ville champestre (77)
    Pestre
Ses aigneaux menot,

Et n'ot
Fors un sien chiennet en destre.
Estre
Vousist par semblant
En emblant
Là où Robins flajolot :
Et ot
La voix qui respont
Et espont
La note d'un dorenlot.
Quant Robins vit la pucele,
Cele
Vint à luy rians :
Atant
Acole la demoiselle.
Ele
Le tret dou sentier :
Car entier
A sou cuer et son talent.
En alant
Ont fait maint trestor
Et entor
Entracoler et balant.
Dist Robins : — Sé je savoie
Voie
Qu'autres ne seust,
S'eust
M'amie mangié à joie
Oie
Et gastiaus peuvrez,
Abeuvez
A un grant hanap de fust,
Et fust
Le vin formantiex
Et itiex
Que la belle ne l' refust... . (sic).

Main s'est levée Aélis, (78)
Qui tout son cuer en délis
A mis et en faire joie:
Ou plesséis,
Là chantoit une mauvis,
Qui moult à envis
A por li ses chants fenis.
Quant celi soz la ramée
A en haut chanté,
En une douce pensée
Meut a ma volenté.
Moult est bele et avenant,
Trop petite ne trop grant;
Face ot blanche enluminée,
Bouche colorée,
Euz vers et rians,
Gorge blanche come argent;
Mamelette ot poignant.
Iluec s'estoit arestée
Moult pensans
De la longue demorée,
Que faisoit ses amants..... (sic.)

—

L'autrier de jouste un vinage, (79
Trespensis à fine amor
Erroie par un herbage
Por conforter ma dolor.
Si vi seule en un destor
Pastorele cointe et sage,
De moult bel ator;
Chief ot blont, les eus rians,
Et fresche la color.
Ou plus tost que j'onques pot

Vers li ma voie tort.
En sa main tint un tabor :
Et tant m'i plot que sans séjor,
De si loing com la vi,
Li présentai m'amor.
Je la salu doucement ;
Lès li tout maintenant m'assis :
Et ele teus le me rent.
Puis après mon voloir li dis :
— Bele, je suis vostre ami ;
Sé de moi avez talent,
Tout ière à vos devis. »
— Sire, merci vos en rent :
Mès trop ferois pis,
Sé Robin, que j'aime tant,
Laissois ; ce m'est vis.
De m'amor est trop sorpris,
Et je de la soe ensement.
Onques mès ne les sentis
Les maus d'amer : or les sent. »
— Bele, tout ce n'a mestier.
Mès faites ce que je vos di.
Donés moi sans racointier
Vostre amor par vostre merci.
Si laissiez vostre bercier. »
— Certes, Sire, trop l'ai chier.
Tout à uns mot vos di,
Ne le vueil por autrui changier.
A moi avez failli.
Mais alés vos en arière :
Qu'il ni vous truit icy !
Je l'atens sous ce pomier,
De lèz le bos vert et flori.
Ainz li bois ne m'ennuia
Ne moi ne mon ami.

—

Qui bien veut amour descrire (79 bis.)
Amours est et male et bonne
Le plus misérable enyvre
Et le plus sage embriconne.
Les emprisonnez délivre,
Les délivrez emprisonne;
Chacun fet mourir et vivre
Et à chacun toult et done;
Et fole et sage et amors,
Vie et mort, joie et dolors.
Amours est large et avère;
Et qui le voir en retraie,
Amours est douce et amère:
A celui, qui bien l'essaye,
Amours est marastre et mère,
Primes bat et puis rapaie.
Et cil, qui plus le compère,
C'est cil, qui mains s'en esmaie.
Amours va par aventure;
Chacun y pert et gaagne.
Par outrage et par mesure
Sane chacun et mehaigne,
Eurs et mesadventure
Sont tosjors en sa compaigne:
Pour c'est raisons et droiture
Que chascuns s'en lot et plaigne.
Souvent rit et souvent pleure:
Qui bien aime en son courage
Bien et mal li queurent seure;
Son preu quiert et son damage.
Et sé li biens li demeure,
De tant a-t-il advantaige
Que li biens d'une seule heure
Les maux d'un an assoage.
Qui chiet en désesperance

Pour doleur ne pour mal traire,
Tout a perdu sans faillance
Ne de cel jeu ne sait guères.
Car le mal et la pesance,
Les douleurs et le contraire
Sont de la meillour chéance,
Qui bien sauroit son preu faire.
La Chievre dit sans faintise
D'amors en la deffinaille,
De ce que il en devise,
Qu'ensi le trouve on sans faille.
Car cil, que amours justise,
Et qui pour li se travaille,
Ne pourroit en nulle guise
Le grain cœuillir sans la paille.

LI QUENS de ROUCI.

—

De joli cuer enamouré (80)
Chançonette comencerai
Por savoir s'il venroit en gré
Celi, dont ja ne partirai:
Ains serai à sa volenté.
Ja tant ne m'i ara grevé,
Que ne me truist ami verai.
Quant son gent cors et son vis c
El sa grant valor acointai,
Lors li trovai si à mon gré
Que tote autre amor obliai:
Ce ne fu pas por ma santé.
Ainçois cuid bien tot mon aé
Languir; que ja ne li dirai.
Raisons me blasme durement,

Et dist que ne l'ai pas creu,
Quant d'amer si très hautement
Ai trop mauvais conseil eu.
Mais pitiez, qui les vrais amans
Fait estre iriés, liés et joians,
Dist qu'encor m'i sera rendu.
  Dame, si j'aim plus hautement
Que mestiers ne me soit eu,
La grant biauté qu'à vous apent
A si mon coraige meu :
Si vous pri merci doucement.

—

THIEBAUT DE NANGIS.

—

Pastorelle.

  A douls tens Pascor (81)
Me levai matin;
Et par la chalor
Errai mon chemin.
Gardai devant moy
Delès un alnoy
En une praielet :
Là choisi Guion,
Qui se gramentoit.
  Celle part tornai
Mon cheval tout droit,
Et li demandai
Por quoi il ploroit.
Il me répondit ;
— Sire, trop laidi

M'a Perrin a tort :
A pouc ne m'a mort;
Si ne seis pour quoi. »
— Paistres, quoi que ce soit,
Li as tu meffait? »
— Sire, par ma foi
Saichiez que non ai.
Ne nul vilain plait
Ne li porchassai.
Mais ç'a fait Marot,
Qui dist qu'en cist bois
L'autrier la baisai. »
— Paistres, ne t'en chaut!
Lai tost gramenter.
J'irai en c'est bois
Mon cors déporter.
Sé g'i truis Robin,
Marot ne Perrin ;
Je les amainrai,
Et la paix ferai
Et d'eaus et de toi.
Je me chevauchai
Mon cheval à dos.
As eus escriai :
— Perrin et Marjot !
Robin, où ies tu ?
Ja t'iert chier vendu
Le baisier Marot,
Que en cist vert bois
Feis devant nos. »
Celle part tornai
Mon frain à bandon ;
Devant moi gardai.
J'ai choisi Guion
Et son parenté,

Qui estoient armé
De lors wanbixons.
Haiches et bastons,
Portoient tuit troi... (sic.)

VIEUXMAISONS, Gilles de.

—

Chanson.

Qui d'amors a remembrance (82)
Bien doit de joie chanter.
G'i ai si bone espérance
Que je ne puis oblier
Son gent cors, ne son vis cler,
Ne sa simple contenance,
Qui m'aprist à bien amer
De loiaus cuer, sans faucer.
Quant je remir sa semblance
Lors covient l'amor doubler,
Là où je n'ai mais fiance
Que merci doie trover.
Ains muir por li désirier
Celle, où n'ai mais poissance.
Mes douls mals m'estuet celer.
Trop l'ai chier; mais je l' comper.
Moult ai bone pénitence
En ces douls mals oblier.
En sa très belle acointance,
Et en son simple parler
Me sot si mon cuer embler
Que, sé pitiés ne m'avance,
Morir m'estuet sans guiller;
Car je ne puis plus durer.

Ja de la vostre acointance,
Amors, ne me quier oster :
Car j'ai moult bone esperance
De grant joie recovrer.
Et si nuls por moins amer
Ot de son mal aligence,
Amors, je dis sans faucer,
De moy vos devroit membrer.

—

Amors m'a si ensignie (83)
Que tous suis à son voloir.
Certes et ce ne sai gie
Comant joie en puisse avoir.
Sé ne l' fait celi savoir,
Qui j'ai mon fin cuer otroïe,
Mort m'aura et engingnie.
S'ensi ne la fait doloir,
Mis m'aura en désespoir.
Bien est amors sans pitié,
Quant ceuls met en nonchaloir,
Qui por li sont envoisié,
Et servent sans décevoir.
Amors, bien sachiés de voir,
Que vostre hons suis de tel fies :
Sé Deus ne l'm'eust jugié,
Ce ne me puist remanoir ;
Ce me tient en bon espoir.
Deus ! car s'eusse je son cuer !
Elle seust mon penser !
Lors auroie s'amistié.
S'autrui n'avoit enamé,
Qu'elle m'ait entroblié,
Ains ne fist si grant péchié !

Que tant m'aura correscié
Ma Dame et desesperé,
Que mar me vi onques né!
  Douce Dame, je vos proi,
Mes covenans me tenés,
Dont me plevistes vo foi;
Que ce seroit vérités.
Por Deu! si ne m'obliés:
Prenés en hastif consoil.
Savés por quoi je vos proi.
De fin cuer vos ai amé:
Faites qu'or vos saiche gré.

—

J'oi tot avant blasme; puis voil blasmer (84)
Maint autre amant, por ce qu'on ne die
Que je mon tens voil en folie user
Et les autres chastoi de lor folie:
Car mainte fois ai oï raconter
Que grant honte a, qui les autres chastie,
Et soi mesmes à chastier oublie.
  Por ce me voil ainçois fol apeler
Et puis tos ceus, qui onques en lor vie
Orent talent de servir n'ennorer
Losengerie vilaine et mal norrie:
Car je ne voi comment on puist baer
Ne entendre à plus grant musardie,
Que de querre le bien là, où n'est mie.
  Bien ne amor ne poroit trouver
Là, où seul point eust de vilonie.
Vilonie ne puet amors amer;
Ains est tos jors sa mortel anemie.
Mès qui amors veut querre et demander,
Si aim dame cortoise et enseignie;

Car amors est chastiaux de cortoisie..
  Cortoisie ne doit on pas sevrer
De fine amors, n'amor. de cortoisie..
Ensi les vout Dame-Dieu assembler :
Et molt i a avenant compaignie.
Car nul vilaine ne poroit amer,
Que ce ne fust amors abastardie :
Ne sans amor ne vaut riens cortoisie.
  Por ce se doit chascuns amans garder
Qu'il ne face de vilaine s'amie.
Ains aim tele, qui à droit sache amer,
Dame vaillant et de toz biens garnie.
Por li doit on veillier et souspirer,
Et de s'amor doit on avoir envie ;
Car molt i a de conseil et d'aïe.

—

  Moult ai esté longuement esbahi ; (85)
Que je n'osai chanson à faire emprendre ;
Que de ma joie m'ière départis.
Or me refait amors à li entendre
Que sa biaulté m'est venue devant :
Si me requiert et prie que je chant.
Mais je suis siens si quitte ligement,
Que tout me peut ou engagier ou vendre.
  De tantes pars ai estés assaillis
Que je n'ai mais pooir de moy deffendre.
Ne je ne suis si fors ne si hardis
Qu'encontre amors m'osasse plus deffendre.
Donés m'i suis si débonairement,
Que sé je mais envers li me deffent,
Face son bon ; que bien le me peut vendre.
  S'onques grans biens peut estre desservis
Por mal soffrir, bien dois merci atandre :

Mais j'en suis si grevés et afoiblis,
Qu'en moy en peut uns plus saiges aprendre.
Et si en trais la plus belle à garant,
De quoy jamais nuls vos lise ne chant.
Mais ne sai encor certainement
Quelle mérite elle me voldrait rendre.
Jamais mes euls ne verrai assevis
De resgarder sa belle face tendre,
Ses blanches mains, ses dois lons et traitis,
Qui font l'amour embrasier et esprendre,
Et ses biaus bras et son col blanc et gent,
Et son biaus chief, le poil blond reluisant,
Toute biauté, qui sor autre resplant,
Et sa bouche, qui tant biaus ris sait rendre.
Jamais par moy ne fut mais chant oïs,
Por tant peust mes cuers de dolor fendre.
Mais or se rest de grant joie enbaudis;
Car fine amor le veult à son euls prandre.
Qu'elle set bien, et cognoist et entant,
Qu'il n'en est nuls, qui tant aim finement.
Mais sé li plaist, por Deu! Ce face itant
Qu'en ma Dame face pitié descendre.

VILLEHARDOUIN, Geoffroy de.

—

Fragments.

Loiaus amours qui m'alume..... (86).
Merveille où pris le hardement
Comment m'osai de chanter enhardir :
Ce fait ma Dame, à qui sunt mi desir.
Sé n'a de moi merci prochainement,
Morir m'estuet por amer loiaument.

—

Au novel tans quant je voi la muance,
Qu'yvers remaint, nois, et glace, et gelée,
Cist oiseillon sunt en grant revelance.
Retentist fait lor chans bois et ramée :
De douçor est la terre enluminée :
Par tot trueve on flors de mainte samblance.
Et por ce vueil chanter en espérance
Qu'autrement..... (sic).

—

NOTES.

—

(1) Cette chanson vient du manuscrit 7613, fol. 134. Elle est notée. Dans le manuscrit de Rome, elle est précédée des mots : *Et si fut coronnée à Araz.* Dans d'autres textes, elle est illustrée d'une couronne à trois fleurons. Les cinq derniers vers sont tirés du manuscrit Mouchet 8.

(2) Manuscrit Cangé, 67, p. 113. Notée.

(3) Manuscrit Cangé, 65, fol. 122. Notée.

(4) Manuscrit du Vatican, 1490, fol. 163. Copie de l'arsenal.

(5) Manuscrit 7613, fol. 124. Notée.— Fonds Cangé, 67, p. 115. Notée.

(6) Manuscrit 7613, fol. 88. — Cangé, 65, fol. 150.

(7) Manuscrit 7613, fol. 159. Notée.

(8) Fonds Cangé, 65, fol. 121. Notée.

Aux chansons de Perrin d'Angecourt, joignons les deux suivantes. Nous les empruntons au manuscrit n° 7613, et à celui du Vatican n° 1490 :

Onques ne fui sans amour
En toute ma vie ;
Ne ja ne serai nul jour.
Car cil ne vit mie,
Qui son temps n'i a tourné.

Fine amour m'a assené
Par son plaisir
Là, dont je ne quier partir
Pour mal souffrir.
  Celle, que j'aime et aour,
A tel seignourie
Que bien m'aura ma dolour
Jusqu'à poi changie,
Quant elle en aura pitié :
Qu'à nule riens ne bé,
Qn'à lui servir.
  Mort sui ! n'i voi autre tour,
S'elle ne m'aïe.
Mais pour ce me rens vigour
Qu'elle est si garnie
De très grant joliété,
Que tost m'aura respassé
Par son plesir.
  Pris est mes cuers sans retour
Pour sa seignourie :
Il est mis en une tour,
Dont il n'istra mie,
Sé il ne li vient à gré
Qu'elle me doigne santé
Par son plaisir :
Et si ne m'en quier partir.
  Chançon, va sans nul demour,
A le bien taillie :
Di que Jehans nuit et jour
Pour sa seignourie,
A mainte chançon faite
Plaine de joliette
Tout à loisir :
Et si ne m'en quier partir
Pour mal souffrir.

—

Jeu parti entre le prince de Puy et Perrin d'Angecourt.

— Princes del Pui, vous avés
Amie à votre talent,
Que vous amés loiaument;
Et l'avés en vo dangier.
Lequel avés vos plus chier
Ou vous soiés jalous
De li, ou ele de vous? »
— Perrin d'Auchicourt, oés
Mon respons. A ce m'assent
Que ma Dame ait plainement
La jalousie à songnier.
Puis que de fin cuer entier
M'aime, ne jalous, ne cous
N'en veut estre, mais joious. »
— A pou que ne suis mâtés
Et que m'espée ne rends,
Princes; car sé je ne ment,
Vo Dame amés sans trichier.
Que la volés aengier
Del très doloreus courous,
Dont cors art et seche tous? »
— Perrin, sé mieux ne parlés.
Mat serés vous voirement.
Ma Dame aim je finement;
Et si l'aim mieus à chargier
De ce que moi : car aidier
Se sevent de tels tribous
Les dames trop mieus que nous. »
— Princes, estes vous desvés,
Que parlés si cruelment?
Riens n'aime si coureument
Com dame au droit jugier :
Si les devons espargnier.

Car nus, tant soit amourous,
Ne s'en mit si au-dessous. »
— Perrin, vous vous desfendés
Assés soufraiteusement :
Sé ma dame avoit tourment,
Molt me devroit anuier.
Mais qui del pis del panière
Est à son oes convoitous,
Trop est de mal avoir glous. »
— Bertran, pou fait à prisier,
Qui veut sa dame angoissier
Por estre de mal rescous,
Quels qui soit amer ou dous. »
— Drogon, qui se veut blecier
Pour autrui fais alégier,
Aveuc les maleurous
Peut faire sentir son pous. »

(9) Manuscrit supplément français, 184, fol. 109. Noté. — Cette chanson est attribuée aussi à Guyot de Dijon et à Jean Bodel.

Les mots *dorenlot aé* appartiennent à la langue, qui donna les *flonflon* du XVIIIe siècle et les *larifla* de de nos jours. Nous allons publier quelques-uns de ces refrains du XIIIe siècle ; il n'est peut-être pas sans intérêt de faire connaître quel parti nos trouvères savaient tirer de ces consonances, auxquelles une heureuse inspiration assure par fois une existence populaire :

Au temps Pascor,
L'autrier au jor
Par un pré chevauchoie.
En un destor,
Par la chalor
Trovai en mi ma voie

Perrin, et Guiot et Regnier.
Entr'aus dient qu'après mangier
  Ert la feste criée..
Jeus i menra ponée
A la chevrette et au frestel ;
Et à la muse au grant forrel
  Fera la rabaudie :
Chibala la duriaus !
  Duriaus !
Chibala la durie !

Jehan Erart d'Arras. f. Cangé, 67.

—

Quant ces moissons sont cueilliées,
Que pastouriaus font rostiées,
Baisselles sont revesties.
Rabardiaus font rabardies ;
Cil de Feuchières et d'Aties
Ont prise espringueries
Et molt grant renvoiseries
De sons, de notes contre ceus de là.
  Mès vous orrez ja
Que Guiot vint, qui turuluruta
  Valuru, valuru,
Valuraine, valuru, va !

Guillaume le Vignières, f. Cangé, 67.

—

  Le temps qui raverdoie
  Et la rose nouvele
  Fet mon cuer estre en joie ;
  Si que tot en sautele.
  Talent m'est pris de chanter ;

Car bone amor m'i semont.
Jolis cuer me fit penser
A la plus bele du mont,
Pucele de biau jouvent.
Tant est bele, que souvent,
Ai por li mon cuer mué.
La duriaus validuré,
La duriaus validuré.

F. Cangé. 65. Fol. 61.

—

Lons temps ai mon temps usé
Et à folie musé,
Quant celi m'a refusée
Que j'ai tant amé.
Bien cuidai s'amor avoir
Par folie ou par savoir.
Mès bien dis : por nul avoir
N'iert de moi privée.
Vadu, vadu, vadu, va!
Bele, je vos aime pièce a.
Vostre amor m'afolera,
S'il ne m'est donée.

F. Cangé, 65. Fol. 60.

—

L'autrier m'en aloie
Chevauchant
Par mi une arbroie.
Lez un pendant,
Trouvai pastorele,
Qui en chantant
Demenoit grant joie
Por son amant.

En chief la belle
  Chapel ot mis
De roses noveles.
  Si disoit tos dis :
Chiberala,
  Chibele,
Dous amis,
  Chiberala
Chibele,
  Soiez jolis.

F. Cangé, 67. P. 551.

—

  Par le tems bel
D'un mai nouvel,
L'autre jor chevauchoie.
Joste un bosquel
Truis pastorel:
Soz un arbre s'ombroie.
Molt demenoit grant joie :
Bien fit semblant.
A son rével
Pensait d'une amorette
Car avec sa musette
A sa voit notoit par copeaux :
Ci va la la dureaux
  Dureaux,
Ci va la la durette.

F. Cangé, 67. P. 512.

Voici enfin le refrain d'une chanson, qui n'est pas moins curieuse. Le mot de *larris* usité en Champagne pour désigner une terre inculte, peut faire supposer qu'elle est d'un compatriote du

roi de Navarre. Son dernier vers désigne une chanson connue sous le nom de *la Lopinelle*. Guillaume de Machault la cite comme ayant été adoptée par la secte des flagellants. Il est probable que son refrain était le même que celui du couplet qui suit.

En Pascor un jor erroie :
Joste un bois, lez un larris
Truis pastoreaus aatis :
Dient qu'il menront grant joie.
Et si auront le frestel,
Pipe, et muse, et chalemel.
S'aime chascuns amis.
Et si est la Guete Guis,
Notant de la Lopinele :
Vatendo
Reviendo.
Si me di a dando,
Qu'il me chaut
De do — do — do — dele !

Cangé, 65. fol. 145.

—

Mais tous les refrains du moyen-âge n'étaient pas aussi barbares. Pour faire oublier ceux qu'on vient de lire, citons cette jolie chanson de l'artésien Jehan Erars :

Par un très bel jor de mai
Me levai l'autrier :
Esbanoier m'en alai
Parmi un vergier
Et trouvai lès son bergier
Une bergerette,
Qui molt est doucete.

Et Robins de sa musette
S'aloit déduisant :
Et elle en aloit chantant :
— Par ci va musart musant ! »
Tantost que choisie l'ai,
L'alai aproismier.
Delès li seoir m'alai
Pour li mieus proier.
S'ai dit pour li acointier :
— Douce bergerette,
Soiés m'amiette,
Je vous donrai de brunette
Cote trainant. »
Et ele m'a dit fors ou chant :
— Par ci va musart musant ! »
Ce me mist en grant esmai.
Qu'ele fist dangier
De parler, quant l'aparlai.
Mais ne vueil laissier
Pour ce li à dosnoier.
Si li dis :— Brunette,
Baisselette,
Dites moi une chosette
Que je désir tant ?
Alez vous pour moi disant :
Par ci va musart musant ? »
Ele m'a dit sans délai ·
— Ne devès cuidier :
Car pour vous pas dit ne l'ai.
Ains vous proi et quier
Que me venés embracier ;
Que mon cuer ne mete,
Qui si me halette,
En Robin, qui m'amourette
Me va si priant.

Car pour li di je ce chant :
Par ci va musart musant. »
Tout maintenant l'acolai.
Bien m'en seus paier.
Sachiez que molt la trouvai
Douce à l'acointier.
D'acoler et de baisier
Ne fu pas fierete :
Sa douce bouchette
Sentis et sa mamelete.
Mais que tout avant
Dist à Robin en gabant :
— Par ci va musart musant ! »

Manuscrit du Vatican 1490. Fol. 112.

(10) Mouchet, 8. — Fonds Cangé, 67.

(11) Supplément français, 184, fol. 108. Notée. — Fonds Cangé, 67, p. 358. Notée.

(12) Manuscrit 7222, fol. 5. — Fonds St-Germain, 1989, fol. 141. — L'erreur, dans laquelle sont tombés ceux, qui jusqu'ici ont commenté cette chanson, tient à ce que les leçons qu'ils ont consultées portaient au premier vers du 4e couplet : *Bon cuens d'Alos* au lieu de *bon cuens d'Anjos*. Or, Philippe de Namur, dernier comte d'Alost, mourut sans enfants en 1212. Il fallait donc que le couplet fût antérieur à cette époque. Le manuscrit 1989, mal écrit mais exécuté avec intelligence, nous donne la seule version qui ait un sens sérieux. Henri Ier de Bar, à qui on l'attribuait, ne fut peut-être jamais marié : les historiens ne savent rien sur ce point. Or, l'auteur parle de sa belle-mère et de sa femme. Il invoque le secours de son frère ; mais le

frère de Henry ne fut ni marquis ni comte tant que son frère vécut. Henry Ier fit la guerre, et fut enlevé par le comte de Haynaut dans un tournois qui eut lieu près de Rethel, après le sacre de Philippe-Auguste : mais il fut mis de suite en liberté, et sa vie ne fut jamais en danger. — Aux explications que nous avons données à l'article de Thibaut II, comte de Bar, nous avons peu de chose à ajouter. Thibaut fut blessé à l'œil à la bataille de Vacheren : c'est ce qui explique ses souffrances et ses inquiétudes. V. Duchesne, Histoire de la maison de Bar, p. 39. — Son compains Erars, est Erart de Chassenay, chevalier champenois, fait prisonnier en même temps que lui. — Son frère le marquis est Henry de Luxembourg, marquis d'Arlon, qui épousa sa sœur Marguerite de Bar. Elle lui porta en dot plusieurs terres détachées du domaine de Bar. — Le duc de Brabant est l'auteur de jolies chansons : M. Arthur Dinaux a fait sa biographie littéraire. — Le comte Othon : Il s'agit probablement ici de Othon, comte de Bourgogne, depuis gendre de Thibaut, comte de Bar. Ce prince mourut en 1302. Il était fils ainé d'Alix de Bourgogne, qui avait épousé en 1230 Hugues, comte d'Ossone.

(13) Manuscrit 184, fol. 108. Notée. — Fonds Cangé, 67, p. 144. Notée.

— Les deux chansons suivantes, tirées du manuscrit 65 du fonds Cangé, sont aussi de Thibault de Blazon.

Quant je voi esté venir
Et sa verdor,

Et la rose espanir
Au point du jor,
Adonques souspir,
Et plaing, et désir.
Car le très dous mal d'amor
Ne me lait guérir.
Repentir
Ne m'en porroie à nul jor ;
Car j'aim sans cuer trichéor.
Mes cuers ne se peut partir
De la millor ;
Et por ce m'estuet guerpir
Tote autre amor.
Ceste double chascun jor,
Quant là remir
Là où biauté et valor
Voi croistre et florir.
Au partir
De li ai trop grant dolor;
Et volontiers m'i retor.
Retorner me fet souvent
En son païs
Li très dous maus, que je sent.
Et ses clers vis
A mon cuers en prison mis ;
Qu'il ne s'en deffent.
Tos jors est vers lï pensis,
A qui il s'atent.
Biau cors gent,
Mains jointes com fins amis
Sui du tout à vo devis.
Tot cest mal et cest torment
Me suis je quis,
Quant je vi premierement
L'amoreus ris.

Adonques fui si espris
D'amer loiaument,
Qu'onque tant n'ama Paris
Elaine au cors gent.
Amors, vous m'avez doné
Force et pouvoir
D'estre à vostre volenté ;
Je l'sai de voir.
Ja ne m'en puis mès mouvoir
Jor de mon aé.
Car j'aim melz un bon espoir
De là, où je bé,
Qu'estre amez,
Ne nule autre amor avoir,
Dont feisse mon vouloir.

—

Bien voi que ne puis morir ;
N'à garir ne bée ge mie.
Languissant m'i veut tenir
Amors, qui m'a en baillie.
Mès s'en puis trouver aïe,
Sans li messervir,
Ja ne m'en quier esbahir,
Tant com m'i pourrai chevir.
Sé je ne puis acomplir
Tot mon voloir en ma vie,
Au moins en puis je joïr
D'une molt bele partie ;
Qu'adès me fet compagnie
Penser et désir,
Qui me plesent à sentir :
Ne riens ne m'en peut tolir.
Amoreus sans repentir,

Sans ire et sans félonie
Est le cuers, dont je sospir
Por une dolor florie,
Qui me tient par tel mestrie
Que ne veut guenchir :
Ains entent tant à désir
Que ne li chaut de mentir.
Sé ma Dame ert à plaisir
Qu'adès menasse tel vie,
Ja n'en querroie avenir
A grans biens, dont chascuns prie.
Car le sospir et l'envie
M'i font endormir.
Qui me voudroit espir,
A li me feroit gehir.
J'aim melz d'amors soffrir
L'angoisse et la maladie,
Le trembler et le frémir,
Et la douce gélosie,
Qu'estre soudans de Persie
Ne Rois devenir,
Tant me plest à sostenir
Cist maus, dont ne puis guérir.

(14) F. Cangé 67, p. 291. Notée.

(15) Manuscrit 184, fol. 43. Notée. — Cette chanson est réclamée par le chanoine de St-Quentin.

(16) F. Cangé 67, fol. 100. Notée. — Manuscrit 184, fol. 40. Notée.

(17) F. Cangé 67, p. 383. Notée. — Cette chanson a été à tort donnée par La Ravallière au roi de Navarre.

(18) Manuscrit Mouchet, 8. — Le 4e couplet est une allusion au roman de Foulques de Candie.

(19) Manuscrit Mouchet, 8. — Cette chanson est donnée au chapelain de Laon par une note moderne mise en marge du manuscrit f. St Germain 1989, fol. 114.

(20) F. Cangé 67, p. 247. Notée. — F. Cangé 65, fol. 112. Non notée.

(21) Manuscrit Mouchet 8. — Le manuscrit f. Cangé 65 attribue cette chanson à Blondel. Renalt de Choisil, auquel elle s'adresse, n'est autre que Renart III de Choiseuil, dont nous avons parlé dans nos recherches préliminaires.

(22) Manuscrit 1989, fol. 47. — F. Cangé 55, fol. 171. Notée. — Id. 67, p. 311. Notée. — Manuscrit Mouchet 8, 2e partie. — Il s'agit dans cette chanson d'Erart de Brienne, sr de Rameru. Il épousa la fille de Henry, cte de Champagne : aussi, du chef de sa femme, disputa-t-il ce comté au Roi de Navarre. — Montroial ou Montréal était une forteresse élevée par les croisés en Palestine. C'est aussi le nom d'un fief de Bourgogne. Au commencement du 13e siècle, Enseric, sr de Montréal, épousa Marie de Garlande (Champagne). Hugues de Montréal fut évêque de Langres et mourut en 1236. — La Roine de vaillance dont parle Chardon, doit être Blanche de Castille. Le Roi de France auquel il s'adresse serait alors Louis VIII ou Louis IX. S'il écrit au Roi de Navarre, la chanson serait postérieure à 1234. Thibaut ne fut Roi qu'à cette époque et n'alla en Terre Sainte qu'en 1238. La Reine serait Marguerite de Bourbon, sa troisième femme.

(23) Mouchet 8, f. St Germain 1989, fol. 3. Notée. — Cette chanson peut faire supposer que Geoffroy de Châtillon aimait une princesse. La

maison de Châtillon allait de pair avec les plus hautes familles féodales.

(24). Manuscrit de l'Arsenal 120, t. 1, A. — Cette chanson nous montre les trouvères allant de châteaux en châteaux solliciter des dons et surtout des manteaux. Il paraît que le sire de Choiseuil aurait refusé à notre auteur son habituelle gratification, sous prétexte qu'il venait de réparer son manoir, et de garnir ses fermes de bestiaux. — Vignorri : voir pour ce mot l'article de Colin Muset. — Rignez : on trouve en Champagne deux communes de Rigny, l'une près Troyes, l'autre près Nogent-sur-Seine. Probablement les seigneurs de Vignory et de Rigny refusaient aussi de donner des manteaux au trouvère importun. — Le dernier vers du premier couplet est une ironie contre les sires de Châteauvillain, qui essayèrent de secouer le joug féodal. Hugues III se soumit. Son fils Simon eut les mêmes prétentions ; mais il finit aussi par y renoncer en 1208.

(25) F. Cangé 66, fol. 44. Notée. — Cette boutade n'est pas moins curieuse que la précédente : l'auteur n'est pas mieux reçu à Soilly qu'à Choiseuil. Cette fois il s'en prend aux châtelaines, et leur reproche de dominer leurs maris, de les obliger à chasser les trouvères et de mettre leur système économique sur le compte des obligations qu'impose la paternité. La colère du poète ne manque pas de comique.

(26) Mouchet 8. — Ce jeu parti est attribué à Quenes de Béthune, mort vers 1222. V. Chron. de Ph. Mouskes.

(27) Mouchet 8. — Les autres chansons de Chrétien seront sans doute publiées dans l'édition

complète de ses œuvres, qui se prépare aux frais du gouvernement.

(28) F. Cangé 67, p. 286. Noté. — Le subjonctif qui se trouve dans le second vers de l'envoi peut, nous en convenons, faire supposer que la chanson est envoyée à Jean de Dampierre. Le lecteur jugera.

(29) Mouchet 8. — Le mot asselley, qui commence le premier vers du dernier couplet, est-il là pour les mots à celi, à celle-ci, ou pour un nom de lieu, comme Silly, Silley, Soilly, Sully?

(30) F. Cangé 65, fol. 131. Notée.

(31) Manuscrit du Vatican 1496, fol. 146. — Bibl. de l'Arsenal. — Dans cette chanson Grieviller reçoit au troisième couplet le prénom de Drogon : cependant le sien est Jehan.

(32) Manuscrit Mouchet 8. — M. 7613, fol. 120. Notée. — Aux fonds 7222 — 7613 — 7182. F. Cangé 65, 66, 67 — F. Lavallière 59. — Suppl. franç. 184. — Quelques leçons dans le premier couplet portent, au lieu de Champaigne, campaigne et compaigne. Elles donnent aussi au lieu du cinquième vers, celui-ci : Je fui jadis.

(33) Mouchet 8. — 184, fol. 109. Notée. — Cette chanson paraît indiquer que l'auteur n'alla pas en croisade.

(34) Mouchet 8. — M. 7222, fol. 33.

(35) Mouchet 8. — Le manuscrit 7222 attribue cette chanson à Jehan de Trie. — Le manuscrit 184, fol. 94, la lui donnait aussi : mais une rectification, qui paraît dater du XIIIe siècle, a substitué le nom de Gaces à celui de J. de Trie.

(36) F. Cangé 65, fol. 158. Notée. — La belle comtessse de Meullent, dont parle Gace, fit sans

doute l'ornement de la cour sous Philippe-Au guste, ou sous son fils Louis Cœur de lion.

(37) Mouchet 8.

Les deux chansons, qui suivent, sont tirées du manuscrit de Berne et de ceux du f. Cange 66 et 67.

Quant voi l'aube dou jour venir,
Nulle rien ne dois tant haïr;
Qu'elle fait de moi départir
Mon ami, que j'aim par amors :
Or ne hait riens tant com le jour,
Amis, qui me départ de vos.
Je ne vos puis de jor veoir;
Car trop redout l'apercevoir.
Et si vos di trestout por voir
Qu'en agait sont li envious :
Or ne hait riens, etc.
Quant je me gis dedens mon lit,
Et je resgarde en costé mi,
Je n'i truis point de mon ami.
Médisant me l'ont fait partir.
Si m'en plains à fins amerous.
Or ne hait riens, etc.
Biaus dous amis, vos en irés :
A Dieu soit vos cors comandés!
Por Deu, vos pri ne m'obliés!
Je n'aim nulle riens tant com vos :
Or ne hait rien, etc.
Et pri à tout les vrais amans,
Ceste chanson voisent chantant,
En despit des médisans
Et des mauvais maris jalous :
Or ne hait riens tant com le jour,
Amis, qui me départ de vos.

J'ai esté lons tens fors du pays,
Où je laissai la riens, que plus amoie.
De maint annui ai puis esté servis,
Et eschapez de périlleuse voie.
Si vueil dire chose, dont l'on me croie,
Molt ai esté dolent, et esbahis,
Et tot adès et sans gieu et sans ris.
Hé Dex, merci! et dont me venis joie,
Quant ma très douce amie ne voie?

Je me plaing molt du débonnaire vis,
Du biau semblant, que trouver i soloïe;
Qu'ele me fist tant, qu'ele m'out bien pris.
Par traïson, qui croisse et monteplie,
M'a fet chose, que dire n'oseroie;
Car j'ai lons tens esté à son devis,
Où g'ière mès tant comme je serai vis.
Et tot perdroi, sé ore lui failloie;
Quant que je fet, por li perdre devroie.

Biau servisse sera ja péris
En fins amis, qui en Dieu li enploie:
Mès li miens est en aenture mis;
Car trop redout cele, qu'amer soloie,
La grant, la gente, et la simple et la coie.
Mamelettes dures en mi le pis,
Gorge blanche plus que n'est nois ne lis,
Ce ni faut pas; qu'ele est et simple et cors:
Mès ele a cuer felon, qui trop m'effroie.

Tos jors li ai esté loiaus amis
Et serai mès en quel lieu que je soie.
Si ferai ce que g'i ai entrepris,
De ceste amor, qui forment me mestroie.
Fox seroie, sé ore m'en partoie;
Car nul n'est ja de ses dous maus gueris,
S'il n'est trestot de fins amor espris.

Je l' di por moi : Jeter ne m'en porroie,
Sé je du tout mentir ne vos voloie.

La chanson, qui suit, est celle qu'Aubouin de Sézane dispute à Gasse Brulé. Gauthier de Songnies y a peut être aussi des droits. Voir les manuscrits du Fonds Cangé N°s 66, 67, celui de Berne. Le N° 7613, le manuscrit 1989 des fonds St-Germain. — Nous avons complété ce texte curieux en consultant les diverses leçons, qui le donnent.

Lons tens ai esté
En ire et sans joie,
Et si ai chanté :
Mais je m'esforçoie.
Or me vient à gré
Que renvoisié soie ;
Qu'amors m'a mandé
Que servir la doie,
A sa volonté.

Deus ! tant buen fut nés,
Cil qu'amors mestroie :
Quant est devoiés,
Tantost le ravoie.
Tout m'i sui doné,
Si morir devoie.
N'ai puis enpensé
Que partir en doie
En mon aé.

Dame, à vos me rent ;
Franche, débonnaire,
Par un doulz semblant
Me poés liés faire.
Quant vois remirant
Vos très clair viaire,
Joie en ai si grant.

Que ne m'en puis taire :
Por ce chant.
Sé je veul amer,
J'ai trové amie,
Que bien veuil amer.
Si n'i faurai mie.
Mais en mi ne truis
Sens ne cortoisie,
Por quoi doie avoir
Si loiale amie,
En mon vivant (sic).
Je l'aim de fin cuer,
Sans nulle boisdie.
Me ja à nul fuer
N'en serai partie,
S'ai loial amor
De sa compaignie.
S'elle en départoit (sic)
El auroie ma vie
Jetée fuer.
Si très grant biaulté
A Dieus en li mise,
Qu'en femme vivant
Tant n'en ait assise.
Nature i pensa
Par si grant mestrie,
Quant el la forma :
Nulle qui soit vie,
Tant n'en a.
Gasçot en chantant
Dit : cil ne vit gaires,
Qui por mal qu'il sent
Se cuide retraire.
A moi n'est noient
De tous les maus traire,

Sé à mon vivant,
Povoie riens faire
A son talent.
Fine amor, merci!
En vos est ma vie :
Bien m'avez traï,
Sé n'ai vostre aïe.
A tos sains le di :
Sé je pert m'amie,
En Deu ne me fi,
Ne siens ne sui mie.
Ainsi l'affi!
Chanson, je t'envoie
A ma douce amie.
Prie li par moi
Qu'el ne m'obli mie.
Car la mort me tient
S'elle m'i oblie.
Nulle tant n'aimai
En tonte ma vie :
Bien le sai!

(38) Manuscrit 7613, fol. 60. Notée. — Vatican 1490, fol. 106.

(39) Manuscrit du Vatican 1490, fol. 106.

(40) F. Cangé 65, fol. 94, notée, 139, 173. — Id. 67, fol. 238. Notée. — F. St Germain 1989.

(41) F. Cangé 67, p. 239. Notée. — Le dernier couplet est probablement altéré : il signifie que femme sait être folle et sage suivant son caprice.

(42) Mouchet n° 8. — F. Cangé 66.

(43) Mouchet 8.

(44 et 45) 7613, fol. 14 et 15. Notées.

(46) F. Cangé 67, p. 215. Notée.

(47) F. Cangé 67, p. 242. Notée. — Cette

chanson est attribuée par le manuscrit Cangé 65, fol. 67, au fils de Me Baudouin l'Orgueneur.

(48) F. Cangé 65, fol. 113. Notée.

(49) Manuscrit 184, fol. 153. Notée.

(50) Manuscrit de l'Arsenal 120 A, t. 2, p. 592. — F. Cangé 67, p. 263. Notée.

(51 et 52) F. Cangé, p. 263, 267. Notées.

(53) Manuscrit 7613, fol. 82. Notée. — Cangé 65, fol. 140. Notée. — Le dernier couplet rappelle le roman de Tristan et d'Yseult aux blonds cheveux, le châtelain de Coucy et le non moins célèbre trouvère Blondel de Néele.

(54) F. St Germain 1989, fol. 91. — 7222, fol. 52. Notée.

(55) F. Cangé 67, p. 249. — 65, fol. 92. Notée.

(56) F. Cangé 65. — Manuscrit 184. Notée.

(57) F. Cangé 67, p. 254. Notée, — Manusc. suppl. fr. 469, p. 245.

(58) Manuscrit Mouchet. — F. St Germain 1989. — Voici quelques notes généalogiques sur les sires de Vignory, patrons de Colins Muset : Roger de Vignory apparaît dans le XIe siècle. Guy Ier, son fils, vivait en 1076. Sa fille Adélaïde épousa Roger de Joinville. Guy II, fils de Guy Ier, existait encore en 1104. — Barthélemy de Vignory, dont parle Guyot de Provins, mourut devant St Jean d'Acre. Il avait suivi en croisade Thibaut de Champagne en 1191. — Guy III, son fils, périt au même siége, 1191. — Gauthier de Vignory prit part à la croisade de 1199. Il servit comme chevalier banneret en 1212, en 1224 s'unit à Isabeau de Sancerre-Champagne, et mourut en 1229. Son fils Gautier II épousa Alix de Lorraine, fille d'Agnès de Bar et petite-fille d'Agnès de Champagne. — Avant 1262 leur fille s'était alliée

à Estienne de Chalon (Bourgogne), et lui porta la terre de Vignory. Leur fils, Jean de Chalon, portait le titre de sire de Vignory. Béatrix, fille de Gauthier Ier, prit pour mari en premières noces Jean, Ier du nom, comte de Roucy, et en secondes noces, vers 1203, Enguerrand III, sire de Roucy : elle mourut en 1205. — A la fin du du XIIIe siècle, la terre de Vignory revint dans une famille champenoise par le mariage de Jeanne de Chalon avec Guillaume de Dampierre ; les seigneurs de cette maison, de la branche de Saint Dizier, se dirent seigneur de Vignory. Cette terre, érigée en comté vers 1515, fut pendant le XVIe siècle la propriété des familles d'Amboise et de Lenoncourt.

(59) F. Cangé 65, 67. — Notée.

(60, 61, 62, 63,) Mouchet 8.

(64) F. Cangé 66. Notée.

(65) Manuscrit de Berne, Mouchet 8.

(66) F. Cangé 67, p. 322. Notée.

(67) Mouchet 8. — Dans une chanson du manuscrit de Berne, fol. 57, 2°. (Mouchet 8) se trouve une pastorele, dans laquelle la bergère répond au chevalier, qui la prie d'amour.

La bergère m'a tantot répondu :
— Sire, vos don ne pris pas un festu.
Ralez vos en : que vous a valu
Votre longue triboudaine ?

(68) F. Cangé 67, p. 230. Notée.

(69) Le manuscrit Mouchet, qui nous fournit ce jeu parti, l'attribue à Jacques d'Amiens.

(70) Manuscrit N° 7613, fol. 172. Notée. — Anonime.

(71) Ph. de Nanteuil. — Manuscrit de Berne, fol. 10,

(72, 73) idem fol. 11.

(74) F. Cangé 69, fol. 98. Non notée. — Bochart, dont il est question dans cette chanson, est Bochart de Mailly, chansonnier picard.

(75) F. Cangé 67, p. 179, Notée. — 65, fol. 71. Notée.

(76) Fonds Cangé 67, p. 181. — 65, fol. 72. — Notée.

(77, 78, 79) Manuscrit de l'arsenal 120, A, tom. 2, p. 776, 777, 779.

(80) Supplément français, manuscrit 184, fol. 129, 2°. Notée.

(81) Mouchet 8, fol. 36.

(82, 83) Mouchet 8.

(84) Fonds Cangé 65, fol. 103. — Notée.

(85) Manuscrit de Berne, Mouchet 8.

(86) Manuscrit n° 7222. Notée.— Cette chanson paraît n'avoir jamais eu qu'un seul couplet, du moins dans le texte, qui nous la donne.

(87) Même manuscrit. Notée.

GLOSSAIRE.

—

A.

A. — Avec.

Aaisier. — Satisfaire, rendre heureux, avoir ses aises, jouir.

Aatis. — Hâtif, alerte, ardent.

Abandon. — Liberté, licence, jouissance.

Abandonnée, femme. — Femme facile, débauchée.

Abrissel. — Arbrisseau.

Acesmer. — Parer, décorer, orner, préparer.

Acheson. — Occasion, facilité, motif.

Acointance, acointement. — Connaissance, liaison, intimité, amour.

Acointier. — Fréquenter, aimer, se parer, conter, causer.

Acorer. — Accorder, consentir.

Acouveter. — Remplir, couver, coucher.

Acroire. — Faire crédit, prêter, se fier.

Adam ne fut. — P. 25, lisez : Adam ne fist.

Adès. — Dès lors, toujours, alors.

Aé. — Age, vie, temps.

Aengier. — Souffrir, tourmenter, chagriner.

Aerre, s'. — S'attache, se fixe.

Afaitié. — Coquet, élégant, joli, galant, forcené, disposé.

Afaitier. — Habiller, déguiser, orner, préparer.

Afebloier. — Affaiblir, ruiner.

Aflement. — Foi, parole, serment.

Affier. — Se fier, se dévouer, défier.

Affirmer. — Jurer.

Affierir. — Appartenir, dépendre, concerner, regarder.

Afiner. — S'attacher, se destiner, se dévouer.

Afolir. — Frapper, tuer, rendre fol.

Agait. — Embuscade, guet-apens.

Agée. — P. 32, lisez : Agrée.

Aidier, s'. — Se tirer d'affaire, se soulager.

Aie. — Aide, faveur d'amour. — *S'ele m'aie*, s'elle me secourt.

Aige. — Eau.

Aillie. — Ail, oignon.

Ainçois, ains, ainsinc. — Jamais, avant, ainsi, aussi, mais, au contraire.

Ains. — P. 38, lisez : Aim.

Ains, jornée. — Avant le jour, le point du jour.

Aire. — Origine, famille.

Airer, s'. — S'emporter, s'animer, se chagriner.

Aït, si Dex m'. — Si Dieu m'aide.

Ajornant. — Matin, le point du jour.

Alée. — Voyage, campagne, croisade.

Aleure. — Pas, marche, course.

Alègement. — Soulagement.

Alègier. — Alléger, adoucir, guérir, décharger.

Alnoy. — Bois d'aunes.

Alaingnier, alengier. — Eloigner, repousser.

Amendement. — Réforme, amélioration.

Amender. — Expier, s'améliorer, changer, payer l'amende, être puni.

Amenrir. — Amoindrir.

Amer. — Aimer : *L'amer.* — L'amour.

Amesurer. — Modérer, se calmer, se fatiguer.

Amiette. — Petite amie.

Amin. — Ami, amant.

Amonter. — Monter, s'élever.

Annui, anui. — Contrariété, chagrin, envie, jalousie, regret, inquiétude, crainte.

Aourer. — Adorer.

Apaier. — Satisfaire, calmer, payer, faire la paix, se réconcilier, donner satisfaction.

Apendre. — Dépendre, concerner.

Apenser. — Réfléchir, considérer.

Apertement. — Publiquement, sans mystère, avec franchise, hardiment.

Apparilli. — Dressé, habile, préparé.
Apresure. — Science, leçon, expérience, éducation.
Aproismier. — Approcher.
Arbroie. — Bois, forêt, lieu couvert d'arbres.
Arestoison. — Retard.
Ars, art. — Brulé.
Assaier. — Eprouver, mettre à l'épreuve.
Assenal. — Renseignement, avis, assignation, lot, don.
Asmener. — Atteindre, arriver, assigner, dresser, donner, envoyer.
Assentir, s'. — Consentir, favoriser.
Assembloir. — Assembler, combattre, ressembler.
Assevir. — Rassasier, satisfaire, rendre heureux.
Assoaiger. — Adoucir, calmer.
Atalenté. — Animé, désirant, ardent.
Atant. — Alors, tant, autant.
Ator. — Atour, parure, beauté.
Atorner s'. — Se parer, se tourner.
Aumoniere — Bourse, sac, gibecière.
Autressi. — Aussi, de même, ainsi, autant.
Autrier, l'. — hier, l'autre jour.
Aval. — En bas, au fond, dans la vallée.
Aye. — Secours, assistance, bonté, faveur d'ameur.

B.

Baer. — Souhaiter, rêver, désirer, prétendre.
Baillie. — Puissance, soin, jouissance, garde, soumission.
Baisselle, baisselette. — Jeune fille.
Balant. — Sautant, dansant, folâtrant.
Bandon, à. — En liberté absolue, sans réserve.
Barat. — Fraude, trahison, fourberie.
Barater. — Tromper, trahir, attraper.
Baudor. — Joie, gaité, bruit.
Baus. — Gai, gaillard, riant.
Béance. — Désir, pensée, rêve, prétention.
Béer. — Désirer, rêver, penser, ambitionner.
Béneé. — Béni, saint, sacré.
Bercaigne. — Délai, retard, obstacle, difficulté.

Bercier. — Berger.

Bernage. — Cour, suite, famille, exploits, tournois, assemblée de chevaliers.

Beurons, nous. — Nous boirons. — *Beveroie, je.* — Je boirais.

Blanc, an. — Probablement il fallait mettre *amblant*, allant au pas d'amble.

Blois.— Blond, blanc.

Bos.— Bois, bosquet.

Boisdie.— Trahison, perfidie, ruse.

Boisier.— Tromper, trahir, attraper. — *Boiseor.* — Trompeur, perfide.

Boissonet.— Buisson, bosquet.

Borrel.— Bourrelet d'enfant.

Borser.— Remplir sa bourse, amasser, gagner des écus.

Bourde.— Mensonge, conte bleu.

Boutonner. — Se couvrir de bourgeons, de boutons, de feuilles.

Briément. — Rapidement. — *Bries.* — Rapide, court, bref.

Brocher.— Piquer, pousser, éperonner, lancer, précipiter.

Broudel, bruel. — Bosquet, bois, buisson.

Brut. — Bruit, gaîté bruyante.

C.

Caperon.— Chaperon.

Célement.— En cachette, à la dérobée, avec mystère.

Celi, celui.— Celle.

Celle.— Chaire, siége, banc.

Cembelx.— Tournois, combat, lutte, duel.

Chainse.— Jupon, vêtement de dessous.

Chaïr.— Cheoir, écheoir.

Chaitis.— Malheureux, déchu, chétif.

Chalemel.— Chalumeau.— *Chalemeler.*— Jouer du chalumeau.

Chalengier.— Disputer, quereller, prétendre, combattre.

Chalumeler.— Jouer du chalumeau.

Champ. — Champ clos, lieu de combat judiciaire, lice d'un tournois.

Chantel.— Dos de la main, le poing.

Chanu.— Blanc, chauve, ridé, vieux, décrépit.

Chape.— Manteau.

Chapette.— Petit manteau.

Char.— Chair, corps, visage, tournure.

Chasté.— Chasteté, virginité.

Chastoier.— Gronder, corriger, réprimander, donner des avis.

Chaut, il ne.— Il n'importe.

Chavatte.— Savatte.

Chevir.— Faire ses affaires, profiter, réussir, gagner, obtenir ce qu'on désire.

Chevrette.— Instrument orné d'une tête de chèvre, comme la cornemuse.

Chief de tout, au.— A la fin de tout, en résumé, au fait.

Chière.— Mine, visage, accueil.

Chois.— Distinction, vue, préférence.

Choisir.— Voir, distinguer, préférer.

Ciaus.— Ceux, celles.

Cloistrier.— Cloîtré, enfermé, moine.

Clos.— Boiteux, pointu comme un clou, renfermé, déguisé, dissimulé.

Coi.— Doux, gracieux, complaisant, aimable.

Coint. — Net, joli, galant, gaillard, coquet, élégant, séduisant.

Cointise.— Coquetterie, bon accueil.

Contoier, se. — Se parer, se réjouir, se préparer, s'équiper.

Comment que. — Quoique, cependant, pendant que.

Comperer. — Expier, gagner à grand peine, acquérir, prier, acheter.

Complaint. — Complainte, plainte d'amour, lamentation.

Confors. — Consolation, encouragement.

Connin. — Lapin.

Connoissance. — Intention, intelligence, conscience, sentiment, sympathie.

Conréer. — Arranger, orner.

Consierrer, consirrer. — Se priver, se séparer, regretter.

Consirrée. — Privation, départ.

Contenance. — Fond, motif sérieux, tenue.

Contralie. — Taquinerie, contrainte, petite guerre, méchanceté.

Contrefaire. — Dissimuler, tromper.

Convaincre. — Vaincre, fatiguer.

Convoier, se. — Se munir, se garnir, se préparer, s'équiper.

Copeaux. — Coup, mesure.

Corage. — Désir, intention, volonté, fond de la pensée, cœur.

Cos. — Contes, plaisanteries, coups de langue.

Costoier. — Sillonner, redresser, suivre le bord, caresser.

Cotelle. — Robe, cotillon.

Coureument. — D'accord, de bonne volonté, de tout cœur.

Cous. — Mari ou amant trompé.

Courtine. — Lit, couchette.

Couverture, couvreture. — Ruse, prétexte, apparence trompeuse, toit, manteau.

Covenant. — Convention, promesse, traité, marché.

Covoiter. — Convoiter.

Créant. — Croyance, opinion, volonté, parole, promesse, serment. — *Créanter :* Promettre, garantir.

Cri. — Cri de guerre, nom, réputation.

Crieme, que je. — Que je craigne.

Crient, il. — Il craint.

Croller. — Trembler, tomber, s'agiter, ne pouvoir se tenir debout.

Croissant, né en bon. — Né sous une bonne étoile.

Cuidier. — Supposer, soupçonner, croire, présumer, espérer, craindre.

D.

Dainst, qu'elle. — Qu'elle daigne.

Daires. — Darius.

Damage. — Perte, tort, chagrin, tyrannie, seigneurie.

Dame Deu. — Le Seigneur Dieu.

Dangier. — Difficulté, refus, puissance, dépendance, crainte.

Dan, dant. — Seigneur.

Dé. — Dieu.

Decevance. — Fraude, mensonge, trahison, déception, moquerie.

Déduire, se. — Se distraire, se plaire.

Déduit. — Plaisir, bonheur, distraction.

Deffendre. — Résister.

Deffier. — Décourager, se jouer de la confiance d'autrui.

Definaille. — Définition, mort, fin.
Délis. — Plaisir, jouissance.
Délivré. — Libre, indépendant, qui peut disposer de lui.
Demorée. — Retard, absence, éloignement.
Départie. — Séparation, abandon, départ, fuite, trahison.
Départir. — Séparer, disperser, abandonner, livrer, partager.
Dépiecer. — Mettre en pièce, déchirer, anéantir.
Déport. Plaisir, distraction.
Déporter. — S'amuser, se distraire.
Desasseuré. — Inquiet, tremblant, sans confiance, timide.
Deschaus. — Sans chaussure.
Descompaigner, se. — S'isoler.
Descort. — Discours.
Desdaint, elle. — Elle dédaigne.
Desdire. — Désavouer, blâmer.
Desfier. — Défier, décourager, ôter la confiance, tromper.
Desmesure. — Folie, excès.
Despendre. — Dépenser, donner.
Despit. — Abandonné, méprisé, déprécié, repoussé.
Desserte. — Gain, Récompense, bénéfice.
Desservir. — Mériter, gagner, faire gagner, obtenir.
Destor. — Détour, coin, asile mystérieux.
Destorber. — Troubler, embarrasser.
Destourbier. — Trouble, faute, embarras, malheur, mal.
Destraindre. — Opprimer, contraindre.
Destroit. — Peine, embarras, malheur, discorde, trahison, mal.
Desvé. — Fol, exaspéré.
Desver. — Enrager, perdre la tête, se désespérer.
Desvoier. — Quitter la bonne voie, s'égarer.
Det. — Dette.
Deut, il se. — Il se plaint.
Devéer. — Défendre, refuser, résister, s'opposer, lutter.
Devise. — Désir, pensée, caprice, plan.
Deviser. — Raconter, expliquer, souhaiter.
Dis. — Jour. — *Tous des.* — toujours.
Diviser. — .v. Deviser.
Doloir, douloir. — Se plaindre.
Donoier, Dosnoier. — Conter et écouter fleurette, caresser, se faire caresser.

Doté. — Épouvanté, doué, récompensé, gratifié.

Doutance. — Crainte, inquiétude, incertitude, soupçon.

Dru. — Amant, ami, fidèle. — *Drue.* — Maîtresse, dame par amour.

Druerie. — Amour, tendresse, faveur d'amour.

Durer. — Supporter, attendre, se résigner, s'endurcir au mal.

E.

Eeus. — Eux, elles.

Embaudir. — Egayer.

Embler. — Dérober, enlever, cacher, aller au pas.

Embronchier. — Grimacer, faire mauvaise mine, être triste, soucieux.

Emmeudrer. — Améliorer.

Empeoré. — Empiré, gâté, ruiné, dénaturé.

Emprendre. — Entreprendre.

Enamer. — Aimer, s'attacher à.

Enamouré. — Amoureux.

Encient. — Voyez essiant.

Encombrier. — Trouble, difficulté, malheur.

Encuser. — Accuser, calomnier, médire.

Endetter. — Faire des dettes, emprunter.

Endroit de moi. — Quant à moi.

Enfance. — Etourderie, inexpérience, folie, sottise, jeunesse.

Engelé. — Gelé, paresseux, morfondu, fainéant.

Engingnier. — Tromper.

Engreignier. — Augmenter, grandir, croître, se développer.

Engrès. — Hardi, violent, entreprenant, irrité, animé, content, gaillard, brave.

Enmi. — Au milieu, en plein.

Enricir. — Enrichir.

Ens. — En, dedans.

Ensaint, il. — Il enseigne.

Enserrer. — Enfermer, mettre sous la serrure, sous clef.

Ente. — Plante, arbre.

Entendance. — Intention, attention, désir, volonté.

Entendre. — Faire attention, désirer, vouloir, écouter.

Entente. — Désir, pensée, attention.

Ententis. — Attentif, qui désire, attaché.

Entreprendre. — Attaquer, saisir, embarrasser, opprimer.

Entrepris. — Fou, malheureux, embarrassé, opprimer.

Envie. — Chagrin, regret, désir, médisance, jalousie, haine.

Envoiseuré. — Joie, gaîté. — *Envoisié.* — Gai, gaillard, ardent. — *Envoisiement.* — Gaiement, de belle humeur.

Ere, j'. — Je suis, je serai, j'étais. — *Ert, il.* — Il est, il était, il sera.

Erminette. — Hermine.

Esbanoier. — S'amuser, prendre des distractions, folâtrer.

Esbattre s'. — S'envoler, se détacher.

Eschars. — Économe, avare, chiche.

Eschevir. — Refuser, repousser, éviter, épargner, se montrer avare, évincer.

Eschis. — Avare, ennemi, voleur, vil poltron, traître.

Eschive. — Malheureuse, abandonnée.

Eschiver. — Fuir, éviter, achever, obtenir.

Esclairer. — Briller, éclairer.

Escondire. — Refuser, repousser.

Escos. — Ecossais, captif délivré.

Escurues. — Ecureuil, fourrure.

Eslite. — Préférence, amour.

Esmai. — Emoi, trouble, inquiétude, désespoir.

Esmaier, s'. — S'inquiéter, se désespérer, perdre le sens.

Esmeré. — Pur, net, sans tache, brillant, parfait, sans reproche.

Espanir. — S'épanouir, s'ouvrir.

Espringuerie. — Saut, danse, jeu, gaîté.

Espir. — Expirer, tuer, souffler, médire.

Esploitier. — Réussir, faire des exploits, triompher.

Espondre. — Exposer, reproduire.

Esprendre. — Brûler.

Esraichier. — Arracher, détacher.

Essai. — Epreuve, expérience, mise à l'épreuve.

Essaier. — Éprouver.

Essiant, essient. — Science, conscience, sentiment, avis, idée.

Estanceler. — Étinceler.

Estel, en. — En arrêt. Estel est ici pour estal.
Estoit, il n'. — Il ne seroit.
Estor. — Combat, tournoi.
Estous. — Colère, méchant, ardent, intrépide.
Estoutie. — Tour, plaisanterie, malice.
Estraindre. — Écraser, contraindre, tyranniser.
Estrange. — Étranger, sauvage, indifférent, hostile.
Estuet, il. — Il faut.
Estuier, s'. — S'appuyer, se tenir.
Euls. — Yeux, vœux.
Eure. — Heure, circonstance, bonheur, moment heureux.
Euré, bien. — Bien heureux.
Eurs. — Bonheur, bonne fortune, heure fortunée.

F.

Façon. — Forme, tournure, mine.
Fail, je. — Je manque, j'échoue.
Faillance. — Faute, tort, trahison, perte, absence, défaut.
Faille. — Faute, erreur, absence, perte.
Failli. — Manquant, mort, vaincu, qui a échoué.
Faindre, se. — Se fatiguer, se décourager, tomber en fainéantise.
Faintis. — Paresseux, découragé, trompeur, faux, dissimulé.
Faitement. — Tout-à-fait, avec soin.
Faitis. — Parfait, supérieur, achevé, fait à plaisir.
Faiture. — Façon, tournure, perfection.
Familleus. — Affamé, qui désire, ardent.
Fardel. — Fardeau, poids.
Faurai, je. — Je faudrai, je manquerai, je ferai une faute.
Fausser. — Tromper, trahir.
Faveller. — Tromper, séduire, conter fleurette.
Fel, felon. — Dur, cruel, traître.
Fiancier. — Affirmer, jurer.
Fiès. — Foi, fief.
Fiex. — Fils.
Finer. — Accomplir, mener à bonne fin, finir, mourir.
Fis. — Certain, confiant, tranquille.
Flaïoler. — Jouer du flageolet.

Flaïolet. — Flageolet.
Flahutel. — Flûte.
Flamengel. — Flamand.
Flori. — Barbu, couvert de boutons, brillant, jeune.
Foi menti. — Parjure, traitre.
Folage. — Folie, étourderie. — *Folie :* jeu d'amourette.
Folier. — Être fol, perdre la tête.
Forfaire. — Pécher, trahir, faire du tort, se révolter.
Formantiex. — Fort, fermenté, ardent, chaud.
Forrel. — Fourreau.
Forsalie. — Violence, tort, perfidie, saut, saillie.
Foubt. — Fou, feu, troupeau, fourberie.
Fox. — Fol.
Fraiture. — Lisez faiture. V. ce mot.
Fremal. — Agraffe, fermoir.
Fresce. — Fraiche.
Frestel. — Flûte à sept tuyaux, analogue à celle de Pan.
Fresteller. — Jouer du frestel.
Fuer. — Occasion, déhors.
Fuster. — Fustiger, fouetter.

G.

Gaber. — Jouer, railler, mystifier. — *Gaberie :* raillerie.
Ganelon. — Le traître de Roncevaux.
Gaistel. — Gateau.
Garant. — Caution, protection, asile. — *A garant :* au plus sûr, en bon lieu.
Garçonnier. — Propre aux valets, vil, commun.
Gars. — Jeune homme, étourdi, sans expérience, jeune galant.
Gas. — Plaisanterie, conte, fadaise, mensonge.
Gaster. — Dévaster.
Gastelet. — Petit gâteau, friandise.
Gaudine. — Bosquet, jardin.
Gehir. — Dire, se plaindre, exhaler, gémir, raconter, confier.
Gesir. — Coucher.
Giller. — Tromper, trahir, dissimuler.
Girrai, je. — Je coucherai. — Du verbe gesir.

Glai. — Jacinthe, iris.

Glout. — Glouton, avide.

Gonelle. — Robe, jupon.

Graindre. — Plus grand, supérieur.

Gramenter, se. — Se plaindre, gémir, soupirer.

Greingnor. — Plus grand.

Grasse. — Viande grasse, bon morceau, met succnlent.

Greve. — Bord de la mer, d'une rivière.

Gripaille. — Vol, rapine.

Gris. — Fourrure.

Griès. — Gravement, chèrement. — Grave, dur, pénible.

Gueneir. — Fuir, aller.

Guerpir. — Fuir, éviter, se retirer, trahir.

Guerrai, je. — Je guérirai.

Guerredon. — Don, récompense, faveur d'amour.

Guerroier. — Tourmenter, faire la guerre.

Guiller. — Tromper.

H.

Haie. — haine.

Haitié. — Heureux, bien vu, qui réussit, protégé du ciel.

Hascie. — Douleur, peine, blessure.

Haste. — Broche, roti.

Hé. — Haine. — *Ils héent.* — Ils haïssent.

Herbergier. — Loger, accueillir, ouvrir un asile, dans son cœur.

Héritage. — Bien héréditaire, fief, bien patrimonial auquel on est attaché.

Hétié. — Joyeux, bien venu, heureux, protégé du destin.

Honir. — Déshonorer.

Hui main. — Ce matin.

Hutiner. — Faire du bruit, battre, caresser.

Huwe. — Exclamation populaire.

I.

Iause aillie. — Peut-être pour sauce à l'ail. — Jause signifiait jaune : cette expression peut donc désigner une sauce jaune à l'oignon.

Ière, j'. — Je serai, j'étais. — *Il iert.* — Il est, il était, il sera.

Ire, iror. — Colère.

Isnel, — Leste, gai. — *Isnelement.* — Rapidement, avec élan, impétueusement.

Ist, il. — Il sort. — *J'istrai.* — Je sortirai. — Du verbe Isir : du latin *exire.*

Itant — Aussi, ainsi, autant.

Itel, itiex. — Tel.

J.

Jancellie. — Nom de quelque bon morceau, de quelque friandise.

Jangleor, janglor. — Médisant, bavard.— *Jangler.*— Bavarder, médire, causer, flatter, trahir.

Joel. — Jeu, joyau, plaisanterie.

Joli, joliet. — Gai, aimable. — *Joliete, joliveté.* — Gaité, gaillardise, beauté. — *Jolivement,* gaîment.

Jorra, il n'en. — Il n'en jouira.

Joste, de. — De près, à côté.

Jostise. — Seigneurie, domination, possession.

Jouvent. — Jeunesse.

Jugier — Dominer, Vaincre, condamner, ordonner, contraindre.

Juis. — Juif.

Jus. — En bas, ici bas, le monde, la terre.

Justisier. — Gouverner, dominer, tyranniser.

L.

Lai, je. — Je laisse. — *Il lait.* — Il laisse.

Laidir. — Insulter, maltraiter, battre. — *Laidure.* — Outrage, mauvais traitement, coups.

Lairai, je — Je laisserai.

Lais. — Hélas !

Large mettant. — Dépensant sans compter, libéral, prodigue.

Léecier. — Réjouir.

Lès. — Pointe, côté. — *Lez, à lez.* — Côte-à-côte.

Lié. — Gai, gaillard. — *Liement* : Gaiement.

Lier. — Fournir de ceintures, faire cadeau de rubans.

Lierre. — Voleur.

Lige. — Vassal soumis sans réserve, serviteur dévoué. — *Ligement* : Avec dévouement absolu, sans réserve. — *Ligesse* : hommage féodal sans réserve, dépendance complète.

Livraison. — Rétribution, gage, acquisition.

Loï. — Permission, pouvoir, usage, manière.

Lieur. — Louier, récompense, salaire.

Lorière d'un pendant. — Il fallait peut-être mettre l'orière d'un pendant, c'est-à-dire l'entrée, le bord d'une colline.

Los. — Gloire, avis.

Losenger. — Flatter, solliciter, tromper, mentir, conseiller. — *Losengerie* : méchanceté, bavardage, médisance. — *Losengier* : flatteur, menteur, envieux, méchant, traitre.

Lou, je vous. — Je vous conseille.

M.

Main, maint. — Matin. — Beaucoup.

Mainrai, je, — Je menerai.

Mains.— Moins. — Beaucoup.

Maint, il. — Il demeure, il reste, il mène, il mande, il envoie.

Mairer. — Maîtriser, opprimer, gouverner.

Mais. — Plus.

Mal. — Méchant, mauvais.

Malage. — Maladie.

Maleuré. — Malheureux, méchant.

Manage. — Manoir, possession.

Manoir. — Rester, vivre, demeurer, être en arrière, se conserver.

Mant, il. — Il mande, il fait savoir, il ordonne.

Mar. — Par malheur, malédiction. — *Mar, né.* — Malheureusement né. — *Je mar vis* : je vis par malheur.

Mars. — Marc, poids.

Martel. — Marteau, coups.

Marvir. — Maudire, mal mener, voir d'un mauvais œil.

Mar, mate. — Vaincu, soumis, abattu.

Mauconseil. — Mauvais conseil.

Mauparlière. — Médisant.

Mauvis. — Allouette.

Mehaigner. — Maltraiter, faire du mal, blesser, tuer.

Melléement. — En peine, en bataille, en querelle, en inimitié.

Meller. — Brouiller, combattre.

Membrer. — Se souvenir, penser à.

Menant. — Pourvu, économe, riche.

Mendre. — Moindre.

Menoie. — Monnaie, argent.

Menot, il. — Il menait.

Merele. — Lot, part, jeu, monnaie, palet, coup.

Merir. — Payer, récompenser, donner, faire gagner, gagner un salaire, mériter.

Meschéance. — Malheur, mauvaise chance, infortune.

Mesdis. — Méchants propos.

Mesestance. — Infortune, misère, peine de cœur, mauvaise position.

Mesnie. — Maison, famille.

Mesprison. — Faute, erreur, mépris.

Messervir. — Mal servir, desservir, nuire, trahir.

Mestier. — Besoin, utilité.

Mestrie. — Puissance, supériorité, science, domination, seigneurie.

Mestroier. — Maîtriser, dominer, instruire.

Mesure. — Raison, terme, retenue, réserve.

Mesurable. — Raisonnable, sage.

Mettre. — Dépenser, avancer, risquer, donner.

Mignot. — Gentil, gai, élégant.

Mire. — Médecin.

Moie. — Mien, mienne.

Mons, mont. — Monde, terre.

Monteplier. — Multiplier.

Morcès. — Morceaux, mets distingués.

Mort, il. — Il périt.

Mouillier. — Femme.

Muance. — Changement de saison, de plumes, inconstance.

Mue, être en. — Etre renfermé comme l'oiseau qui mue, ou changer de plumes, être inconstant.

Mueldre. — Meilleur.

Muelz, mues. — Mieux.

Muer. — Changer de plumes, se rajeunir, être inconstant.

Muir, je. — Je meurs.

Muse. — Musette.

Musance. — Niaiserie, crédulité, oisiveté. — *Musart, musel* : qui perd son temps, oisif, crédule, niais, sot. — *Muser* : Perdre son temps, attendre, être attrapé.

N.

Nasquis. — Ne, prédestiné, dévoué.

Navarrois. — Royaume de Navarre.

Ne, neis. — Même, pas un, ne les.

Netier.— Nettoyer, purifier, améliorer, élever, exalter.

Niéche.— Nièce.

Noient. — Nient, rien.

Noif, Nois.— Neige.

Nonchaloir.— Indifférence, oubli.

Noncier — Annoncer.

Note. — Chanson, air. — *Noter* : Chanter, écrire un air de musique.

Nouant. — Néant, nul.

Nouvellier, *novellier.* — Inconstant, qui change volontiers d'amourette.

Nues.— Neuf.

Nus.— Nul, nulle, aucun.

O.

O. — Avec.

Obéis. — Soumis, sujet, obéissant.

Qes. — Œuf, vœu, les yeux.

Oez. — Ecoutez, entendez. — Du verbe ouïr.

Orfrois.— Broderie.

Orrez, vous. — Vous entendrez.

Ostal. — Hôtel.

Ostour. — Autour.

Ot, il. — Il a, il eût, il entend.

Outrage. — Excès, folie. — *Outréement*: avec excès, abusivement, d'une manière folle.

Ouvrer, ovrer. — Travailler, exécuter, faire.

P.

Pailes. — Blême, pâle, défait, usé, épuisé.

Pair, tant quil i. — Tant qu'il y paraisse.

Palesteau. — Guenille.

Panière. — Panier, sac, pannetière des bergers.

Palus. — Marais, boue, ruisseau.

Parataindre. — Atteindre tout-à-fait, obtenir, réussir, toucher le but.

Pare. — Part, portion, partage, don.

Parçoit, elle s'en. — Elle s'en aperçoit, elle s'en sépare.

Pardon. — Peine perdue, perte de temps, espérance trompée.

Parfourni. — Attendu, craint, à fournir, qui peut arriver.

Parlement. — Conversation intime, rendez-vous, doux propos.

Parmenter ou parmentir. — Broder, garnir, parer, mentir, déguiser la vérité.

Parra, il. — Il paraîtra.

Part, il. — Il paraît, il partage, il a sa part.

Partir. — Partager, assigner, donner un rôle dans un jeu partie.

Parture. — Partage, départ, rôle.

Pascor. — Le temps de Pâques, le printemps.

Pastor, pastore, pastorele. — Berger, bergère.

Pavour. — Peur.

Pel. — Peau.

Pendant. — Colline.

Pénéant. — Pénitent.

Penroie je. — Je prendrais. — *Vos penrez :* vous prendrez.

Pensie. — Pensée.

Perdon. — Perte de temps et de peine, espérance trompée. *En perdon :* en pure perte, inutilement, sans succès.

Pert, il. — Il paraît.

Pesance. — Chagrin.

Pièce a. — Depuis longtemps, il y a longtemps.

Pieur. — Pire.

Pigne. — Peigne.

Piteus. — Triste.
Pipe. — Pipeaux.
Plaidier. — Parler, flatter, tromper, disputer, plaider. quereller
Planté. — Abondant, fertile.
Plesseis.— Jardin, bosquet, lieu de plaisance.
Plevir. — Jurer, promettre.
Poo, poi, pou. — Peu.
Poés, vous. — Vous pouvez.
Poignant. — Saillant, pointu, piquant, blessant, ferme.
Poindre. — Piquer, blesser, saillir, pousser.
Pointure. — Piqûre, blessure.
Pois. — Peine, chagrin, contrariété, antipathie, regret
Poiser. Contrarier, blesser, peser.
Ponée. — Cachette, dérobée, réserve, écart, lieu écarté, tranquille.
Pooit, il. — Il pouvait.
Por quant, non. — Cependant non, pour cela non.
Pourchacer, se. — Se pourvoir, chercher à se procurer.
Poussos. — Poulet.
Poutrel. — Jeune cheval, cheval de bataille, de tournoi.
Povor. — Peur, chagrin, inquiétude, souci.
Prendre, se. — Se comparer, se rapprocher.
Prael, praelet. — Pré, prairie, gazon.
Preu, prou. — Avantage chevaleresque, chevalier brave.
Primes. — D'abord.
Pris, je n'. — Je ne prise.
Proece. — Prouesse, bravoure, exploit.
Proie. — Butin d'amour.
Put. — Sale, honteux, vil.

Q.

Querelle. Prière, plainte, regret.
Quitte. — Libre, délivré, livré, donné. — *Quitter :* délivrer, acquitter, débarrasser, payer, livrer.

R.

Rabardiaus. — Poète de mai, chanteur de printemps, bergers amoureux.
Rabardies. — Renverdies, chanson et danse du printemps.

Rabaudie. — Réjouissance.

Racointier. — Raconter la même chose, faire des coquetteries, se faire prier, compter.

Raler. — Aller de nouveau, revenir, rentrer, retourner.

Ramé. — Garni de branches.

Ramée. — Feuillage.

Ramender. — Raccommoder, réparer, restaurer.

Rapaiement. — Satisfaction, paix, plaisir. — ***Rapacer*** : payer Calmer, satisfaire, réconcilier, faire la paix.

Rassis. — Calme, doux, ferme, net.

Rassoté — Double sot.

Raverai, je. — J'aurai de nouveau.

Raverdoier. — Reverdir.

Ravoier. — Remettre en bonne voie, sauver, secourir, rendre le courage.

Reancon. — Rançon.

Recovrance. — Délivrance.

Recroire. — Se fatiguer, se désespérer, se défier, renoncer, abandonner.

Refraindre. — Retenir, réprimer, comprimer, empêcher d'agir.

Remaindre. — S'arrêter, rester en arrière, renoncer, mourir. — *Je remaing* : Je reste.

Remembrance. — Souvenir, pensée. — ***Remembrer*** : se souvenir, retrouver ses esprits, la mémoire.

Remès. — Resté en arrière, absent.

Remirer. — Regarder.

Remuer. — Changer.

Renvoisier. — S'égayer, être gaillard, se remettre en gaîté, se réjouir.

Renvoiserie. — Gaîté.

Repairer, repairier. — Habiter, revenir, rentrer.

Repost, en. — A l'écart.

Reprouvrier. — Blâme, sentence, proverbe, raillerie proverbiale.

Requérir — Prier d'amour.

Requoi, en. — En cachette, à l'écart, mystérieusement.

Rescous. — Libre, affranchi.

Respassé, il m'aura. — Il m'aura refait, restauré.

Respondre. — Répondre, cacher, reproduire, mettre de côté.

Restanceler. — Étinceler.

Retraiement. — Retraite, trahison, réserve, restriction, retenue.

Retraire. — Se retirer, fuir, retrancher, reprocher, reproduire, accuser.

Revel. — Ardeur, gaîté, bruit, réveil, indépendance.

Revesti. — Habillé à neuf, rajeuni.

Richor. — Richesse, trésor.

Robe. — Vol, rapine, gain, vêtement.

Rostiée. — Rôti, grillade.

S.

Saige. — Savant, expérimenté, intelligent, qui comprend ce qu'on demande.

Saint, qui ne s'en. — Qui ne s'en guérisse, qui ne s'en trouve bien.

Salvement. — Salut.

Saner. — Guérir.

Saucelet. — Jeune saule.

Savorés, Savorous. — Savoureux, doux, aimable

Seignorie. — Supériorité, influence, savoir-faire.

Senné — Sage, intelligent, sympathique, qui comprend ce qu'on demande.

Sercot. — Robe de dessus.

Seri. — Clair, net, pur, serein, brillant, doux.

Sevent, ils. — Ils savent.

Sevrer. — Séparer. — Du latin: *separare.*

Sievre: suivre. — *Je sievré:* je suivrai.

Soe. — Sien, sienne, son, sa.

Soef, souef. — Doucement. — Doux, aimable.

Sohetier. — Souhaiter, songer.

Soi, je ne. — Je ne sais.

Solacier: s'amuser. — *Solas:* plaisir, consolation, plaisir d'amour.

Solnus. — Soleil.

Soloïe, je. — J'avais l'habitude.

Son. — Air, chanson, musique.

Songnier. — Songer, se tourmenter.

Songis. — Réfléchi, penseur, rêveur, attentif, dévoué.

Sor. — Blond, jaune, doré, d'or.

Sorcot. — Robe de dessus.
Sorcuidé. — Soupçonneux, présomptueux, fat, fol.
Soudre. — Payer, délivrer, affranchir, jaillir, briser.
Souffis. — Sujet, vassal, satisfait, qui a ce qui lui suffit.
Sougès. — Sujet, soumis, esclave.
Soutis. — Subtil, fin, malin, habile.
Souviner. — Renverser sur le dos.
Sur. — Aigre, dur.
Surie. — Syrie.

T.

Tabar. — Cotte d'armes.
Tabor. — Tambour.
Tailli. — Fait, taillé.
Talent. — Désir, volonté, inspiration, caractère, esprit.
Tali. — Page 68, lig. 4, lisez *tolli*.
Tans. — Temps, fois, circonstance, quantité, mesure.
Tanson — Querelle.
Tantes. — si nombreux, autant.
Targier. — Tarder, retarder, refuser.
Tempre. — Toujours, tost.
Tençon. — Querelle, plainte.
Tens. — Temps, vie, fois, mesure, quantité, circonstance.
Tenser. — Gronder, remontrer.
Tex. — Tel.
Thiois. — Allemand.
Tollir: enlever, voler. — *Tolu:* enlevé, détourné, pris.
Tort, il. — Il tourne
Toudis. — Toujours.
Toult, il. — Il enlève.
Tousette. — Jeune fille.
Traire. — Tuer, trainer, supporter, porter, garder.
Traire à garant. — Invoquer comme caution, comme témoin.
Traitis.. — Bien fait.
Très que. — Dès que.
Trestor. — Jeu, ruse, malice, jeu d'amour.
Tribous. — Bruit, querelle, embarras, tribulation.
Trie, ce que j'en. — Ce que j'en tire, ce que j'y trouve.

Tristor. — Tristesse.
Truis, je. — Je trouve.
Tumer. — Tomber, heurter.

V.

Vair. — Fourrure. — Gris, bleu.
Val, à. — Au bas, au fond, dans la vallée.
Valoir. — Valeur, mérite, beauté, supériorité, excellence.
Valt, il. — Il vaut.
Vasselage. — Exploit, bravoure, mérite, chevalerie, supériorité.
Véer. — Défendre, refuser.
Vez. — Voyez, tenez.
Viaire. — Figure, tournure, regard, les yeux.
Vie. — Vivant, vif.
Vient. Vingt.
Vieler. — Jouer de la vielle, chanter en en jouant.
Vil. — Lâche.
Vilain. — Bas.
Vilonie. — Bassesse, vilenie, laide action.
Vinage. — Vigne.
Vis. — Vif, apparent, visage, tournure.
Voeil, je. — Je veux.
Voeillance. — Volonté.
Voirois. — Vorace, dévorant.
Voie, que je ne. — Que je n'aille.
Voie, toute. — Toutefois, cependant, néanmoins.
Vuel. — Vouloir, vœu.

W.

Wanbizon. — Pourpoint, pique, bâton, hache.
Wihos. — Mari ou amant trompé.

TABLE.

	PRÉFACE.	TEXTE.
Recherches sur les Chansonniers de Champagne aux XIIe et XIIIe siècles. . . . . *pages*	1	
Angecourt, Perrin d'.	8	1
Aubouin, de Sézanne.	14	13
Bar, Henri de.	15	—
Bar, Thibaut II, comte de.	17	17
Belle, de Reims.	18	—
Blazon, Thibaut de.	18	18
Brienne, Jean de	19	21
Champagne, Guillaume de, s^r de Champlette.	22	23
Champagne, Marguerite de.	23	25
Chanterel, de Reims	24	—
Chardon, de Reims.	24	29
Chardon de Croisilles.	25	30
Charmillon, Jehan.	25	—
Chastillon, Geoffroy de.	25	33
Choiseuil, le trouvère de.	26	34
Cordiele, Bertrand.	27	36
Crestien, de Troyes.	28	37
Dampierre, Jehan de.	29	38
Doete, de Troyes.	30	—
Drouyns, de Reims.	31	—
Ernoult, de Reims	31	—
Espinoy, Gauthier d'.	32	40
Estienne, de Meaux.	33	41
Garinet, de Reims.	33	—

Gassart, de Reims. . . . . *pages* 33 42
Gasse Brulé. 33 43
Gasteblé. 39 51
Gobin, de Reims. 39 53
Guichart, de Reims. . . . . 40 —
Guiot, de Brunoy. 40 57
Jacquemin, de Reims. 40 58
Jacques, de Dampierre. 40 60
Jehan l'Orgueneur, de Reims. 40 62
Lachièvre, de Reims. 41 64
Lepeintre, Eustache, de Reims. 42 67
Louvois, Jehan de. 42 72
Memberolles, Robert de. 43 73
Mesons, Jehan de. 44 75
Muset, Colin. 45 77
Nanteuil, Philippe de. 48 96
Persons, de Reims. . . . . 49 —
Richard, de Reims. . . . . 49 —
Robert, de Reims. 50 101
Robins, de Reims. . . . . 50 —
Rose et Clémence, de Reims. . . . . 50 —
Roucy, Jacques, comte de. 50 107
Thibault, de Nangis. 52 108
Thomas, de Reims. . . . . 52 —
Vieuxmaisons, Gilles de. 52 109
Villehardouin, Geoffroy de. . . . . 54 —
Notes. . . . . — 117
Glossaire. . . . . — 143

—